

Avant Propos

Si par fois mon esprit et mon stile blesse l'oreille de mes lecteurs, je leur en demande mille fois pardon, car je n'ai d'autre envie que de donner un récit topographie des lieux par où j'ai passé sans seulement consulter la géographie.

Ensuite, je veux donner une idée aux jeunes gens des désagréments que le manque d'expérience m'a fait éprouver.

Je ne prétends pas intéresser mes lecteurs par des événements métaphisiques, puisqu'il est vrai qu'il ne douteront nullement de l'éducation que j'ai reçue. Cette dernière est si simple qu'elle ne m'offre aucune ressources dans la carrière littéraire aussi je n'ai recours qu'à la naïveté de mon langage.

La vaine gloire ne me portera jamais à m'élever dans un discours que je pourrais, peut être, avalisé si toutes fois les circonstances l'exigeaient.

Je ne crois pas que le lecteur pour me comprendre soit obligé d'avoir recours à la nomenclature des termes de la langue car je traiterai le récit de mes misères avec une simplicité du véridique que rien n'égale ce tableau en ce qui concerne la réalité des faits. Je prie donc les personnes qui me feront l'honneur de jeter les yeux sur mon ouvrage de croire qu'il est dicté d'une manière très simple, mais avec cette franchise qui prouvera combien je suis digne d'intéresser les âmes sensibles.

Chapitre I

La ville de Sézanne en Brie située dans cette région appelée proprement Champagne et dans laquelle je suis né en 1773 le 13 octobre. Je pourrais dire, sans blesser les conjectures, que cette date est bien mémorable pour moi : depuis ce jour où j'ai ouvert les yeux à la lumière, les malheurs n'ont cessé de me poursuivre et toutes les actions de ma vie n'ont été dirigés que par l'organe des revers. Toutes les entreprises que j'ai faites pour mon bonheur ont toujours été infructueuses et le malheur les a remplacé avec cette rapidité qui ne laisse qu'au long avenir du bonheur.

Si ma jeunesse avait été gouverné par le travail peut-être ma condition m'aurait paru plus supportable car le sol de Sézanne est tout-à-fait plaisant en ce que le vin y est d'une qualité excellente.

Le cultivateur y est assez récompensé de ses travaux. En déchirant le sein de la terre il voit couronner ses exploits avec cette usure qui le mène à la fortune.

Cette ville, à qui la nature n'a rien refusé pour être agréable, renferme dans ses murs un sexe charmant qui toujours guidé par la décence fait la gloire de cette cité.

Mon père, homme respectable par la réputation intègre dont il jouit, reste dans cette ville et le travail des vignes fait toute sa gloire.

Si j'ai essuyé des revers, lui, de son côté, a été assez contrarié par le sort, il a renoué trois fois les noeuds de l'hymen. Il suffit de s'exprimer ainsi pour donner une idée des chagrins qu'un homme sensible éprouve par une suite de vicissitudes aussi critiques que celles là.

Je ne dois pas passer sous silence laquelle de ses épouses est ma mère, je suis le fruit que la seconde a portée dans ses flancs, et que je n'ai pas eu le bonheur de connaître, elle est décédée au bout de deux ans qu'elle m'a donné le jour.

Mon père, homme sensible et généreux, n'a rien refusé pour mon instruction. Il m'envoya aux écoles jusqu'à quinze ans et, surement, si l'expérience était venu à mon secours, je ferais connaître par ce détail l'amour que j'ai d'avoir acquis de la science. Les leçons que j'ai reçues étaient simples et je demande pardon à mon lecteur si je fais quelques fautes contre le style et contre les règles de la grammaire.

Chapitre II

J'ai dit plus haut que j'avais quitté les écoles à l'âge de quinze ans. Depuis cette époque je travaillai aux vignes avec mon père. Les avis salutaires qu'il me donnait et les exhortations à la vertu qu'il me faisait me formaient assez au travail. Pourtant, soit jeunesse, soit dégoût ou inexpérience, mon coeur était sensible à toutes ses invitations. Mon étoile me réservait quelque traverse car, tout à coup, une Révolution vient menacer la France et ses succès devinrent des plus brillants.

Par la faible conduite de Louis Seize, Roi de France et de Navarre, une Constitution pris place et ébranla la monarchie. Le Roi intimidé et menacé par un prochain renversement résolut de fuir la France et de se sauver en Autriche sous la protection du grand Empereur Romain.

Il mit donc une fin à son entreprise : il sort clandestinement de Paris avec toute la famille Royale. Par un effet du hasard, sa fuite fut sans succès, il fut arrêté à Varenne. Je ne dois pas omettre que toutes les Gardes Nationales avaient été requises pour prendre les armes et voler à sa rencontre.

Tout jeune que j'étais je vis avec peine mes compagnons partir. Le feu des armes avait déjà tout embrasé mon coeur et un amour pour servir m'offrait une carrière plus avantageuse que celle de l'agriculture.

En 1791, comme si mes voeux eussent été pour la guerre, elle se déclara. L'Assemblée Nationale publia que tous les jeunes gens qui désiraient prendre parti dans les troupes pouvaient se présenter, qu'ils

seraient enrôlés comme volontaires pour un an seulement. Une grande partie de mes camarades s'engagèrent et moi je les vis partir à mon grand regret. La guerre s'alluma, par l'émigration de la noblesse de France, avec l'Empereur d'Allemagne et le Roi de Prusse qui avaient juré de maintenir Louis XVI sur le trône. Le 29 juillet 1792 arriva une époque où les esprits révolutionnaires firent éclater leurs projets. On entendit de toute part crier «la Patrie est en danger» et on annonçait l'arrivée des ennemis sur nos frontières. On invita donc, pour la seconde fois, les jeunes gens à prodiguer leur sang pour la France. Cette expression de la Patrie en danger causa une forte émotion dans mon cœur; je voyais des pères de famille abandonner femmes, enfants, fortunes, en un mot tout ce que l'homme a de plus cher. Ces actions qui montraient une alacrité pour les combats m'engagèrent à prendre partie. Enfin, le souvenir de mes contemporains m'inspira le désir de les rejoindre. Il est inutile de vouloir exprimer la peine que mon départ fit à mon cher père. Non il n'y aurait rien d'assez expressif pour en convaincre mes lecteurs et la douleur ne peut être exprimée que par des âmes vraiment sensibles qui savent aimer leurs chers rejettons. Oh ! Combien de fois ai-je ressenti le poids de ses douleurs. Au moment où il avait droit d'attendre de mes secours, je le livrai à la plus triste situation. Ô ! Jeunesse trop facile à séduire que tu causes de chagrins à des pères et mères qui sont indignes de les mériter ! Fasse le Ciel mes malheurs servir d'exemple à tous les jeunes gens qui liront le détail de mes infortunes.

Le départ fixé par la Loi étant arrivé, je me disposais donc à faire mes adieux aux chers auteurs de mes jours et à toute ma famille. Ce fut, je crois, la première fois que je sentis les effets de ma faute; les larmes de mes parents m'inspiraient un repentir accompagné de douleurs très amères et je compris bien que j'étais plutôt digne de l'animadversion de mon père que de sa commisération.

Le 30 juillet 1792 je quittai donc les lieux qui m'avaient vu naître. Je ne dois pas passer sous silence le costume que je portais en partant: j'étais revêtu d'un habillement de Garde Nationale, assez propre, qui faisait assez connaître l'amour que j'avais pour l'état militaire. Partant de Sezanne en Brie je vins loger à Ferchampenoise. La journée n'est pas forte. Quoiqu'il n'y ait que quatre lieues j'eus peine à y arriver car je n'étais pas accoutumé à la marche; c'était là, je crois, ma plus grande promenade. Ferchampenoise est un bourg assez joli et très favorisé par le commerce des toiles qui s'y fabriquent, le 31 juillet à Somsous, village tout à fait disgracié de la nature en ce qui concerne la stérilité. Le 1er août j'arrivai à Chaalons, jolie ville, chef lieu du Département de la Marne; j'ai remarqué dans cette cité quatre lions placés sur la place d'armes au pied de la Maison de Ville. La Marne passe au milieu et une partie de ses jardinages. J'ai eu séjour en cette ville. J'ai passé sous le Drapeau Départemental et reçu ordre de rejoindre le 3ème Bataillon de la Marne. Cette destination me fit oublier quelques chimères qui me portaient un ressentiment d'avoir quitté un père qui m'adorait.

Le Bataillon était composé de mes camarades donc ma joie fut complète en apprenant que j'allais me réunir à eux. Nous quittâmes Chaalons, le trois août, au nombre de soixante-dix volontaires recrutés tous pour le même Corps.

Nous arrivâmes aux Petites Loges, petit bourg en Champagne et qui peut approcher de Somsous pour ce qui regarde la disgrâce de la nature.

Nous partîmes le quatre et nous arrivâmes à Rheims, ville considérable de Champagne située dans un très-bon pays, ci-devant archevêché, très renommée par ses manufactures de drap et de ses vins qui sont en réputation dans tous les endroits du Pôle connus. Cette ville est des plus florissantes des environs parce que c'était dans ses murs que l'on sacrait les rois. Cette cérémonie excitait un nombre considérable de citoyens de fixer leur résidence dans cette cité.

Nous avons eu séjour le cinq et je n'ai rien négligé pour y découvrir les particularités qu'elle renferme. Je fus visiter la Cathédrale. Quelque personne, résidente en cette ville, me fit voir la Sainte Ampoule; je n'oubliai pas de considérer avec attention le portail qu'on peut nommer à juste titre un chef d'oeuvre de la nature du plus beaux.

Le six nous quittâmes cette ville, nous vîmes loger à Corbeni petit vignoble et très renommé pour la qualité de ses vins.

Le 7 nous arrivâmes à Laon, ville située sur une monticule agréable et très fertile en vin située en Picardie, actuellement Département de l'Aïne.

Le 8 nous arrivâmes à Marle, bourg très-fertile en grains,

le 9 à Guisse, ville de Picardie où il y a une citadelle fort élevée et qui est très remarquable par sa position.

Enfin le 10 nous mîmes une fin à notre route en arrivant à notre garnison.

Là, je goutai donc les agréments qu'il y avait si long-temps que je désirais en revoyant mes anciens, dont j'ai parlé plus haut, et qui furent tout extasiés à mon aspect. Les anciennes connaissances interceptés par

le départ de ces mêmes amis se réhabilitèrent à la faveur d'une libation que nous offrirent au protecteur des Enfants de la Patrie.

Bref sur cet entretien qui fut des plus agréables.

Le 11 nous passâmes la revue du Général de Division Chasot qui donna les ordres au Bataillon de partir le 13 pour entrer en campagne. Il ordonna, en-même temps, que nous autres, recrues, resterions à Landreki pour y être instruits conformément au règlement militaire de 1792.

Nous fixâmes donc notre garnison à Landresci, ville de Hainaut renommée par ses fortifications. Nous restâmes jusqu'au 23 septembre, époque où nous reçûmes de nouveaux ordres pour nous rendre à Maubeuge.

Nous dirigeâmes notre route par Avene, petite ville remarquable par son carrillon.

De-là nous vîmes à Maubeuge où nous arrivâmes le 25 septembre; cette ville est très remarquable par ses manufactures d'armes dont nous en voyons l'empreinte dans tous nos arsenaux.

Il y avait un camp très considérable devant cette ville et une très-forte garnison qui occupait l'enceinte de cette place. La porte de Mons était bloquée par les troupes autrichiennes qui brûlaient ses environs et ravageaient les propriétés individuelles malgré les sorties très-fréquentes que l'on faisait pour remédier aux désordres causés par cette cohorte d'affamés.

Notre dépôt fut employé, dans une de ces sorties, à couper les arbres et abriseaux qui masquaient la ville dont nous fûmes repoussés avec vigueur jusques dans nos premières fortifications.

Nous y fûmes exercés jusqu'au 1er novembre, époque où une partie du dépôt fut rejoindre notre Bton qui était dans un bourg pour garder un pont pendant la fameuse bataille - qui se donna dans la plaine de Jemapes et aux environs de Mons - dont le champ de bataille resta entre nos mains.

Nous passâmes par Homont, village où il y a une abaye très considérable de l'ordre des Bénédictins.

Le 3 nous continuâmes notre route et passâmes à Valanciennes, forte ville du Département du Nord très renommée par les combats qui ont eu lieu sur ses domaines.

Le 4 nous passâmes dans Quevrin, bourg assez plaisant.

Le 6 nous arrivâmes à St Guillain où nous avons rejoins le Bataillon. Je fus donc incorporé dans la Compagnie où je fais encore partie maintenant. St Guillain est situé sur le pays autrichien actuellement contigu à la France. Je n'y ai rien remarqué qu'un très gros couvent où nous étions logé.

Le 7 nous traversâmes la plaine où la bataille s'était donnée qui était encore couverte de tués tant d'une part que de l'autre.

Nous entrâmes à Mons pour y prendre garnison. Cette ville est très-bien située mais les rues sont très mal-propres par la trop grande quantité de charbon de terre que l'on tire à quelques lieues de la ville qui fait son principal commerce. Elle est capitale du Hainaut et départementale du Jemappes, ci-devant sous la domination de l'Empereur d'Allemagne.

Le 24 nous partîmes de Mons pour nous rendre à Tilleux, petit village situé sur la Meuse, en passant par Henquin, petite ville de Hainaut.

Le 25 nous arrivâmes à Hatte, petite ville dont je ne puis donner aucune description.

Le 26 nous arrivâmes à Notre Dame de Halle, ville très-jolie. Ce qu'il y a de remarquable c'est une très belle église dans laquelle on y voit un tas de boulets qui a été apporté par la Sainte Vierge, dans son tablier, dans un siège qui eut lieu devant cette ville.

On m'a assuré qu'il était impossible de savoir le compte de ces boulets, que de les compter plusieurs fois on n'y trouvait jamais une solution exacte et, pour me convaincre du fait, j'ai procédé moi-même au calcul qui n'a produit aucun dénombre véritable. Je demande à mon lecteur qu'il daigne pardonner à ma crédulité si toutefois la chose lui paraît douteuse.

Le 27 nous dirigeâmes nos pas vers Bruxelles, belle et grande ville, capitale des Pays Bas, remarquable par un superbe parc clos par des maisons d'une beauté surprenante; la Desle, rivière dont le département porte son nom, arrose tous les lieux de plaisance de cette superbe cité.

Nous eûmes séjour ce qui me procura l'avantage de satisfaire ma curiosité. Je visitai toutes les promenades et le beau château de Marie Christine qui en est éloigné d'une demi lieue.

Le 28 nous arrivâmes à Louvain, grande ville, mais pas beaucoup peuplée. Les remparts sont éloignés des maisons qui forment une grande enceinte. Elle mérite l'attention des voyageurs en ce qu'elle renferme beaucoup d'églises qui sont d'une grande beauté, un Hotel d'Invalides très-considérable, la Maison de Ville peut passer pour un des plus beaux morceaux. Elle est encore en renommée par la quantité de bière blanche que l'on trouve dans cette ville.

Le 29 nous arrivâmes à Tirlemont, ville commerçante en ce qui concerne la bière d'Hougard, qui est située à une demie-lieue de cette ville.

Le 30 à St Tronc, jolie ville très-remarquable par la grande place qui se trouve dans son sein. La Municipalité se trouve au milieu.

Le 31 nous avons passé à Liège, grande ville dans un fond entourée de montagnes. Le charbon de terre fournit une grande quantité d'ordures qui obstrue les rues de cette ville. Les mines sont dans les faubourgs et la Meuse passe dans le milieu. Cette place était autrefois gouvernée par un Prince qui portait le nom de cette ville, il avait 3 000 hommes de troupe à sa solde. Cette ville est chef lieu du

Département de Loutre.

De là nous vîmes à Tilleux, village où notre Bataillon gardait plusieurs passages sur la Meuse. Nous partîmes le 18 de décembre et rétrogradâmes pour Tirlemont, nous fûmes détachés à quatre compagnies pour Helecime, village où il y a un très-gros couvent de l'ordre des Bénédictins.

Etant déjà haracés par les fatigues de la guerre nous résolûmes à plusieurs d'abandonner nos drapeaux pour revenir au pays solliciter l'indulgence de nos pères.

Le projet fut donc mis à exécution et nous dirigeâmes nos pas vers la maison paternelle. Cette entreprise pénible fut commencée le 7 janvier 1793. Le dégoût que nous avions pour la guerre, par rapport à nos habillements qui étaient en lambeaux, ne nous permettaient pas d'envisager le danger auquel nous nous exposions. Les routes étaient des obstacles insurmontables pour nous et les sentiers étaient les seuls que nous pratiquions.

Ô ! que le désir de revoir ma famille me donnait de la force ! La joie de leur confier ma misère me donnait des ailes ainsi qu'à tous mes compagnons d'inexpérience.

Nous passâmes la Meuse à quelque distance de Namur et nous traversâmes la citadelle qui est située sur une petite éminence contigue à la ville.

A quelques lieues de là, nous fûmes arrêtés par une patrouille d'Infanterie qui nous conduisit auprès de leur chef pour y être interrogés. Ce dernier nous dit que nous pouvions poursuivre notre route, qu'il n'avait pas d'ordre pour nous faire arrêter.

Je crois que la providence dirigeait encore nos pas; il est vrai que la trahison existait déjà.

Le lendemain, nous rencontrâmes un Général escorté de 4 Hussards qui nous demanda où nous allions; nous lui répondîmes naïvement que la misère nous faisaient retourner dans nos familles. Il nous dit que, sans doute, nous allions passer à Dinant où il espérait que nous serions arrêtés.

Après avoir bien encouru les dangers aux quels nous étions exposés nous dirigeâmes nos pas vers Couvai, petite ville où nous logeâmes ce jour là. Le lendemain, nous passâmes près de Marie en Bôme et sous les glacis de Philipville ainsi qu'aux environs de Rheims et d'Epernay.

Nous arrivâmes le seize dans les bras de nos parents. Quelle honte pour un homme qui avait paru braver les sages conseils d'un père respectable ! Quelle syndérèse venait me frapper en voyant mes parents me prodiguer tous les soins possible. Oui ! je l'avoue, c'est le moment où j'ai conçu pour la première fois la tendresse paternelle: voir un père se sacrifier et s'efforcer de me prouver qu'il avait oublié tous les outrages que j'avais faits à son cœur généreux.

Ô ! pères sensibles ! que la tâche d'élever des enfants est pénible, combien de fois vos cœurs sont déchirés par leur insouciance, vous aimez à pardonner mais vos enfants ne craignent pas de mettre votre patience à toute épreuve. Je ne demande que de pouvoir vous prouver un jour combien je suis marri de vous avoir donné tant de chagrin. Oui ! mes vœux sont adressés au Ciel dans l'intention de trouver au près de vous cette même bonté dont vous m'avez tant de fois donné des preuves.

Etant livré à des réflexions sérieuses, le temps s'écoulait, le moment de repartir s'approchait à grands pas, enfin on m'invita de rejoindre. A cette invitation je montrai toute la bonne volonté et par ce moyen je sus toucher le cœur des hommes chargés par la Loi de me prescrire un départ prochain. Me voilà donc encore à la veille d'inonder de larmes le cœur de mes parents, il n'y avait plus à reculer, il fallait partir. Je fixais mon départ au 2 mars.

Je fus donc à Chalons pour obtenir une feuille de route. Nous nous trouvâmes au nombre de 4 pour rejoindre le même Bataillon.

Notre route nous portait donc vers Rheims dont j'ai parlé plus haut, le 8 nous arrivâmes à Rhetel Mazarin, petite ville dans laquelle passe une petite rivière très propre pour les jardiniers,

le 9 à Launois, bourg,

le 10 nous arrivâmes à Mezière sur Charleville, qui n'en est éloignée que d'une portée de fusil. Mezières est très-bien fortifiée, elle a l'avantage d'être pucelle, elle est aussi préfecture du Dépt des Ardennes. Nous allâmes loger à Charleville qui est aussi très-belle ville, elle est célèbre par une manufacture d'armes, il y a aussi une très-belle fontaine sur la place du marché et des arcades où l'on voit les plus superbes boutiques.

Le 11 nous quittâmes Charleville et vîmes à Rocroy, petite ville très-bien fortifiée, elle peut passer pour une première clef de France.

Le 12 nous arrivâmes à Fumay, bourg situé dans une espèce de ravin, l'on y tire beaucoup d'ardoises. Les carrières sont au dessus de cet endroit.

Le 13 nous arrivâmes à Givet situé sur le bord de la Meuse. Cette ville est très-fortifiée, elle est partagée en deux par la Meuse qui forme ville haute et basse. Charlemont, qui est au dessus, la rend presque imprenable par ses fortifications.

Le 14 nous arrivâmes à Dinant, petite ville autrefois appartenant à la Maison d'Autriche, la Meuse passe dans ses murs.

Le 15 à Namur, grande ville et préfecture du Dépt de Sambre et Meuse, célèbre par ses manufactures de couteaux. La Meuse passe sous ses murs. Elle a une forte citadelle située sur une éminence à l'ouest de cette place.

Nous avons resté plusieurs jours, les portes étaient fermées, l'armée battait en retraite et plusieurs routes étaient obstruées par l'ennemi que l'on attendait le même jour.

Enfin nous en sortîmes le 17 et dirigeâmes nos pas vers Bruxelles. A 5 lieues, nous fûmes pour loger dans un petit village situé sur la grande route. Sur les 9 heures du soir l'alarme se fit entendre dans la commune; un détachement d'une Légion Belge, organisée depuis peu, battait en retraite. Aussitôt sont informés que nous y étions couchés, cette troupe se fit accompagner dans nos logements, nous invitèrent promptement à les suivre; ce que nous fîmes.

Je ne puis m'empêcher d'avouer la frayeur que nous eûmes en examinant leur uniforme, et de plus, leur langage qui nous était inconnu. A quelque distance du village, deux, d'entre nous quatre, s'évadèrent à la faveur de la nuit craignant d'être entre les mains des ennemis.

Je les suivis non sans crainte et allâmes loger dans une petite ville dont je n'ai jamais su le nom.

Le 18 nous arrivâmes à Bruxelles où presque toutes les maisons étaient fermées.

Le 20 nous arrivâmes à Louvain où nous ne pûmes avoir de logements, l'administration était trop occupée à prendre des mesures pour recevoir l'ennemi qui n'en était éloigné que de deux lieues. Nous fûmes donc obligés de marcher une partie de la nuit pour rejoindre l'armée qui était toute en désordre.

Ce fut donc le 21 mars sur les 8 heures du matin que je rentrais à la Compagnie respective. Les Officiers et mes camarades, de mon retour en furent charmés, s'empressèrent de me demander des nouvelles de leurs familles ce que je satisfis le mieux qu'il en était possible. Aucune punition ne me fut infligée de ma désertion.

Le même jour nous effectuâmes une retraite, nous passâmes dans Louvain et vîmes camper sur la Montagne de Fer qui est près de la dite ville. Nous y restâmes plusieurs jours. Le 25, l'aile droite fut attaquée par l'ennemi, se battit plusieurs heures et fut repoussé. Toute l'armée fut obligée de rétrograder sur Bruxelles, où nous ne fîmes que passer, et continuâmes notre retraite pendant 48 heures passant par Notre Dame de Halle, Ath, Henquin.

Ce fut pour la première fois que nous nous aperçûmes de la trahison de Dumouriez.

Nous séjournâmes pendant quelques temps aux environs de Tournay, petite ville avec quelque fortification où plusieurs affaires ont eu lieu.

Le 29 nous prîmes la route de France, nous passâmes par le Camp de Maul où il y avait encore quelques débris de l'armée qui avait campée. Nous traversâmes St Amand, gros bourg où passe l'Escaut et remarquable par une riche abaye qui n'existe plus; de là, nous allâmes camper près Bruillé, petit village où nous restâmes jusqu'au jour que le Général en Chef Dumouriez nous passa en revue sur les 4 heures du soir et nous fit une harangue dans laquelle il nous dit que nous étions maintenant sur nos frontières et qu'il fallait les défendre.

Sur les dix heures du soir nous quittâmes ce camp d'une manière clandestine. Nous marchâmes le reste de la nuit dans le plus grand silence.

Sur les 10 heures du matin nous apprîmes que Dumouriez était passé à l'ennemi. Je laisse au lecteur l'étonnement où nous nous trouvâmes d'après la harangue qu'il nous avait fait 14 heures auparavant à notre Bataillon.

Lorsque nos chefs furent informés de cette trahison ils ordonnèrent de faire route pour Valenciennes.

Etant arrivés sous les murs de la ville, le Gouverneur donna ordre que les ponts levés fussent levés jusqu'à ce que le Conseil eût décidé si nous entrions oui ou non. Nous restâmes plus de 4 heures dans cette attitude sans pouvoir faire le moindre mouvement de marche. Enfin, le Conseil détermina que l'ordre nous fut donné pour passer sous les fortifications et non pour entrer dans la ville; nous dirigeâmes nos pas vers le Camp de Famard qui était proche de la ville où nous restâmes deux jours; de là, nous sommes partie pour Noyelles, petit village près Bouchain.

Cette ville est très forte, sa position lui donne toute l'avantage possible d'être pucelle, cette épithète lui appartient.

Elle est considérable et il y a ville haute et basse. Durant le temps que nous fîmes, plusieurs campagnes aux environs de Bouchain.

Le Général Damspierre fut apointé par le Gouvernement au commandement de Général en Chef, il remplace donc Dumouriez dans ses fonctions. Il nous passa en revue et nous ordonna que nous retournerions au Camp de Famard.

Ce camp était fort de 90 000 hommes non compris une forte garnison qui était dans les quartiers de Valenciennes.

Condé était bloquée par les Autrichiens et tous les jours nos flancqueurs se battaient avec les avant-postes de l'armée ennemie. La moitié des hommes qui étaient campés étaient occupés à faire plusieurs grandes redoutes en avant du camp.

Le 24 avril nous le quittâmes le camp, et plusieurs Bataillons nous suivirent dans notre marche. Nous fûmes détachés dans plusieurs villages, notre Bataillon était campé près Villerpole, petit village où nous

restâmes jusqu'au 30 avril.

Le 1er mai, au lever de l'aurore, nous livrâmes un combat général qui fut très sanglant pour nous, une partie de nous était sans armes et d'autres dans un très mauvais état; nous fûmes obligés à la retraite par la force supérieure de notre ennemi. Nous abandonnâmes le champ de bataille: 30 hommes de notre bataillon furent tués et 50 de pris prisonniers.

Nous fîmes notre retraite sur Le Quénais, jolie petite ville bien fortifiée; de-là, sur Jolimay, petit village où nous restâmes pour garder des positions avantageuses; nous y restâmes 2 jours et vîmes coucher une nuit dans de mauvaises cazernes du Quénais, où nous reçûmes ordre de prendre des cantonnements dans les villages de Préosards et du Frenois pour garder des positions avantageuses. Nous montions la garde à une demie lieue de là. Nous faisons le service avec le 45ème Régiment et le 1er Bataillon de la Marne.

Le 7 de mai nous apprîmes avec peine la mort du Général Damspière, ce héros de la guerre fut frappé d'une balle à la cuisse et mourut de sa blessure. Son corps fut inhumé dans une redoute que nous avions faite au Camp de Famard, sa mort répandit une consternation générale dans le coeur des braves soldats qui lui avaient donné leur confiance. Je peux dire que sa mort nous suscita une bataille très-prochaine, car il paraît que l'ennemi ne respirait que sa perte pour nous livrer un nouveau combat.

Le 23, sur les dix heures du matin, il nous attaqua et nous fit battre en retraite sous les glacis du Quénais. Il enleva les redoutes à la bayonnette et bloqua Valenciennes. Nous fûmes forcé de nous retirer au Camp de Cézard à 2 petites lieues de Cambrai. Une partie de l'armée passa par Bouchain et nous, nous prîmes la route de Solem, joli bourg dont je ne puis rien dire sur la description de ce qu'il contient si ce n'est que le sexe des deux genres sont très beaux et robustes.

Le 25 nous arrivâmes à Iwuy, bourg près le Camp de Cézard. Nous eûmes la douce satisfaction d'être logés chez l'habitant; cet avantage adoucît un peu nos maux car nous étions harassés par la fatigue qui rendait notre situation des plus déplorable.

Le camp était très-fort où des milliers de combattants ne respiraient que le moment d'être invités à porter du renfort à leurs braves frères d'armes qui étaient dans Condé et Valenciennes; mais le Général Gustine, qui nous commandait, nous faisait faire l'exercice pendant que nos armes auraient été d'un grand secours dans le bombardement de Condé et de Valenciennes qui furent obligés de se rendre, malgré l'activité et le courage que leurs défenseurs avaient montrés pour empêcher la rédition.

Elles furent pourtant obligés de venir au point qu'elles redoutaient avec tant d'appréhension. Les Généraux qui commandaient ces deux places se rendirent donc aux conditions qu'ils sortiraient avec les honneurs de la guerre et ne serviraient contre les Autrichiens qu'après un an et jour; la capitulation eut lieu le 3 août et le 5 la garnison en sortit. J'étais en faction au moment où le brave Général Férand et son Etat Major se présentèrent à mon poste pour être reconnus.

Après la conquête de ces deux places les Autrichiens vinrent nous attaquer le 7 août sur les 8 h du matin; ils eurent tout l'avantage sur nous. Là nous nous aperçûmes de la trahison de Gustine qui avait fait battre l'armée en retraite. Nous eûmes un combat des plus opiniâtre qui dura 4 heures et nous eûmes le désagrément de perdre le champ de bataille avec beaucoup d'hommes de tués et de blessés.

Après cette affaire nous marchâmes plusieurs jours sans nous arrêter. Je ne puis donner aucun détail des endroits que j'ai vus car la fatigue m'ôtait tout désir géographique. Je me souviens seulement qu'étant arrivés près de Vitry, petit bourg, nous établîmes un bivouâque auprès de cet endroit où nous reçûmes l'ordre d'aller prendre des cantonnements dans Feuchy, petit vilage à une demi lieue d'Aras. Nous restâmes dix huit jours dans ces cantonnements, nous apprîmes pendant ce temps que le traité de Gal Gustine avait subi la peine de mort qui lui était si justement due.

Nous reçûmes l'ordre de nous rendre à Bersé-le-Pavé. Nous passâmes par Douai, grosse ville et préfecture du Département du Nord très bien fortifiée, où il y a une Ecole d'Artillerie des plus célèbre du Royaume. Nous couchâmes deux nuits dans le village d'Assaint situé à une demie lieue de Douai.

A notre départ nous passâmes dans Pontarac, gros bourg avec quelques fortifications. Enfin nous arrivâmes à Bersé-le-Pavé où il y avait un petit camp sur une petite éminence, à un quart de lieue de l'endroit où nous étions, appelé Monzainpevelle.

Nous fûmes très chagrinés par le service de cette position. Des patrouilles très-fréquentes se faisaient toutes les nuits: nous fûmes dans un endroit nommé Pont-à-Marc. Pendant la nuit, étant en patrouille un jour, nous tiraillâmes très-long-temps où nous eûmes plusieurs blessés. Tous ces services extraordinaires ne servaient qu'à nous fatiguer. La nuit si douce pour des malheureux accablés de fatigue de la guerre ne nous offraient aucun repos.

Ce temps de peine et de fatigue dura 15 jours et les ordres vinrent pour nous transportés aux environs de Cassel. Nous passâmes dans La Bassée, joli bourg situé dans un bon terrain; de là, à Saint Venant, petite

ville fortifiée. Nous traversâmes plusieurs bourgs que j'ai oublié la déclinaison de leurs noms. Enfin nous arrivâmes le 1er octobre à Cassel, petite ville située sur une élévation très-favorable pour la défense. Nous cantonnâmes dans Zermezelle, village où nous fûmes attaqués par les Anglais le 3 octobre 1793 à 7 heures du matin. Le combat dura jusqu'à 10 heures. Ils vinrent pour enlever une de nos redoutes où étaient nos deux pièces de campagnes mais ils furent vigoureusement repoussés; nous gardâmes notre position. Ce combat nous fit perdre plusieurs braves soldats qui furent tués et plusieurs de blessés. Malgré leur grande supériorité, le 5, nous les attaquâmes à notre tour et nous les battîmes à plate-couture. Nous leur prîmes plusieurs pièces de canon et leur mîmes un grand nombre d'hommes hors de combat.

Nous déblocquâmes Bergues et forçâmes l'ennemi à battre en retraite. L'action dura jusqu'à huit heures du soir où nous eûmes tous les avantages sur eux.

Chapitre III

Il y a bien longtemps que je n'ai pas troublé l'esprit de mon lecteur par quelque trahison de la part de nos Généraux. Le Gal, qui avait remplacé Gustine, nous fit bien comprendre par un trait infâme, que je ne dois pas passer sous silence, que l'amour de la Patrie n'était pas la seule gloire qu'il ambitionnait d'acquérir.

Il donna ordre aux troupes de marcher sur le pavés de Bergue et d'Ipres pour que l'ennemi eût le temps de diriger une marche assurée dans ses entreprises et, en même temps, pour faciliter le réembarquement des Anglais à Nieuport et à Ostende, qui devait être tous à notre pouvoir.

Le huit nous passâmes à Bergue, ville située dans un endroit marécageux et très mal-sain; là, il y a un canal qui offre une correspondance maritime à Dunkerque qui ne s'en trouve éloigné que de deux lieues. Il y a deux forts entre Bergue et Dunkerque où nous arrivâmes sur les onze heures du matin, Dunkerque, ville très riche et bien commerçante, sur-tout en temps de paix, où il y a un très bon port marchand.

Cette ville est très-forte par des forts qui la garantissent d'un bombardement; Il y a le Fort Lisbaux particulièrement, qui est éloigné de la ville d'un quart de lieue, situé sur le bord de la mer; il y a aussi une très forte citadelle qui est réputée actuellement pour une des premières de France, nous avons travaillé pour sa construction pendant long-temps.

Les Anglais, au moment de leur retraite abandonnèrent leurs beaux retranchements qui étaient placés devant la ville laissant leur parque muni de toutes sorte d'artilleries et munitions de guerre et de bouche.

Nous passâmes dans Le Rozendal, qui était les promenades de la ville qui avaient été toutes dévastées et brûlées. De-là nous reçûmes l'ordre de marcher pour Cassel et, à moitié chemin, contre ordre où nous rétrogradâmes sur le Rozendal et allâmes bivouâquer près de Furne que nous prîmes sans beaucoup de pertes car lorsque nous parûmes sous ses murs la garnison se retira dans Nieuport où nous les poursuivîmes.

Furne, petite ville ci-devant appartenant à l'Empereur d'Allemagne, qui est très jolie; il y a quelques redoutes en avant de la ville.

Nous voulûmes faire le siège de Nieuport, mais cette place était fortifiée d'une manière extraordinaire et une forte garnison qu'elle avait. Tous ces obstacles nous empêchèrent de faire rendre cette place, nous bombardâmes plusieurs jours à boulets rouges, mais la saison était avancée, le mauvais temps continue qu'il faisait tous les jours nous le fit abandonner. Nous prîmes des positions plus avantageuses sur les derrières de la ligne de démarcation.

Etant dans cette nouvelle position, nous apprîmes que le Gal Houchard avait été conduit à Paris pour y être interrogé sur ses actions perfides qui avaient fait toute sa gloire et ses principales occupations - Le sage Ibicus qui a dit «que tôt ou tard le crime se découvre» - cet adage nous a prouvé la vérité, car il fut guillotiné quelques temps après.

Après toutes ces catastrophes nous revînmes camper sur Le Rozendal où nous y passâmes une partie de l'hiver occupés à travailler aux fortifications. Nous plantâmes une grande quantité de piquets dans la mer pour empêcher que les navires anglais ne viennent trop près de terre pour nous porter préjudice.

La troupe passa une partie de l'hiver dans la ville et l'autre partie dans les villages de Guivelle et Jucôte où je tombai malade et fut contraint d'aller à l'hôpital à Dunkerque, où j'y restai neuf jours. Je sortis donc de l'hôpital le 16 de décembre et je rejoignis le Bataillon qui était encore à Jucôte.

Au bout de quelques jours nous reçûmes un complément de troupe, qui était la réquisition, qui arriva le vingt-quatre de décembre 1793. Aussitôt nous vîmes à Dunkerque pour garnison où nous y restâmes jusqu'au huit d'avril 1794, époque où nous allâmes pour bloquer Ipre.

Là, nous fûmes commandé par le Général en Chef Pichegrue et le Général de Brigade Des Enfants.

L'ordre du Général en Chef fut qu'il y aurait une Compagnie de Tirailleurs dans chaque Bataillon, je fus un des Chasseurs qui furent-tirés pour cet effet.

Nous passâmes donc par Bergues et allâmes passer la nuit près un gros village qui avait été réduit par le

feu. Ce village se trouvait limitrophe de la France et des Pays Bas avant la Révolution de France.

Le huit, nous attaquâmes l'ennemi sur les trois heures du matin, nous lui fîmes courir une poste des mieux dirigées où il ne s'arrêta qu'à Popringue, gros bourg où il y avait des détachements bien défendus. Après plusieurs heures de combat nous les primes à la baïonnette avec une grande quantité de prisonniers que nous leur fîmes; je me divertis donc, ainsi que mes camarades, à leur donner la chasse.

Nous les poursuivîmes jusqu'à Flamentin, gros village à une lieue d'Ipre où il s'était embusqué.

A notre aspect plusieurs se montrèrent et nous firent une décharge de mousquetterie des mieux fournies qui nous tua et blessa plusieurs de nos camarades. Cette perte ne nous intimida nullement. Nous reprîmes courage, la victoire vint nous offrir ses doux avantages et nous nous mîmes à poursuivre l'ennemi jusque dans la ville. Je crois, si une nuit ténébreuse ne l'avait pas favorisé, nous lui aurions ouvert les portes de la ville et en même temps celle des prisons car il était impossible qu'il oppose aucun obstacle à la rapidité avec laquelle nous le poursuivîmes. Il n'eût sans doute pas le temps de prendre des rafraichissements en route car de notre côté nous ne fîmes pas halte une minute.

Nous restâmes donc plusieurs jours devant Fiammartin et nous primes une nouvelle position près de la ville. Le Bataillon campa près de Huit-à-Quatre, petit village.

Dans le temps que nous occupâmes cette position nous fîmes la Compagnie de Tirailleurs en avant du Bataillon, cette position était bien pénible, le service y était très fatigant. Notre service ordinaire n'était pas celui qui nous rendait les fatigues insupportables mais de fréquentes patrouilles se faisaient toutes les nuits régulièrement.

Entre-autre ces patrouilles, nous en fîmes une où le Gal Des Enfants nous donna ordre d'incendier plusieurs villages.

Si nous avions été des jeunes gens et nouvellement attachés au service militaire un pareil ordre aurait été capable de nous fléchir dans nos résolutions, mais quand nous aurions été des hommes sensibles aux dégradations des propriétés particulières, il fallait obéir.

Le soldat ne doit envisager que la soumission et l'obéissance dans son état et, sans contredit, celui qui a du caractère et de bonnes mœurs bien souvent gémit sur son sort et surtout en réfléchissant aux maux causés par la capacité de quelques hommes qui ont préféré se dévouer au malheur du genre humain qu'à se rendre immortel par des actions digne d'un homme judicieux.

Enfin, nous exécutâmes l'ordre du Général Des Enfants, nous mîmes le feu à plusieurs grosses fermes qui furent aussi-tôt réduites en cendres; dans le courant de cette expédition, que je ne rapporte ici que parce que l'ordre de mes aventures le demande, nous eûmes plusieurs hommes de blessés. Il me semble que mon lecteur me dira que le Ciel ne laisse rien à punir; mais qu'il se figure que ses maisons ne tendaient qu'à nous susciter de nouveaux ennemis et même les recellaient dans le jour pour les soustraires à nos recherches.

Le dix huit mai l'ennemi nous attaqua sur tous les points et nous força à une retraite complète. Nous la fîmes sur Bayeul passant par Messine, gros bourg dans lequel il y avait un gros couvent dont je ne puis dire de quel ordre, Bayeul, petite ville avec quelques petits retranchements autour où nous avons esté plusieurs jours aux environs.

L'ennemi se reposa donc quelques jours et se disposa à nous donner une seconde déroute. Mais il fût trompé dans ses conjectures car nous le battîmes complètement sur tous les points. Il fut obligé de nous abandonner plusieurs drapeaux et un grand nombre d'hommes prisonniers et plusieurs pièces de canon. Enfin nous reprîmes la route d'Ipre. Malgré que l'ennemi était en force et la grande résistance qu'il fit, nous bloquâmes cette dernière de tout côté et nous ouvrimus la tranchée dès le même jour. Les retranchements furent conduit avec une terrible accélérité. Les Généraux qui commandait le siège étaient Michaux, Vendôme et Moreau dont nous faisons partie de sa Division.

Pendant qu'on bombardait la ville, je remarquai une chose bien singulière que je ne dois pas passer sous silence du moins si je donne à mon lecteur quelques sujets un peu penchés vers la diversité - je lui donne occasion de faire diversion aux anxiétés par quelques traits divertissants si toutefois il est permis de leur donner ce titre - je remarquai donc un jour, dans la ville, que plusieurs personnes étaient occupés à faire rougir des boulets. Je crus que les assiégés avaient envie de nous réchauffer sûrement. Ma conjecture se réalisa peu de temps après car ils nous apperçûmes dans la tranchée et ils nous tirèrent plusieurs coups de canon à boulets à mi-rouge dont un vint tomber près de nous. Un Sergent du Bataillon va pour le ramasser, lui brûla la main, dont tous les spectateurs ne purent s'empêcher de rire.

Jugez lecteurs de la constance du soldat, le bien, le danger, la faim, la soif, en un mot tous les maux qui accablent l'existence de l'homme ne lui sont point inconnus et pour parler clairement je dirai sans hésiter que lorsque le soldat a souffert un an de toutes les privations de la vie, qu'en passant de cet état à un jour d'abondance de bien, on voit un oubli manifeste remplacer ce temps malheureux et vivre avec cet satisfaction qu'un âvare opulent ne saurait trouver au milieu de l'abondance.

Revenons donc au siège qui ne dura que quinze jours de tranchée ouverte et le seizième nous

commencâmes à battre en brèche avec une rapidité peu commune. Le même jour, sur les sept heures du matin, ils aborèrent le pavillon blanc sur la brèche et se rendirent moyennant des conditions que voici: qu'ils sortiraient de la ville avec les honneurs de la guerre et qu'ils déposeraient leurs armes à un lieu indiqué à quelques distances de là - La garnison de cette place était forte de sept mille hommes, dont quatre mille Autrichiens et trois mille Hessois qui furent prisonniers de guerre - de manière que les premiers sortirent par la porte de Lile et les derniers par celle de Popringe où nous étions rangés en bataille pour être présents à la cérémonie de leur défilé.

Sitôt qu'ils furent sortis, nous les remplaçâmes dans la ville et formâmes une partie de la garnison. Une partie de la ville était abattue par le siège qu'elle venait d'essuyer. Nous y restâmes quinze jours seulement; je fus dans cet intervalle conduire des bagages à L'île.

Nous eûmes ordre de marcher sur Nieuport pour en faire le siège. Nous passâmes dans Furne et nous bloquâmes Nieuport de tous côtés. Le second jour notre Compagnie de Tirailleurs tomba en détachement près du canal de cette place. Sur les quatre heures de l'après midi deux bâtiments parurent à vue qui sortaient de la ville. Ils causèrent une certaine émotion parmi nous à leur aspect, vu que nous nous étions tirillé pendant quatre heures sans cesser un instant le feu et que les cartouches nous manquaient. Cette inquiétude jointe au manque de munitions nous inspiraient une crainte qu'ils ne nous échappent. Enfin nous ramassâmes les munitions de guerre qui nous restaient et nous nous disposâmes à opposer nos forces aux leurs quand, tout à coup, on nous cria, de l'autre côté du canal, de nous soustraire aux boulets que nos gens se proposaient de leur envoyer.

De suite nous nous mîmes à couvert de notre artillerie pour lui donner toute la facilité de jouer à volonté ces deux bâtiments. Lorsqu'ils parurent à portée de canon, furent reçus par une salve des mieux dirigées. Sitôt qu'elle fut effectuée nous entendîmes des cris plaintifs qui sortaient des navires: Ah ! Ciel nous sommes perdus ! Plusieurs d'eux se jettèrent à l'eau pour tanter une fuite ou un préservatif de la mort, mais ce fut en vain car plusieurs furent submergés avant de pouvoir parer aux dangers qui les menaçaient de toute part. D'autres venaient droit à nous pour trouver des protecteurs en se soumettant à l'esclavage, mais nous ne les reçûmes sous aucune condition.

De tout côté la ville et les forts faisaient un feu continu qui ne leur laissa aucun signe d'évasion. Enfin nos braves Canonniers firent des traits héroïques dans cette affaire, ils brûlèrent un des bâtiments et l'autre fut amené vers nous pour être inspecté d'après l'ordre du Général de Division qui commandait cette action. Nous trouvâmes dans la visite de ce navire plusieurs personnes noyées parmi lesquelles nous trouvâmes une femme tenant son enfant entre ses bras qui avaient subi le même sort que leurs malheureux compagnons.

Oui ! je l'avoue, avec cette tendresse qui caractérise l'homme sensible, ce spectacle me frappa par l'endroit le plus sensible car cette malheureuse femme commandait les larmes au plus inepte des humains. Se voir ainsi noyer avec un enfant qu'elle avait porté dans son sein sans aucun espoir de fuir une destinée aussi funeste, Ô âmes sensibles ! Daignez donner une larme à un pareil sort ! l'humanité vous le commande et le témoin de cette scène malheureuse vous y invite.

Le Général [Gougetot] se rendit aussi-tôt auprès de nous et nous pria de lui remettre les papiers que nous avions trouvés dans ce bâtiment. Nous obtempérâmes à sa demande et nous lui remîmes malgré qu'ils étaient tout mouillés. Je dois dire en quoi consistaient ces papiers, ils consistaient en une correspondance suivie des Emigrés, puisque c'était tous des Emigrés qui étaient dans ces deux bâtiments.

Plusieurs détachements s'étaient déjà avancés pour nous donner du secours mais le combat était déjà fini lorsqu'ils reçurent les ordres pour rétrograder, et nous, nous leur délivrâmes les Emigrés qui s'étaient rendus à nous qu'ils conduisirent au lieu où le Conseil de Guerre était assemblé pour y être interrogés et recevoir la peine portée par la Loi. Quand aux autres qui se rendirent, du côté opposé à nous, le Général Vandame qui commandait cette position les fit assembler et canonner de suite sans autres formes judiciaires de jugement.

Le combat fut encore assez funeste pour notre Compagnie, nous eûmes plusieurs Chasseurs de tués et de blessés, mais, de tous les temps, la mort des hommes n'a pas été considérée comme une perte lorsque la victoire l'a remplacée par ses triomphes.

Chapitre IV

Je viens de parler dans le chapitre précédent des victoires que nous avons remportées sur notre ennemi mais dans celui-ci je parlerai d'un monstre qui s'est abreuvé du sang français et qui a assouvi sa fureur en sacrifiant à sa rapacité et à ses projets des milliers d'hommes que tout leur crime était d'être innocents.

Le dix huit juillet une partie de l'armée se rendit aux environs de Dunkerque et de Bergue en attendant un embarquement qui devait avoir lieu à Dunkerque. Nous prîmes des cantonnements dans Varenne, village à une lieue de Bergue, nous y restâmes plusieurs jours et y apprîmes la reddition de Nieuport. Cette nouvelle avantageuse fut remplacée par une bien funeste pour nous, nous apprîmes aussitôt la

trahison du monstre de Robespierre.

Nous eumes pourtant encore le bonheur de n'être pas sacrifiés comme il l'avait prémédité long-temps avant car nous étions, comme je l'ai déjà dit, tout prêt d'être embarqués. Eh Pourquoi ? Pour être livrés aux Anglais qui ne respiraient rien autre chose que de nous avoir sans tirer un seul coup de canon. Oui je l'avoue la providence est grande et elle s'étend sur tous les êtres qui ont confiance en elle car les malheurs qui nous avaient été réservés par ce destructeur du genre humain ont été anéanti par un effet de sa toute puissante protection.

Depuis ce temps j'ai bien apprécié les sages conseils que j'ai reçu de mes instituteurs, oui je le répète, rien ne purifie tant les vertus de l'homme que les adversités, mais cet exemple ne peut guère être apprécié que par des hommes qui, comme moi, ont été les jouets pendant quatorze ans de ce que l'adversité a de plus terrible !

Nous quittâmes donc les environs de Bergues et nous marchâmes en avant passant par Hoskot, bourg où se donnèrent plusieurs fortes batailles; de là, passant par Furne et Nieuport dont cette dernière place venait de se rendre. Cette place est petite mais très bien fortifiée. Le Bataillon fit halte dans cette ville, je visitai tous les endroits capables de fixer l'attention d'un étranger. Je n'oubliai pas le port dans lequel je vis plus de cent cinquante cadavres qui s'étaient noyés et que les flots jetaient sur le sable. La plus forte partie de la garnison était des Emigrés, la capitulation n'était sans doute pas à leur avantage car il était défendu de favoriser l'évasion d'aucun. Nous étions pleinement instruit de la peine contre les délinquants, aucuns de nous ne firent infraction à la présente. Pour ainsi dire la moitié des de ces Emigrés s'était noyé et l'autre moitié fût fusillée sans en excepter un seul.

Nous continuâmes donc notre route et vîmes par un jour près d'Ostende et ensuite nous primes des cantonnements à Hauzenkerque, petit village à deux lieues de Nieuport; nous y restâmes deux jours.

Nous y reçûmes ordre de nous rendre à l'Ecluse, en Hollande, pour en faire le siège. Nous passâmes donc par Ostende, jolie ville où il y a un très-beau port appartenant à l'Empereur d'Allemagne avant la Révolution Française. Nous logeâmes à St Pierre, petit village, pendant quatre heures.

Le même jour à sept heures du soir nous passâmes dans Bruges, grande et jolie ville préfecture du Dépt de la Lis. Il y a un canal qui correspond dans toute la Flandre qui fait son grand commerce. Nous marchâmes le reste de la nuit passant par Ardenbourg, gros bourg où l'Etat Major de la Division resta. Les Ecluses, petite ville d'Hollande située dans un terrain plat presque entourée d'eau ce que nous eumes bien de la peine d'ouvrir une tranchée. Cependant nous fîmes des retranchements dans une digue où nous perdîmes beaucoup de monde. Un jour que j'étais de corvée pour travailler à la redoute, les Généraux Moreau et Héblé vinrent les visiter. Surement qu'ils furent aperçus des assiégés, on leur tira plusieurs coups de canon dont un des boulets passa au dessus de l'endroit où j'étais baissé, me jeta une facine sur le corps qui me déchira mon habit.

Grâce au Ciel je n'eus de blessure que celle que la peur me fit, pourtant je ne m'amusai pas à calculer sur le danger que je venais d'encourir car, dans l'état militaire, les arithméticiens qui essayent des problèmes sur l'avenir ne sont pas ceux qui font un long séjour dans la carrière des armes, on comprendra fort bien ce que je veux dire: ceux que la peur ne cesse de leur faire entrevoir une mort prochaine. Pourtant je dois faire observer qu'ils ne sont pas les derniers à être frappés par la foudre du dieu Mars.

Le siège dura pendant dix huit jours où nous eûmes une grande quantité d'hommes qui tombèrent malades. Notre Bataillon fût presque défait par cette maladie, nos chirurgiens firent les efforts pour obvier à un tel mouvement qui par la suite nous aurait réduit entièrement; ils ordonnèrent du vinaigre pour corrompre l'eau que nous buvions.

Enfin dans le temps qu'ils s'occupaient à nous prodiguer tous les soins possibles la place se rendit, la garnison fut prisonnière de guerre et nous allâmes loger à Midelbourg, où nous y restâmes deux jours.

Partant de là nous fûmes à Eclos, gros bourg où nous avons embrigadé avec le premier Bataillon de la Marne et le premier du Finistère dont nous portâmes le nom.

Nous partîmes d'Eclos le dix sept 7bre 1794 pour nous rendre dans les environs de Venlo, passant par Gand, grosse ville de préfecture du Département de l'Escaut située dans un très-bon pays arrosée par l'Escaut qui passe dedans. Il y a de remarquable, sur la place du Vendredi, une pièce de canon d'un calibre énorme, enfin pour mieux définir son calibre un homme de la première taille peut s'introduire dans son calibre sans encourir aucun danger de ne pouvoir sortir. Cette ville est la capitale de la Flandre.

Le dix huit nous logeâmes à Alost, petite ville à six lieues de Gand,

le dix neuf dans un village dont je ne me rappelle pas du nom.

Le vingt nous passâmes dans Bruxelles ainsi que dans Malines qui est une des plus belles villes des Pays Bas, remarquable par sa haute tour et son carillon. Autre curiosité que je ne dois pas omettre, c'est un cadran d'une circonférence considérable. Je vais donner une idée de la grandeur en donnant la description de ses aiguilles: elles ont cinq pieds de longueur. Il y a sur cette tour un ménage bien établie,

où il y a un petit jardin auprès de la maison qui sert à le mettre à couvert. Le domicilié de cette petite maison à l'adjudication de l'horloge et des cloches, il vend à boire et à manger à ceux qui vont pour voir les curiosités que ce bel édifice renferme. Cette ville est renommée par ses bières de première qualité et par ses fabriques de chapeaux.

Nous couchâmes à 2 lieues de là dans un petit village dont j'ai oublié le nom.

Le vingt-un nous campâmes près Liers, petite ville très bien située où il y a une grande place,

le vingt-deux à Herrental, petite ville,

le vingt-trois à Lomel, petite ville,

le vingt-quatre à Hendove, petite ville,

le vingt-cinq à Ellemon,

le vingt-six à un petit bourg que j'ai oublié le nom mais une aventure singulière qui arriva dans cet endroit me rappelle toujours sa position: Le Gal Moreau était sur le balcon de son logement pour voir défiler sa Division, il était vêtu très modestement et en bourgeois, quant tout à coup il lui vint une envie de dire à un soldat de serrer le rang. Un officier qui, par hasard, entendit cette exhortation de la part d'un bourgeois lui répliqua de quoi se mêlait-il ? le Gal aussi brave que guerrier se mit à rire. Ce trait de la part d'un homme d'esprit nous prouve assez que nous ne devons jamais s'enorgueillir du poste que nous occupons; au contraire, la modestie doit toujours être le but de nos actions.

Le vingt-sept nous arrivâmes à Groshenguem, gros bourg près de la Meuse et là, nous montions la garde en face des Emigrés. Cette position était des plus tristes, nous nous passâmes plusieurs jours de pain.

Nous changeâmes enfin de position à plusieurs reprises et le trois octobre nous bloquâmes Venlo et le quatre nous ouvrimus la tranchée. Les assiégés firent plusieurs sorties, ils nous enlevèrent nos retranchements mais nous les repoussâmes avec vigueur et leur firent plusieurs prisonniers.

Après dix-sept jours de tranchée, la ville se rendit. Venlo est très petite mais bien fortifiée, située sur le bord de la Meuse, appartenant à la Hollande. Après avoir fait la conquête de cette place nous marchâmes sur Cleves, petite ville située en Westphalie dominée par plusieurs montagnes mais assez jolie en ce qui concerne l'architecture. Elle est divisée en ville haute et basse toutes les deux très commerçantes.

J'oubliai de dire que nous avons bivouaqué deux jours auparavant près de Gradenbourg, petit bourg, et de-là, nous passâmes dans Cleves et allâmes baraquier à trois quart de lieue de la ville dans une très-belle plaine où notre Compagnie fut détachée à Griens, gros village sur la rive gauche du Val. Nous y restâmes qu'un jour. De là, je fus en sauve-garde de l'autre côté du passage.

Le même jour le Gal Vandame fit passer plusieurs détachements pour brûler plusieurs maisons dans Hemerick, ville de Prusse sur la rive droite du Rhin. Les habitations ont été incendiées pour avoir lancé une nacelle sur le Rhin chargée, dit-on, de sel empoisonné afin que les français en fassent usage dans la cuisine de leur vivres. Et comme il y eut un essai de fait pour savoir si ce sel avait sa qualité, l'essai empoisonne un chien, de là résulte l'incendie.

Nous marchâmes le premier novembre pour Vesel, ville de Prusse sur la rive droite du Rhin, elle est très bien fortifiée. Nous passâmes dans Zantaine, ville où il y a plusieurs gros couvents de différents ordres. La 1/2 Brigade fut détachée dans plusieurs positions pour les maintenir pendant la bataille qui se donna aux environs de Burick, bourg situé sur la rive gauche du Rhin. La bataille fut sanglante et des plus terribles. Sur les deux heures du soir l'ennemi fut forcé d'abandonner ses retranchements ainsi que toute la rive gauche du Rhin et fut contraint de nous laisser plusieurs pièces de canon. Nous abandonnâmes donc les positions que nous avions avant cette bataille et marchâmes sur Zantaine et Cleves. Nous passâmes le Val à Griens et restâmes au Fort Queneskanque, petit fort entre le Val et le Rhin, pendant deux jours. De là, nous partîmes pour Usdem, bourg, et nous fûmes détachés, notre Compagnie, à Stainbergk, village. Le Bataillon partit d'Husdem et fut à Guenep, petite ville sise sur la droite de la Meuse, passant par Gook, gros bourg où il y a sur la place un gros arbre sur lequel on peut former une contre-danse et y faire tous les pas que Vestris démontre à ses élèves.

Notre Compagnie fut détachée à Hassum, petit village à quelque distance de Guenep. Nous y restâmes quatre jours et allâmes dans un autre village appelé Yenne à un quart de lieue de la ville.

Le seize de décembre le Bataillon se mit en marche sur Marie-en-Bomme et sur Kalkar.

Je restai avec plusieurs de nos camarades dans Guenep avec notre chirurgien qui nous traita pour la galle pendant huit jours consécutifs. Après ce temps nous fûmes rejoindre le Bataillon qui était à Kalkar. Nous restâmes plusieurs jours dans Hassum pour nous reposer et ce fut le vingt-huit décembre que nous arrivâmes à Kalkar, petite ville où il y a un arbre sur la place qui imite celui de Gook pour la grosseur.

Nous montions la garde sur le bord du Rhin en face des Emigrés. Assez souvent nous avions des grandes contestations avec eux et des disputes assez mortifiantes pourtant, jamais ces mauvaises raisons ne nous ont porté aux invectives. Le froid fut très fort dans cet hiver et plusieurs factionnaires ont été gelés sur le bord de ce fleuve malgré que nos Généraux nous avaient fait délivrer de bonnes redingotes pour nous couvrir étant en faction.

Nous partîmes de Kalkar le quinze janvier 1795, passant par Cleves, et logeâmes un jour au Fort

Quéneskanque; de là, nous passâmes le Val près de Nimègue et nous fûmes loger une nuit dans un gros village situé dans l'île de Bethuve, où il y avait plusieurs retranchements que l'ennemi avait abandonnés. La plupart des habitants de ce village pris la fuite. Cette évasion rendait ce village dans un état déplorable.

Enfin, il fallut pourtant y prendre des logements tels qu'ils soient. Nous fûmes loger à huit hommes dans une grosse ferme où le propriétaire avait, comme je viens de le dire, abandonné son domicile. Je dois donner une idée de la position de cette maison: elle était isolée du vilâge à quelques cents toises et très-bien située, mais son intérieur ne renfermait rien qui soit capable d'assouvir la faim qui nous possédait. Il faisait un froid très-violent qui nous força à faire un grand feu toute la nuit pour protéger le doux réparateur des maux dont nous étions accablés.

Enfin cette maison imitait si fort un désert qu'il n'y restait pour toute ressource qu'un gros chat qui servit à notre souper que nous crûmes être un des plus exquis car il y avait plusieurs jours que nous observions le St temps de Carême.

Nous restâmes donc plusieurs jours dans l'île de Béthuve et nous étions libre de prendre qu'elle maison que nous voulions pour logement puisque les bourgemèstres (maires des communes) s'étaient tous sauvés.

Nous passâmes par Renem, petite ville d'Hollande où il y avait des retranchements hérissés de pièces de canon. Elle est située dans un assez beau pays très marécageux. A trois quarts de lieue de la ville il y a encore un très beau-fort, situé sur une hauteur prodigieuse appelé le Tombeau des Français; ce fort est presque entouré d'eau à plus d'une demie lieue aux environs. Surement, sans la gélée qui nous favorisa pour passer sur la glace, nous aurions eu plus de peine de faire abandonner aux Hollandais les travaux de plusieurs places fortes dont ils travaillaient plus de deux ans auparavant, quand nous les forçâmes de les abandonner.

Nous logeames à Vinendal, gros bourg, pendant quatre jours. De là, à Amerongue, gros village où j'ai été traité une seconde fois pour la galle.

On me traitera peut-être de galeux ! mais je répondrai que dans l'état militaire la servante oublie souvent de faire la lessive des draps de lit et que par une trop forte pénurie de linge le soldat ne doit attendre que la galle pour toute récompense.

Après ce temps d'hôpital je vins rejoindre le Bataillon qui était alors à Ensquede, petite ville d'Hollande sur les frontières de Hanovre. Ayant passé par Vagueuguem, petite ville, par Harnem, ville très bien fortifiée située sur la rive droite du Rhin, de là par Zuphem, jolie petite ville mais des fortifications très-faibles qui ne sont pas, sans doute, capables d'arrêter nos Grenadiers Français, enfin je dirigeai ma route par Ned, petite ville, et j'arrivai donc à Insquede où je rentrai dans le Bataillon.

Nous restâmes encore quelques jours à Insquede et nous partîmes à plusieurs Divisions pour nous rendre au Chateau Baintenne qui est un fort appartenant au Roi de Prusse. Ce fut donc le quinze février que nous nous mîmes en route par un très-mauvais temps et, en arrivant devant cette place, nous la prîmes le même jour. Sitôt cette conquête faite nous retournâmes à Oldenzal, petite ville de Hollande, nous y restâmes six jours.

Pendant ce séjour nous apprîmes la nouvelle consolante de la paix avec le Roi de Prusse. Cette agréable nouvelle permit de respirer après le repos dont nous avions tant besoin pour nous dédommager de nos fatigues. Nous reçûmes donc les ordres de rétrograder sur Vordenne, petit village à une lieue de Zuphem, en passant par Ned, Locquem, petite ville traversée par une petite rivière.

Le vingt huit de mars nous fûmes amalgamés. Notre Compagnie tomba à être la septième du 1er Bataillon et nous restâmes dans Rurelot, petit village pendant quelques jours.

De là, nous partîmes pour venir à Grole, petite ville sur les frontières de Prusse.

Le seize avril nous retournâmes à Rurelot et nous restâmes jusqu'au vingt-cinq. Enfin nous quittâmes les environs de Rurelot et partîmes pour Utrecht.

Nous logeâmes donc le premier jour de marche à St Pierre, village où il y a de beaux châteaux, le vingt-cinq à Zutphen,

le vingt-huit à Apeldorf, gros bourg où je fus me promener au chateau de céans, appartenant au Prince d'Orange, qui est à une demie lieue du bourg. L'on me fit voir la ménagerie du Prince. Elle était d'une beauté surprenante, elle renfermait toute sorte d'animaux, ceux que j'ai cru citer ici sont deux éléphants d'une grosseur énorme. J'y vis aussi beaucoup d'autres très-belles curiosités.

Le 29 nous logeâmes dans un endroit dont j'ai oublié le nom.

Le 30 nous arrivâmes à Amesfort, jolie petite ville très peu éloignée de la mer.

Enfin nous arrivâmes le premier mai à Utrecht, grande et jolie ville de Hollande située dans un très-beau pays. Il y a une grande quantité de canaux qui passent dans la ville dont un desquels correspond à Amsterdam ville capitale de la Hollande et un autre facilite le commerce de la mer qui vient s'étendre jusqu'à Gorcum. Les rues d'Utreck sont très-larges et bien propres par la surveillance des habitants qui n'ont d'autre gloire que celle de la propreté, qui fait leur première occupation dans cette cité. Comme partout la Hollande on ne crache point sur le pavé dans les maisons, on se sert de crachoire pour éviter

de faire des ordures dans les maisons.

Je puis dire qu'ils observent cette méthode avec autant de rigueur que les femmes sont jalouses d'avoir un Français pour leur bon ami ! pour ne pas épiloguer la dessus, elles en sont folles.

Le Gal Moreau qui commandait en Chef et le Représentant du Peuple Richard, qui y restait du temps que nous y sommes arrivés, changèrent leurs Quartier Général et allèrent à Gorcum. Pour lors, une partie du Bataillon les suivit pour former leur garde.

Nous restâmes à trois Compagnies dans cette place où un Bataillon avait assez de service à faire. Nous fûmes donc bien fatigué par le service extraordinaire que nous étions obligé de faire.

Les vivres y étaient d'un prix excessif malgré que la Municipalité nous fit donner quelque supplément de nourriture. Nous avions bien de la peine avec notre paye de vivre très médiocrement, la solde que nous recevions était en papier que personne ne voulait recevoir en paiement pour quelque marchandise que se puisse être. Tout le peuple avait crainte de tout perdre. Comme il n'avait pas tout le tort d'appréhender cette banqueroute qui était inévitable !

Ce fut donc le trois thermidor an 4 de la République (23 juillet 1795) que nous partîmes d'Utrecht au nombre de deux Compagnies pour nous rendre à Rotterdam en passant par Gouda, petite ville assez agréable où il y a quarante quatre ponts levis répartis dans toutes les rues pour faciliter la navigation marchande. Il y a aussi un petit port marchand, situé sur la route de Rotterdam, qui est très beau où il y a toujours une grande quantité de bâtiments marchands à l'ancre.

Gouda est célèbre pour ses fabriques de pipes. Le militaire trouve dans cette place bien des agréments qu'il ne trouve pas ailleurs. Le sexe féminin y est assez agréable. Entre autre agrément que la troupe peut avoir, c'est celui d'être traité comme des bourgeois.

Il y a de très-belles promenades dehors où, en se promenant, on voit plusieurs curiosités concernant l'agriculteur. La dernière pièce que j'ai cru digne d'insérer dans mon itinéraire c'est la Maison de Ville qui se trouve directement dans le milieu de la place d'armes, où les boucheries de la ville se trouvent dessous. Il y a aussi un très beau carillon et un très-beau temple des protestants.

Le cinq nous arrivâmes à Rotterdam, lieu où nous primes notre garnison. Elle est très jolie et bien commerçante, on y construit des frégates dans son intérieure où il y a une quantité prodigieuse de bâtiments marchands dans ce port. Le Rhin et Meuse passe dans ses murs et vont se perdre à quelques lieues de-là dans les sables d'un village appelé [*manque*]. Une chose bien remarquable dans cette ville c'est la Bourse de Commerce qui est un des plus beaux édifices qui soient dans cette place.

Le Général Comper commandait alors la place, le 3ème Régiment d'Hussards formait une partie de la garnison. Nous étions payé en papier exprimé sous le nom de récipicé, notre paye était évalué à [2#65] de francs. La ville s'efforçait de nous prodiguer tous les soins possible, elle nous donnait à chaque compagnie une tonne de bière par jour. Enfin l'eau ne nous servait dans cette place que pour laver simplement.

Nous y étions dans le temps de la Carremesse (foire) qui dura quinze jours. Cette foire est des plus belles de la Hollande, il y vient une foule considérable de marchands de toutes les villes de ce pays principalement des Juifs qui y sont en grande quantité. Il y avait aussi un Régiment Hollandais qui était cazerné auprès de nous.

Nous quittâmes donc la ville le vingt-cinq fructidor. Que ce temps passa vite hélas ! que le proverbe est réel «qu'un jour de misère domine d'un de plaisir pour la durée».

Nous fûmes donc rejoindre la 1/2 Brigade qui était à Boileduc, nous passâmes près Dortrek, petite ville où nous avions un détachement pour garnison. Elle est sur la rive gauche du Mordick qui est un des plus gros fleuves de l'Europe,

le vingt-six à Gorcum, ville bien fortifiée mais ses fortifications sont en partie par eau et marécages, c'est là où le Rhin la Meuse se mêlent ensemble,

le vingt-sept à Bomel, petite ville assez bien fortifiée,

le vingt-huit à Bois-le-Duc, ville très-commerçante et très-bien fortifiée. Il y a un fort qui est nommé le Fort Crève Coeur, lequel est éloigné de la ville de trois quart de lieue. Il y a de belles places et une très belle église sur laquelle il y a une quantité prodigieuse de nids de cigognes. Je dois dire aussi que ces oiseaux sont protégés par le Gouvernement Batave en ce qu'il est expressement deffendu de leur porter préjudice d'aucune manière. Je dois dire aussi que ces animaux sont aussi utile dans un pays marécageux qu'ils sont dégoûtants dans leur origine.

Nous quittâmes donc cette belle ville le sept vendémiaire an 5 pour nous rendre en Zélande. Nous logeâmes à Tilbourg, gros bourg, je crois que la qualité de gros lui appartient car il est même le seul qui existe qui a sept lieues de tour,

le huit à Breda, ville très-bien fortifiée et même imprenable sans le secours des glaces. Il y a une place d'armes très jolie mais ce qui la défigure est le quarré long qu'elle représente, elle est encore très-remarquable par un gros arbre qui se trouve à l'est placé en face du corps de garde. On voit aussi dans

cette ville un très-joli château actuellement érigé en hôpital militaire. Les maisons sont très-belles mais la basse-esse égales qu'elles ont les rend tout-à-fait antiques. Les bâtiments marchands viennent jusque dans cette place et en grand nombre. Elle est aussi très-commerçante par l'avantage de ses canaux.

Le dix nous arrivâmes à Rozendal, gros bourg. Le onze nous arrivâmes à Bergopzoom, ville si renommée par toute la France à cause des guerres de Hanôvre et de ses forteresses; elle est située sur l'Escaut. Cette place si formidable est la clef de la Hollande.

Nous reçûmes donc les ordres pour embarquer et pour nous rendre en Zelande, nous fîmes donc une traversée de quatorze lieues et nous débarquâmes à Terver, petite ville de Zelande très bien fortifiée. On remarque, en sortant de Terver, sur la route de Midelbourg une grosse tour très antique où les éperviers font leurs nids.

De là, nous fîmes à Mildelbourg, grande ville et capitale de la Zelande, elle est située dans un terrain très-marécageux. Il y a dans cette ville un canal qui la sépare d'une profondeur peu commune pour une ville qui n'est pas fortifiée que par l'eau. En un mot cette place renferme dans son sein une quantité d'autres curiosités qu'il ne nous a pas été permis de visiter par la précipitation qui existait dans notre marche.

Le 2ème Bataillon de notre 1/2 Brigade resta dans cette ville. Le 1er fut à Flesingue, jolie petite ville située sur le bord de la Mer du Nord, elle est éloignée d'une lieue de Mildelbourg. Flesingue est un port de mer où les vaisseaux peuvent entrer dans la ville, on les bat en carrenne dans le milieu de cette place. Il y a des écluses qui donnent de l'eau tant qu'on le désire, on peut mettre les canaux si haut d'eau qu'on le veut. Flesingue est une place très-mal-saine, les maladies y sont fréquentes toute l'année, les brouillards ne cessent guère d'y paraître très insupportables et tout à fait contraire à la santé surtout des hommes qui ne sont pas nés dans ce pays.

La bière que l'on boit dans cette ville est généralement mauvaise et la seule boisson que le militaire puisse boire, et la plus salubre au corps, est le genièvre qui représente assez par sa couleur à l'eau de vie mais il n'a la propriété de cette dernière en aucune manière.

Ce pays est aussi sujette aux ouragans. Je dois instruire mon lecteur d'un qui a eu lieu le treize brumaire qui a fait un tort considérable dans cette place. Il fut si violent qu'il enlevât plusieurs maisons et une très-grande quantité d'arbres d'une grosseur énorme. Une catastrophe bien cruelle, causée par ce même ouragan, mérite d'avoir place dans mon histoire: le vent était si impétueux qu'il emporta une pauvre femme qui était sur le rempart à ramasser des branches d'arbres sèches qui tombaient, elle fut donc saisie par le vent et emportée dans le canal sans qu'il soit possible de lui prêter aucun secours.

Notre 3ème Bataillon était dans l'île de Cazans.

Le tiers des deux Bataillons qui étaient en Zelande tombèrent malades et malheureusement je fus du nombre. Le seize brumaire je partis pour l'hôpital qui était à une lieue de Mildelbourg.

Chapitre V

Je vais donc donner une idée des maux qui minent, jour à jour, l'existence du soldat. On croira aisément que lorsque le militaire est atteint de quelque maladie il est obligé de se rendre dans un hôpital pour y avoir les traitements que sa maladie exige. Et bien, souvent pour un mal on le traite pour un autre, c'est sur lui que nos jeunes chirurgiens font leurs études d'anatomie, les remèdes ne lui sont point retranchés mais les autres aliments capables à le ramener à la vie sont sous la clef d'un homme qui, très souvent, manque au premier des devoirs.

Voilà un bel exemple pour donner une idée des maux et des privations de tout genre que le soldat reçoit bien souvent pour prix de ses victoires. Il ne peut pas faire des réflexions sérieuses dans tous les temps, soit aux hôpitaux, soit au quartier ou en Compagnie, la seule occupation qu'il a c'est de monter la garde de nettoyer son arme et de faire l'exercice. Ainsi voyez qu'il lui reste trop de temps pour faire des élégies sur son sort et qui ne servent qu'à lui inspirer du dégoût pour son état.

J'ai donc encouru tous ces périls et toutes les contrariétés ont été pour moi des fardeaux bien onéreux.

J'ai resté à l'hôpital de Maldelbourg pendant quelques jours après lesquels je m'embarquai sur l'Escaut pour me rendre à Anvers, belle ville du Brabant sur la rive droite de l'Escaut, remarquable par un très beau port dans lequel on peut construire huit vaisseaux de ligne. La citadelle de cette place n'est pas un des objets le moins intéressants, elle peut deffendre la ville pendant quelques temps et tenir éloignée l'armée qui l'assiégeait. Depuis qu'elle a été réunie à la France cette ville est le chef lieu de la préfecture du Département des Deux Nethes ce qui, joint à son port, ne contribue pas peu à la rendre florissante. Les fatigues et la maladie m'obligèrent à rester pendant trois jours à l'hôpital de cette ville d'où je fus évacué sur Malines, et de-là, à Bruxelles où je restai trente quatre jours. La fièvre me quitta enfin et je m'empressai de rejoindre mon Corps qui était aux environs de Dusseldorf. Je passai par Malines, Anvers et Vescapel, bourg.

La fièvre me reprit et fus obligé de rentrer à l'hôpital à Breda. J'étais dans un état qui n'offrait aucune conjecture agréable pour moi, enfin j'étais dans une situation des plus critiques et je fus cinq mois dans cet hôpital livré aux plus tristes réflexions qu'un sort malheureux peut inspirer à un jeune homme accablé sous le poids de l'adversité.

Mes chirurgiens vinrent pourtant à bout de me rappeler à la vie par les soins qu'ils me prodiguèrent. Me sentant capable de rejoindre la 1/2 Brigade, qui était alors en garnison à Gand, je demandai un billet de sortie qui me fut délivré d'après une sollicitation et je me mis en route le 6 Floréal an 4 (26 mars 1796). Je passai par Austrade, bourg, le sept à Anvers, le huit à St Nicolas, petite ville remarquable par sa grande place, le neuf à Lockre, petite ville où l'Escaut passe sous ses murs, le dix à Gand où ma route prit fin. Je trouvai une partie de la 1/2 Brigade détachée à sept à huit lieues aux environs, il n'y avait presque que l'Etat Major qui restai dans cette ville.

Nous partîmes de Gand pour nous rendre à Bergoobzum en passant par Lockre, le dix sept à St Nicolas, le dix-huit à Anvers, le dix-neuf à Put, petit bourg. Le vingt nous arrivâmes donc à Bergoobzum et là, notre 1/2 Brigade fut dispersée dans plusieurs endroits: Le 2ème Bton fut à Breda pour garnison et le 3ème fut à Boi le-Duc pour le même effet.

Nous reçûmes donc un détachement composé de Sergts majors, Sergts et Caporaux qui sortaient d'autres Demi Brigades qui venaient d'être amalgamées. Là, nous quittâmes le nom de 1/2 Brigade Finistère et prîmes le N° 66.

Le quatre messidor nous partîmes pour Boilduc, passant par Rozendal, le cinq à Breda, le six à Tilbourg et le sept nous arrivâmes au lieu de notre destination ainsi que notre 2ème Bataillon. Le huit nous fûmes habillés et le neuf nous nous mîmes en route pour nous rendre aux environs de Neus passant par Ellemont, le dix à Venloo, le onze à Caimpenne, petite ville située dans un très-bon pays. Il y avait dans cette place un très-bon hôpital.

Le douze nous arrivâmes à Neus, petite ville située à une demi lieue du Rhin. Notre Bataillon fut détaché dans les environs de Zonce, petite ville et très peu fortifiée, seulement sur la rive gauche du Rhin. Notre Compagnie fut détaché dans Nivrem, village à une lieue de Zonce où nous passions la revue décadaire du Chef de notre Bataillon.

L'ordre vint donc pour partir de nos cantonnements le vingt cinq thermidor pour nous rendre à Cologne. Cette dernière est située sur la rive gauche du Rhin, elle est très commerçante par l'avantage du Rhin qui lui donne son commerce des plus florissant. Elle est aussi en réputation pour y avoir une grande quantité de couvents de tous ordres. Il y a aussi une des plus belles places d'armes qu'on puisse voir. On voit aussi, le long du fleuve, une quantité de moulins qui sont dessus et un superbe pont volant. Cette ville est très-peuplée, j'ai vu en sortant par la Porte de Bonn une maison qui avait pour enseigne de logement le n° 8995. Par cette remarque on peut aisément juger de sa grandeur et du peuple qui l'habite. Le vingt six notre Bataillon quitta cette place et fut à Bonn pour garnison. La ville n'est pas bien vaste mais très-jolie, elle était université. Elle est située sur la rive gauche du Rhin. Il y a un superbe chateau dans lequel l'Electeur de Cologne faisait sa résidence pendant quelques temps. Il y a un quartier de Juifs qui n'avaient pas le droit d'entrer à Cologne - qui n'en est éloignée que de quatre lieues - sans payer un certain émolument fixé par le Gouverneur de la place.

Nous restâmes donc quinze jours dans cette ville et nous partîmes le onze fructidor pour nous rendre au Fort Herbreckteinne qui est contigue à la ville de Coblenz.

Nous passâmes par Remarkt, bourg situé sur le Rhin, le douze à Zenzick, gros bourg situé sur une petite monticule très agréable entourée de vignes, le treize à Andernacht, petite ville située sur la rive gauche du Rhin.

Nous passâmes le fleuve près Neuwick, petite ville située dans une plaine sur la rive droite du Rhin. Les rues de cette place sont d'une propreté peu commune, les maisons sont très-jolies et toutes d'une même hauteur ce qui rend cette ville la plus belle des environs.

Nous passâmes aussi à Vallandar, village où était le quartier du Général Poncet qui commandait le siège de ce fort.

Notre 1/2 Brigade baraquâ près un village appelé Le Coq Rouge.

Le fort était bloqué et nous ouvrîmes la tranchée de toute part. Nous nous avançâmes si près de l'ennemi que nous pouvions leur parler dans leur fort, c'est même ce que nous fîmes plusieurs fois avec leurs gardes.

Nous changeâmes plusieurs fois de position et fûmes relevé par la 73ème 1/2 Brigade le vingt trois fructidor et nous partîmes pour Nasseau, petite ville située dans une grande colline, cette ville est dominée de tous cotés par des montagnes innaccessibles, elle est arrosée par une rivière qui la partage par le milieu.

Là, nous fûmes baraqués à côté des postes de l'ennemi et, sur les une heure du matin le trente fructidor, comme les armées des Généraux Moreau et Jourdan faisaient leurs retraites du Danube, nous fûmes forcé par l'ennemi d'en faire autant qu'elles.

Nous soutinmes le feu pendant dix-huit heures et tous nos efforts furent vains. Nous fûmes obligé de gravir de hautes montagnes pour nous soustraire à la marche rapide que faisait l'ennemi pour nous atteindre. Etant enfin arrivés dans la plaine de Montabor nous fîmes halte pendant plusieurs heures.

Après ce temps nous retrogradâmes étant divisés en plusieurs colonnes.

L'ennemi nous suivit de près et même il forçait sa marche pour nous devancer afin de nous prendre, ce qui fut cause que nous ne pûmes avoir un seul moment pour nous reposer.

J'ai dit que l'ennemi forçait sa marche mais je n'ai pas dit qu'il voulait arriver au Fort de Rebrücktein avant nous afin de nous avoir sans tirer un seul coup de fusil puisque nous n'avions que cette place pour nous retirer et nous mettre à l'abri des forces qu'il avait de plus que nous.

Ô ! quels maux n'éprouve-t-on pas dans des moments aussi critiques ! Combien de fois le sommeil ne vient il pas troubler les yeux des malheureux qu'une fatigue complete fait désirer la mort ! oui c'est dans des passages semblables que l'on connaît les peines et les privations du repos ! un corps plié sous le poids d'une arme, des munitions de guerre et de bouche, bien souvent mal habillé plus souvent pieds nus qu'autrement. N'est ce pas là un triste sort ! Que le Cultivateur est heureux auprès de ses biens ruraux ! Que ne doit il pas faire pour éviter un sort aussi funeste que celui de combattre pour la gloire qui ne couronne que ceux qui ne l'acquiert pas ! Voilà pourtant le fruit de nos travaux, oui ! dans cette retraite terrible plusieurs fois je fus tenté de me livrer aux doutes du sort qui me tirannisait sans modération !

Une chaleur brulante, une pénurie de vivres ou plutôt une famine nous menaçait d'une mort funeste; plusieurs hommes en furent les victimes. Enfin après une marche destructive nous arrivâmes au Coq Rouge sur les quatre heures du soir et à cinq l'ennemi, à qui il ne manquait rien, vint fondre sur nous comme un vautour sur sa proie et nous força d'abandonner notre position.

La garnison du fort fit une sortie vigoureuse et vint pour nous couper notre retraite. Il n'y avait pas de fatigue, pas de faim, pas de soif qui nous empêche de nous battre. Il fallait se montrer comme des héros montés sur des chevaux fougueux et, malgré notre courage, nous fûmes obligés de laisser à l'ennemi plusieurs caissons de munitions, mais nous pourîmes nos poudres avant de leur laisser en les jettant dans le Rhin.

Nous rentrâmes donc dans les retranchements de Neuvick après bien des coups de canon et de fusil tirés. Là, nous restâmes deux jours qui nous parurent bien court et nous marchâmes le troisième toute la nuit. Nous passâmes par Andernack, Zenzick, Remarcht et logeâmes dans un petit village près un gros couvent qui est dans une petite île sur le Rhin et le lendemain nous reprîmes la même route que nous avions fait la veille.

Nous baraquâmes pendant quinze jours au bout d'une allée d'arbres près Neuvick au pied d'un petit village que j'ai oublié le nom, je me souviens qu'une petite rivière le séparait de nos barâques; nous en partîmes la veille qu'une grande bataille eût lieu où l'ennemi fût battu complètement. On lui fit beaucoup de prisonniers. D'autres enfin prîrent la fuite dans les montagnes pour se soustraire à une captivité qui les menaçait indubitablement.

Ce fut donc dans le mois de vendémiaire an 5 de la république (1796) que nous passâmes à Andernack, Zanzick, Remarcht, Bonn, Cologne et nous baraquâmes à deux lieues de cette dernière, sur la rive droite du Rhin.

Nous restâmes plusieurs jours dans cette position et nous revînmes baraqués près de Mulhem. Là, nous étions commandés par le Général Desjardins et la Hollande nous soldait et nous habillait. Cette faveur nous attira bien des désagrément avec les autres troupes vu que nous étions habillés et payés régulièrement et qu'eux étaient presque tous nus et sans argents. Mais ces raisons n'étaient millités que par des hommes sans raison et sans caractère car on connaît très bien que la troupe ne peut rien sur la situation des affaires de son gouvernement.

Une des Divisions de l'Armée de Sambre et Meuse était à nos côtés commandé par le Gal Le Febvre. Mulhem est une petite ville sur la rive droite du Rhin à une lieue de Cologne et nos avant postes étaient dans les environs du Chateau de Bainsberg, lesquels se relevaient tous les mois.

Nous y fûmes pour cet effet le treize frimaire et nous y restâmes jusqu'au quinze nivôse suivant. Nous y étions avec le 5ème Régiment d'Hussards et nous prîmes des quartiers d'hiver dans les environs de Duceldorf, dont j'ai déjà parlé plus haut, qui est une très belle ville avec quelque fortification autour de

la ville. Dulceldorf est située sur la rive droite du Rhin appartenant autrefois à l'Electeur Palatin qui est représenté sur un cheval de bronze sur une petite place dans la ville.

Notre Bton fut à Kerceverk, petite ville où l'on fit plusieurs redoutes sur le bord du Rhin. Nous y couchâmes deux jours et fûmes détachés à Oudreback, village. Là, nous y restâmes jusqu'au vingt-quatre janvier 1797 (13 pluvios an 5) après lequel temps avons été à Lanvierk, village où nous avons resté quatre jours.

Le Bton entier changea de cantonnements et nous vîmes à Varenne, petit village où nous restâmes quatre jours; de là, à Calcum, village où nous avons resté trois jours, ensuite à Bocum, village.

Ce fut le dix ventos an 5 (2 mars 1797) nous quittâmes Bocum, passant le Rhin vis à vis Urdingue, petite ville sur la rive gauche du Rhin. De là, nous prîmes la route pour nous rendre à Rhimberg, petite ville. Presque tout le Bton fut détaché dans les villages des Quartre-Quartiers ainsi que dans Clostercam renommé par la grande bataille qui eut lieu dans ses environs.

Nous quittâmes donc les positions le vingt quatre pour nous rendre au Camp de St Roc, passant par Urdingue,

le vingt-cinq à Neus,

le vingt-six à Zonce,

le vingt-sept à Rhincasel, village; là, nous restâmes trois jours.

Le premier floréal nous passâmes la revue du Gal en Chef Hoche dans la plaine près Cologne.

Après cette revue nous vîmes coucher dans la ville,

le deux à Brulle, gros bourg situé dans un très-bon pays à quatre lieues de Cologne. Il y a dans les environs de ce bourg une quantité de vignes. On y fait du vin de première qualité pour le pays. Il y a aussi de très-beaux châteaux aux environs.

Le trois nous vîmes loger dans un bourg dont je ne me rappelle pas la déclinaison de son nom, le quatre à Mayenne, petite ville située dans un vallon et dominée par des montagnes d'une hauteur excessive, le grand parc de l'Armée de Sambre Meuse était près de cette place, le cinq à N, bourg où nous partîmes à neuf heures du soir et nous fîmes dix-huit lieues sans avoir le moment de dormir un instant.

Nous passâmes à la levée du jour dans Treize, petite ville située dans un pays très-montagneux. La Moselle passe dans le milieu.

Nous poursuivîmes notre route jusqu'à Kirdorf, bourg où pourtant nous fîmes halte.

Je croyais véritablement finir ma vie comme le prétendu Juif errant...

Redoublement de misère dans des marches pareilles ! dégoût pour l'état militaire ! enfin tous ces maux ne servent qu'à rendre le service encore plus insupportable et à détester un état que l'on est obligé de remplir avec cette distinction qui ne laisse rien à douter sur la valeur et le courage des soutiens de la Patrie !

Enfin cette halte dura deux heures. Sur les neuf heures du soir nous passâmes dans Stromberg, petite ville située dans un ravin et dominée par plusieurs montagnes. Il y a dans cette ville plusieurs fonderies de poêlles.

Après deux nuits de marche, jugez lecteur comme nous étions fatigués ? Les forces nous manquaient par le manque de pain et de repos ! presque la moitié de la 1/2 Brigade était restée en arrière. Une partie des hommes tombaient de sommeil et les autres d'innanition !

Enfin chacun avait resté sur la route dans les maisons qui se trouvaient habitées et ceux qui avaient bravé la fatigue pour ne point abandonner leurs drapeaux se reposèrent dans un petit village à trois quart de lieue de Bingue, seulement en attendant le jour.

Sur les dix heures du matin nous baraquâmes près de la petite chapelle qui se trouve au-dessus de Bingue, petite ville située sur la rive gauche du Rhin. C'est là que la Lau, petite rivière, se perd dans ce fleuve.

Nous restâmes dans ces baraques jusqu'au moment où l'Empereur d'Allemagne fit la paix de Campo Formio, laquelle dura très peu de temps.

La 1/2 Brigade prit des cantonnements dans les environs du camp et notre Compagnie fut détachée dans un petit village nommé Orvail situé dans un pays vignoble et habité par des protestants.

Le dix préreal nous partîmes pour nous rendre à Grave en Hollande en passant par Bacarat, petite ville sur le Rhin.

Le onze nous passâmes dans St Gouard, petite ville où il y a un fort qui lui offre une domination mal aisée à envahir. On voit aussi entre St Gouard et Obervesel une prison située sur le Rhin.

Nous ne logeâmes pas dans St Gouard, nous vîmes coucher à Obervesel, petite ville,

le douze à Bopart, petite ville,

le treize à Coblentz, grande ville très bien batie sur la rive gauche du Rhin. Elle est renommée et mérite de l'être par un beau château situé auprès. Il fut batit et dédié pour la résidence du Roi de France, cette ville ayant été conquise par la France, ce château fut transformé en hôpital.

On voit aussi, comme j'ai déjà parlé, le Fort Herbretheinne qui est bâti sur une roche qui le rend

imprenable sauf la famine. Cette éminence se trouve placé sur la droite du Rhin. On voit aussi au pied de ce fort une fontaine d'eau minérale qui est très-courue des malades des environs. Ce fort a donc été bloqué pendant dix-huit mois. Après lequel temps, fut pris par les Français qui sans doute ne l'avaient pas gagné sans perdre des milliers de braves combattants ! Pendant ce siège on a vu des traits qui mériteraient bien d'avoir une place dans cette histoire mais comme je n'ai pas l'honneur de connaître les sacrificateurs je n'entreprendrai pas de donner des détails sur les traits héroïques d'une quantité de braves soldats qui se sont efforcés de montrer leur courage jusqu'au moment même de la mort !

Un petit fort situé sur la rive gauche du Rhin mérite bien d'être inclus dans ce paysage. Les braves combattants qui ont reçu la mort dans ces environs et qui ont été inhumés dans ce fort qui se nomme le fort Marceau. Ce fut donc dans ce fort que les Généraux Hoche et Marceau reçurent les derniers honneurs de la guerre. Leurs corps furent donc inhumés après leur avoir fait des obsèques dignes des plus grands héros de ce temps ! Partout on entendait regretter ces vaillants Généraux ! d'un côté, le militaire les pleuraient en les traitant de pères de la Patrie, de l'autre, les bourgeois les regrettaient en qualités de conservateurs de leurs propriétés. Quelle gloire de mourir en combattant pour l'honneur d'une Patrie ! mais la mort trop cruelle devrait au moins respecter des hommes que leur présence seule fait plus que des milliers de défenseurs aux yeux d'un ennemi redoutable qui n'aspirait que le moment de pouvoir vaincre pour donner des fers à une nation qui, elle seule, peut soumettre l'univers entier par la force de ses armes ! Après les funérailles de ces deux grands hommes le premier fut déterré et transporté auprès de [manque] afin d'être inhumé au milieu de ses victoires. On remarque au pied de la tombe du Gal Marceau une pyramide élevée en son honneur et en même temps pour immortaliser ses victoires.

La Moselle perd son nom dans le Rhin au pied de la ville, Coblenz est préfecture du Dépt de Rhin et Moselle, elle est une forte branche de commerce de ce pays là.

Après tous ces événements ou plutôt des malheurs - car la mort d'un général bien souvent répand la consternation dans une armée et donne lieu à l'ennemi de la réduire en pièces - nous partîmes de cette ville passant par Andernacht le quinze de prairial,

le seize à Zenzick,

le dix-sept à Bonne où nous avons eu séjour le dix-huit,

le dix-neuf à Cologne,

le vingt à Neus,

le vingt-un à Bocum, village situé près de Urdingue.

Je fus me promener à Trével, jolie petite ville par la régularité que l'on remarque dans l'alignement de ses rues; elles sont toutes uniformes en beauté et les maisons sont aussi d'une égale hauteur ce qui fait un coup d'oeil admirable. Elle a encore l'avantage d'un grand commerce qui fait toutes ses richesses.

Le vingt-deux nous passâmes par Orsois, gros bourg situé sur la rive gauche du Rhin et nous vîmes loger à Clostercam,

le vingt-trois à Zantaine, le vingt-quatre à Cleves et le vingt-cinq nous mîmes une fin à notre route en arrivant à Grave, petite de Hollande sur le bord de la Meuse.

Elle est très-bien fortifiée, les Français en firent le siège en 1795 et la bombardèrent par exagération. Enfin elle fut presque réduite en cendres. Nous y restâmes donc quatre jours, il y avait encore une grande partie des maisons qui étaient encore dans l'état où le bombardement les avaient mises.

Il fallait donc encore entreprendre une nouvelle route. Je puis dire que la marche était la seule occupation que nous avions car quand nous avions quatre jours pour nous reposer dans un endroit nous nous regardions comme des sédentaires du Pape accoutumé au repos et à partager les plaisirs de la vie.

Nous partîmes donc pour nous rendre à Bruxelles passant par Boilduc.

Le deux messidor nous vîmes loger à Tilbourg,

le quatre à Tournout, petite ville arrosée par une rivière qui la partage par le milieu,

le cinq à Lierre où nous eûmes des désagréments avec les bourgeois pour être logés. Une grande partie deux étaient des hommes accoutumés à commander et à ne jamais obéir ce que nous n'eûmes pas de peine à croire par l'accueil qu'ils nous firent en entrant dans leurs domaines.

Bref sur la brutalité de ces êtres hideux et de mauvaise-foi.

Nous partîmes donc le six et nous vîmes à Malines où nous fûmes dédomagés des disgrâces de la veille.

Le sept nous arrivâmes à notre destination qui était Bruxelles. Je ne réitérerai pas la description de cette cité vu que j'en ai donné quelques preuves ci-devant.

Chapitre VI

Après tant de peines et de traverses nous arrivâmes donc enfin dans ce lieu où il paraissait que le repos

nous offrirait les avantages que nous désirions avec tant d'instances. Mais nos espoirs furent trompés et ce temps ne dura que très-peu comme on le verra dans la suite de mes aventures.

Le 3ème Bton fut détaché quelques temps après et fut à Anvers pour garnison. L'exercice a été la seule occupation que nous avons eue pendant les premiers mois que nous avons resté dans cette ville, nous fîmes aussi plusieurs promenades militaires. Il est vrai que la paix nous couvrait de ses ailes dans ces temps où nous avions tous ces exercices à faire. Mais malgré cet avantage nous trouvions encore ces amusements très pénibles et une partie de nous auraient voulu être en guerre pour ne pas faire l'exercice qui à la vérité est une tâche bien insipide pour celui en est rebattu par les fréquentes répétitions. Cette paix dont je viens de parler ne dura que très-peu de temps et nos chefs nous faisaient espérer des congés de semestre très prochain. Toutes ces illusions, car elles méritent d'être traitées ainsi, disparurent comme l'ombre et il nous resta que l'espoir de renouer nos maux passés avec les peines avenir qui nous menaçaient sans modération.

Enfin mille chimères vinrent troubler l'esprit tranquille de plusieurs militaires qui ne respiraient que le jour de pouvoir retourner au sein de leur famille pour y trouver un dédommagement qu'ils ne pouvaient goûter que dans les bras des chers auteurs de leurs jours. Prîrent le parti d'abandonner leurs drapeaux sans autre ordre que celui de la désertion. Plusieurs avaient donc franchi les limites de l'ordre et s'étaient rendus dans leurs foyers sans avoir été arrêtés par la Gendarmerie.

Ceux qui étaient restés au Corps, apprenaient tous les jours qu'un tel, un tel, était chez lui, et qu'il paraissait y jouir de la plus parfaite tranquillité. Ces nouvelles allumèrent un feu inextinguible dans le cœur de ceux qui avaient été jusqu'alors dévoués pour le service et firent ce que leurs camarades leur avaient montrés. Se réunirent plusieurs ensemble et quittèrent le Corps comme je l'ai déjà dit.

On voyait donc sur les routes jusqu'à 50 hommes ensemble qui dirigeaient leurs pas vers la maison du bonheur et de la paix. Un désordre ou plutôt une licence pareil allarmait nos chefs d'une terrible manière, tous les jours ils s'efforçaient de nous faire entrevoir un sort plus heureux en nous disant que la paix était durable et qu'un bonheur futur semblait obtempérer aux volontés de nos plus vives sollicitudes.

Hélas ! que nous manquait-il ? rien que la douce consolation d'être de quelque utilité auprès de nos pères ! oui je l'avoue sans falsifier la vérité, nous étions bien habillés, bien nourris, en un mot rien ne nous manquait pour être heureux. Si j'avais été, comme tant d'autres, insensible aux sollicitations de ma famille je n'aurais pas tant désiré de les revoir.

La paye que nous avions était plus forte que celle de France puisque c'était la Hollande qui nous soldait, en outre, nous étions payés régulièrement. Les exercices si fréquentes avant ce temps n'avaient plus lieu, nous avions permissions pour sortir de la caserne le soir autant comme nous en souhaitions et malgré ces douceurs, que le militaire n'a que très rarement, il ne restait tout-au-plus que la moitié de la 1/2 Brigade.

Vu un désordre pareil je me déterminai donc aussi et je dirigeai mes pas vers la maison paternelle. Cette entreprise toute à-la-fois pénible et douteuse eût lieu le treize fructidor an 5. Je ne fus pas seul dans cette entreprise car nous étions au nombre de 83.

Il ne faut pas que le lecteur s'imagine voir une troupe pareille abandonnée à tous les désordres capable de déshonorer la société. Bien du contraire, quoique nous ayons été comme des vagabonds, l'ordre et la probité nous ont conduit jusqu'au sein de nos familles sans avoir violé le septième article du décalogue en aucune manière.

Rien ne nous guidait dans tous les endroits où nous avons demandé le logement. Nous avons été portés aux portes de la maison paternelle sans avoir eu le moindre désagrément. Nous étions à huit du même endroit et je peux dire que c'est une consolation, pour des malheureux qui cherchent à fuir le péril, de faire route sans se porter ni l'un ni l'autre à aucun excès de désordres.

Oui la peur donne des ailes et la probité conduit au bonheur.

Nous partîmes donc de Bruxelles à trois heures après midi. Ce qu'il y a de plus surprenant c'est que nous étions dans une auberge à boire tous ensemble quand tout-à-coup le Capitaine de notre Compagnie vint pour boire aussi une canette de bière. Son aspect nous saisit un peu sur le moment mais l'envie de partir nous rassura. Bientôt il s'aperçut très-bien que nous étions disposés à faire. Comme il n'avait pas tort son courage et l'amour qu'il avait pour son état lui suscitèrent une envie de nous arrêter mais ses efforts furent vains et ses procédés n'eurent aucun fruit.

Nous dirigeames donc notre marche vers Capelle, petit bourg aux environs duquel nous fîmes rencontre d'un Maréchal Chef des Logis de Gendarmeries qui était dans une auberge. Le bruit que nous faisions en passant dans cet endroit l'invita à sortir pour prendre connaissance des faits résultant de ce trouble.

A notre vue il fut troublé et saisit de crainte, même il voulut tenter de disparaître pour nous éviter, mais nous avions toujours des hommes qui observaient de part et d'autre les mouvements qui auraient été dirigés pour nous opposer l'exécution de notre projet. Fut donc saisi par ces mêmes hommes que je viens de citer et en même temps il fut obligé de nous promettre qu'il ne ferait aucun rapport contre nous, ce qu'il fit sans beaucoup de résistance. Sa bonhomie nous détermina à le laisser là car je peux dire, soit qu'il fût en peur ou autrement, il avait la physionomie d'un honnête homme pourtant qui ne sont pas

communs dans ces sortes de Corps.

Enfin nous le quittâmes sans lui avoir fait aucune bassesse et nous continuâmes notre route passant par Nivelles, petite ville dont je ne peux donner aucun détail vu qu'il était onze heures du soir lorsque nous y passâmes.

Le lendemain sur les dix heures du matin nous passâmes sous les glaciés de Charle Roi et allâmes coucher dans un village qui m'est inconnu. Nous dirigeâmes notre route vers Beaumont, petite ville, par Gros-Dizie, bourg.

Nous traversâmes Neuchatel, gros bourg. Je n'ai rien remarqué que la rivière d'Aine qui passe dans le milieu.

Nous passâmes la rivière de Velf à St Brice, village situé près de Rheims, par Chamery, village,

par Ovilay, bourg,

par Epernay, ville située dans un très-bon pays où l'on récolte de très-bon vin, la Marne passe dans cette place;

de là, à Monmort, bourg,

par Bail, bourg,

et enfin le dix-neuf fructidor nous revîmes les lieux que nous désirions depuis si long-temps.

Ce fut donc un second jour de joie pour moi, mais hélas ! il ne devait pas être de longue durée !

A peine j'avais déposé mon havresac que-l'on vint me sommer au nom de la Loi de rejoindre mon Corps.

Le malheur semblait envier mon sort, la conspiration du dix-huit fructidor alimenta un ressentiment dans le Gouvernement qui devint terrible pour les malheureux qui, comme moi, avaient quitté leur Corps sans permission.

Ce fut donc le vingt-un que le Commissaire du Pouvoir Exécutif s'acquitta des devoirs exigés par son poste en m'invitant de repartir de suite. Quel coup de foudre me portait-il en me dictant un pareil arrêt ! Je sollicitai auprès de lui une prolongation de un mois, mais hélas ! mes sollicitations furent infructueuses et il fallut obéir à la Loi.

Rien ne me retenait tant au pays que le désir d'être de quelque utilité à mon pauvre père en l'aidant à faire les vendanges qui étaient sur le point d'être commencées.

Chapitre VII

Le jour de mon départ fixé par la Loi était arrivé. Il fallait remplir ses intentions. Aussi, je n'hésitai pas de me rendre à mon devoir mais, pour ne pas farder la vérité, je dois dire que ce ne fut pas sans peines.

Le départ n'était rien pour moi, mais hélas ! rouvrir des playes à peine fermées par sept à huit jours de bonheur au sein d'une famille, c'était porter le coup le plus terrible à mon cœur encore tout navré des maux que je venais de braver pour revoir des personnes qui m'étaient si chères à tant de titres.

Mais toutes les fois que la Loi a parlé je n'ai su qu'obéir et j'ai toujours mis en rang à mes premiers devoirs celui de remplir avec zèle les fonctions que ma Patrie m'imposait lorsqu'elle les a réclamées de moi.

Que les âmes sensibles pleurent ici mes malheurs et qu'elles se représentent un fils attaché à un père qui faisait sa gloire, à une mère quoique marâtre, qui était son appui et sa consolation, enfin à des frères, sœurs et toute une famille en général qui s'efforçaient à me faire un sort heureux et moi, de mon côté, qui avais tout sacrifié pour voler dans leurs bras afin de leur prouver que j'étais encore digne de leur commisération.

Chers auteurs de mes jours recevez donc mes tristes adieux ! et rayez de votre mémoire un fils qui vous est cher, qui sans cela vous porterait à des excès de douleur qui ne pourraient que vous être contraire ; vivez donc au moins pour moi ! vos jours me sont précieux, et sans eux il n'y a plus rien sur la terre qui m'intéresse. Adieu respectable famille ! Adieu ! Je pars en obéissant aux Loix et à ma destinée ! voilà le but où il faut que je dirige mes pas pour en trouver un jour la récompense au milieu des victoires !

Le vingt-huit du même mois fut donc la triste époque où nous nous mîmes en route au nombre de six et tous du même endroit. Nous aurions été à huit mais il y en eut qui furent inspirés de la divinité de rester sous le seul prétexte d'être atteint d'une maladie qui les empêchait de rejoindre....

Le premier endroit où nous couchâmes en partant fut Vers, un village à quatre lieues de Sézanne, le vingt-neuf à Chalons sur Marne,

le trente aux Petites Loges,

le 1er jour complémentaire à Rheims en Champagne,

le deux à Corbeni,

le 3 à Laon,

le quatre à Marle,

le cinq à Vervins, bourg,

le 1er vendémiaire an 6 nous passâmes à Avène,

le deux à Maubeuge,

le 3 à Mons,

le quatre à Braine-le-Comte, jolie petite ville,

le cinq à Notre Dame de Halle,

le six à Bruxelles où nous trouvâmes encore la 1/2 Bgde dans le même quartier que nous l'avions quittée. À notre arrivée aux quartiers nos officiers furent encore bien satisfaits de nous revoir. Le rapport en fut fait de suite au Chef de Demi Brigade aux fins qu'il nous infligea la peine portée par la Loi relativement aux déserteurs.

Nous fûmes donc incarcérés dans une prison pendant trois jours. Au bout du quel temps nous fûmes relaxés en faveur d'un décret, que le Conseil des Cinq Cents avait promulgué, concernant l'établissement d'une admistie pour les hommes qui avaient quitté leurs Corps seulement pour aller quelques jours au pays afin de se procurer le soulagement nécessaire pour se mettre en même de pouvoir entreprendre une nouvelle campagne si, toutefois, les hostilités reprenaient place entre l'Empereur d'Allemagne et la France.

Je rentrai donc dans la même Compagnie où j'étais avant ma désertion dont je n'en fus que vingt-trois jours absent.

Au bout de quelques mois nous fûmes détachés à huit hommes de notre Compagnie à l'effet de faire rentrer les contributions dans les environs d'Ougard, gros bourg dans lequel il y a plusieurs fortes brasseries de bière.

Nous y restâmes huit jours et, pendant ce séjour, la 1/2 Bgde se mit en route pour Mons.

Elle ne fut que jusqu'à Notre Dame de Halle; là, elle fut contremandée et rétrograda sur Bruxelles et y fut cantonné pendant quatre jours dans les faubourgs.

Le trois ventos an 6 (23 février 1798) elle reçut une seconde fois l'ordre de se rendre à Cologne.

Elle passa par Louvain,

le quatre à Tirlemont; là, nous rejoignîmes et rentrâmes dans notre Compagnie respective,

le cinq nous nous mîmes en route, et vîmes loger à St Tronc,

le six à Liège,

le sept à Herf, petite ville, est bien renommée par ses fromages qui sont d'une délicatesse exquise.

le huit à Aix-la-Chapelle, grande ville située dans une position très-avantageuse pour sa défense, elle n'est que très-faiblement fortifiée. Elle était autrefois une des premières batterie en monnaie mais à présent elle est réunie à la France et elle ne jouit plus des mêmes avantages qu'auparavant. Elle est préfecture du Département de la Roer.

Borcette, gros bourg, n'en est éloigné que d'une portée de pistolet; je le cite ici rapport à ses fontaines d'eau minérale chaude.

On voit aussi dans Aix-la-Chapelle, à côté de la Bourse, tous les jours surtout le matin sur les six heures, une quantité de monde boire de l'eau d'une fontaine en forme de préservatif contre les maladies. J'étais donc jaloux de conserver ma santé comme un grand nombre de personnes qui venaient à cette fontaine pour boire de cette eau si saine au corps. J'en bus aussi plusieurs fois mais pour dire le vrai elle ne fait ni bien ni mal. Cette eau est très-tiède mais elle a un goût tout à fait désagréable qui a rapport à celui d'un oeuf gâté.

Le neuf nous logeâmes dans les environs de Juliere, petite ville dans une plaine très vaste et bien fertile. La Roer la traverse de part-en-part. Cette place est très-bien fortifiée et l'avantage qu'elle a de n'être pas dominée la rend formidable.

Le dix nous logeâmes à Berguem, petit bourg.

Le onze nous arrivâmes enfin à Cologne, lieu de notre destination; là, nous remplaçâmes la 49ème Demi Brigade qui fit route de suite pour se rendre en Hollande. Je crois qu'elle nous remplaça sur tous points car nous n'eûmes plus l'avantage d'être soldés par la Hollande; nous fûmes donc, à compter de notre arrivée en cette place, payés à la solde de France.

Notre 3ème Bton fut détaché à Neus. Nous logeâmes chez le bourgeois quelques mois, au bout desquels nous fûmes détachés à Aix-la-Chapelle où nous restâmes deux mois et fûment relevés par notre 2ème Bton.

Nous fîmes donc un séjour de six mois tant à Cologne qu'à Aix-la-Chapelle et le cinq fructidor an 6 notre 1/2 Bgde reçut les ordres pour se rendre à Guisem et dans ses environs passant le Rhin en face du Petit Cologne et nous logeâmes le premier jour de notre route à Siesburg petite ville, où il y a au-dessus un gros couvent dont sa position mérite d'avoir place dans cette histoire: il est situé sur une montagne d'une hauteur médiocre mais dans un très-bon pays.

Le six nous logeâmes dans une petite ville dont je ne me rappelle pas de son nom.

Le sept ma mémoire ne me fournit pas le nom de l'endroit où nous logeâmes; je sais, par exemple, que c'est une ville de Prusse où il y avait une garnison prussienne. Leur garde prit les armes au moment où nous passâmes devant leur poste.

Nous ne logeâmes pas dans cette place nous fûmes loger dans les campagnes aux environs,

le huit à Herbonne ville située dans un pays très-montagneux,
le neuf à Guisem, jolie ville mais sans fortification martiale; elle a seulement un mur de sept-à-huit pieds
de hauteur qui sert à la garantie des brigands non armés,
le dix à Keldorf, petite ville où l'Etat Major du Bton pris ses cantonnements.
Notre Compagnie fut détaché à Hongrot et à Omais petits villages. Le 1er vend. an 7, la 1/2 Bgde se
rassembla sur une petite éminence pour passer la revue du Gal de Brigade [manque]. Le sept brumaire
elle fit un mouvement et pris d'autres cantonnements aux environs de Guisem. L'Etat Major de notre
Bton était à Grose-Bouzick, gros bourg, notre Compagnie était à [Trau ?], village contigu à la ville.
Nous étions très-bien dans nos cantonnements, les paysans étaient obligés de nous fournir la nourriture
nécessaire à notre existence, ils étaient aussi obligés de nous blanchir, en un mot, ils étaient tenu de nous
fournir tout ce dont nous avions besoin. Malheureusement ce temps de déclin ne dura pas long-temps il
fut bientôt remplacé par un bien critique.
C'est à ce dernier que le soldat doit toujours s'attendre, mais les peines passées aident à rendre un jour
de plaisir mille fois plus agréable.

Je passe donc à ce temps dont j'ai voulu parler plus haut.
Les Pays-Bas avaient formé un brigandage par les sollicitations des Emigrés et il fallait ramener dans
l'ordre tous les principaux instigateurs, ce que nous fîmes en très-peu de temps.
Le vingt Brumaire, nous reçûmes des ordres relativement au départ suscité par les partisans de la
conspiration concernant la révolte ci-dessus énoncée et le vingt-un, nous partîmes pour cet effet passant
par Herbonne, Siesbourg;
de là, nous fûmes repasser le Rhin à Cologne le vingt-quatre brumaire.
Le vingt-cinq nous fûmes à Haldenhove, gros bourg à une lieue de Jullich.
Comme nous étions obligé de faire double étape, le vingt-six à Herf,
le vingt-sept à Liège; là, la 1/2 Brigade fut obligé de divisé.
Les deux 1ers Btons prirent la route de St Tronc et le 3ème celle de Hassel, il marcha jusqu'à Dizt sans
s'arrêter et acheva de bloquer les brigands dans cette place.
Les 2 premiers Btons loger à St Trond et Tirlemont. Le vingt-neuf nous arrivâmes sur les onze heures du
soir devant Dizt.
Nous fûmes obligés de passer la nuit devant cette place en attendant que les brigands sortent de la ville,
nous fûmes presque toute la nuit sous les armes de crainte que ces monstres ne nous échappent à la
faveur d'une nuit ténébreuse.
Au lever de l'aurore toute la troupe prit les armes pour faire quelque tentative contre les assiégés. Nous
avons le Gal Collau qui nous commandait en personne, lequel envoya plusieurs détachements du 21ème
Rgt de Chasseurs à Cheval pour reconnaître les postes des brigands. Quelques minutes après nous
aperçûmes les Chasseurs qui galopèrent à bride-abattue sur les remparts de la ville et, un instant après,
nous apprîmes que les assiégés avaient fui malgré les précautions prises et pourtant accompagnés d'une
surveillance des plus régulières - mais la lutte aurait été inégale quand même ils n'avaient pas évacué à
l'improviste- pour les empêcher de partir par la force de nos armes. Leur fuite favorisée par un canal qui
ne pouvait pas être surveillé par nous rapport aux marécages qui l'environnaient et en même temps qui
en défendaient l'approche.
Que le lecteur juge de notre désespoir en apprenant cette triste nouvelle. Voir une victoire assurée nous
échapper sans aucun espoir de pouvoir la recouvrer c'était frappé nos coeurs courageux par l'endroit le
plus sensible. Fallait-il, disions-nous, avoir passé la nuit sans les attaquer. Nos armes, sans doute, nous
auraient mis en même de les sacrifier au ressentiment qu'ils avaient droit d'attendre de nous. Pourtant
nous fûmes dédommagés de nos peines en apprenant, quelque temps après, qu'une centaine de ces êtres
sanguinaires avaient été forcés de se jeter à l'eau et le puissant Neptune, qui ne souffre point de scélérats
dans ses régions, les submergea indistinctement.
Ceux qui se sauvèrent par terre furent battus et poursuit rigoureusement, en un mot, nous eûmes tous les
avantages possibles sur ces hommes belliqueux qui l'étaient plutôt par obéissance que par goût...
L'ennemi était donc presque réduit par les différents échecs qu'il avait essuyé dans les actions que j'ai
citées ci-dessus et n'était plus en état de susciter d'autres ravages dans les environs de Dizt.

Nous revînmes à Harescote, petite ville où ceux qui s'étaient soustraits à nos découvertes étaient réfugiés
dans les environs de cette place. Là, nous restâmes quatre jours pour nous éclaircir des desseins qu'ils
auraient eu relativement à de nouveaux désordres mais il n'était pas possible qu'ils eussent envie de
recommencer une seconde lutte avec nous car ils avaient été trop bien battus pour solliciter leur perte
totale à laquelle ils ne pourraient certainement pas échapper.
Le 30 brumaire nous dirigeâmes notre marche sur Louvain et le 1er frim. nous arrivâmes à Bruxelles où
nous logeâmes chez le bourgeois. Ce département était insurgé, nous étions obligés d'être sous les armes
journallement depuis cinq heures du matin jusqu'à sept. Nous étions en outre obligés d'aller la nuit dans
les villages aux environs pour nous assurer de la tranquillité car, sans cette surveillance, il était impossible
de ramener le peuple de ce pays dans l'ordre.

La plus grande partie des paysans étaient partisans d'une guerre intestine qui aurait été inévitable sans les troupes françaises qui étaient en assez grand nombre pour les maintenir.
Le 15 frim. nous revînmes à Louvain. Le seize nous passâmes à Harescote et bivouaquâmes dans le bourg appelé Montaigu, lequel était tout dévasté par le pillage que les brigands y avaient fait quelques jours avant. Le dix-sept nous entrâmes dans Dizt où nous y logeâmes pendant quatre heures. Le même jour nous retrogradâmes sur Louvain où une partie de notre 1/2 Bgde resta, et nous, nous fûmes détachés à trois Cies à Bruxelles.

Le service que nous faisions dans cette place était assez agréable. Nous montions la garde à la préfecture une Compagnie entière. Un jour que notre Cie était de service, nous fûmes commandés pour aller faire une découverte dans les villages aux environs de cette ville. Dans cette même découverte nous primes vingt-huit brigands qui s'étaient retirés dans leurs habitations. Nous les primes et les conduisîmes au Général commandant cette place qui ordonna qu'ils soient mis en prison jusqu'à ce que la Loi prononce sur leur sort. Les prisons en étaient généralement remplies.

Une catastrophe malheureuse et singulière mérite que je l'analyse ici pour donner une idée de la fureur de ces brigands dont j'ai parlé plus haut. Un jour, dans les environs de Louvain, un détachement composé de 50 hommes étant à faire une découverte toujours à l'effet de détruire les instigateurs et en même temps pour rassurer les paysans qui n'avait pris d'autre parti que celui de vivre sous l'égide de la Loi. Ce même détachement fut entouré par un très grand nombre de scélérats qui ravageaient ces cantons et fut pris par la force supérieure de ces garnements. Que leur firent-ils ? Je frémis de le dire ! Ce que le Français n'a jamais fait qu'à des hommes d'une région belligérante ! Ils furent enchaînés deux-à-deux et conduits dans cet état déplorable à la ville de Hassel pour y être lapidés et sacrifiés à leur rage sanguinaire. Mais, par un effet de la toute puissance, ils furent délivrés au moment qu'ils devaient recevoir le coup terrible de la mort ! dans un moment il parût beaucoup de troupes françaises aux environs de la ville qui ne tardèrent guère à franchir les murs et à chasser les brigands qui étaient sur le point de s'abreuver du sang de nos braves camarades !

Ces tigres furent donc obligés de laisser là leur proie et de fuir au plutôt car, sans cette retraite, ils auraient péri par les mains de ceux qui devaient être immolés à leur férocité.

Un de mes amis, qui était du nombre de ceux qui escaladèrent les murs, m'a dit que « lui seul avait tué neuf de ces brigands ». Le lecteur me permettra cette crédulité, mais l'auteur peut être cru dans toutes les occasions en ce qu'il a été forcé par ses camarades à violer sa discrétion par les rapports qui ont été faits de sa valeur et de son courage.

Le Général Gardon commandait cette affaire dans laquelle il se distingua vaillamment.

Nous reçûmes quelques temps après plusieurs détachements de conscrits de l'an 7 pour nous compléter. Après ce complètement nous partîmes de Bruxelles pour nous rendre à Louvain. Sitôt que nous fûmes arrivés dans cette ville nous fûmes détachés de suite pour Harescote. Là, nous y restâmes pendant 8 jours au bout duquel temps nous revînmes à Louvain où nous fûmes formés de suite en Colonnes Mobiles pour désarmer les paysans de ce Dépt.

Il ne resta que les recrues dans la ville pour en faire le service.

Nous fûmes un mois dans notre expédition de désagrément et nous revînmes à Louvain. Je fus détaché encore une seconde fois pour faire rentrer les contributions et ce détachement dura encore huit jours. Je ne crains pas de dire que j'aurai bien voulu qu'il dura huit mois. Notre Bton fut détaché aussi à Tirlemont mais il n'y resta que trois Cies dans la place. Le reste fut réparti dans les environs de St Tronc et de Liège. Le 2ème Bton était encore stationné à Louvain et dans ses environs et le 3ème était à Mons et aux environs.

Enfin la 1/2 Brigade occupait plus de 45 lieues de pays.

Je fus fait Caporal au choix de mes camarades le 21 ventos, époque qui me retrace toujours le souvenir de mes longs malheurs ! Mon lecteur me dira que le grade ne doit pas être un fardeau pénible pour celui qui a toutes les qualités requises pour remplir les devoirs que lui impose ce poste ; mais, en lui avouant clairement les circonstances funestes où ce grade m'a plongé il avouera, comme moi, que ce fut une terrible nomination dont je ne peux analyser ces événements malheureux qui en ont résulté.

La régularité de mon itinéraire les renvoie aux pages suivantes où je ne négligerai rien pour en donner pleine connaissance et laquelle, sans doute, excitera plusieurs mouvements de douleur dans le cœur des âmes qui aiment à répandre des larmes pour le sort d'un homme malheureux sans l'avoir mérité.

Le vingt-sept ventos, la 1/2 Brigade quitta les Pays-Bas et marcha sur Manheim où sa destinée était de se rendre.

Nous passâmes par St Tron,
et le vingt-huit vînmes loger à Liège,
le vingt-neuf à Herf,
le trente à Aix-la-Chapelle,

le 1er germinal (22 mars 1799) à Jullict,
 le deux à Berguem,
 le trois à Cologne,
 le quatre à Bonn,
 le cinq à Remarcht,
 le six à Andernacht,
 le sept dans un village dont je ne me souviens pas du nom,
 le huit à Simeren, gros bourg,
 le neuf à Tromsberg,
 le dix à Creunacht, petite ville où les salines sont en grand nombre, la rivière appelée la Leau passe dans le milieu,
 le onze à Alzée, petite ville située dans un très-bon pays,
 le douze à Phetersem, petit bourg, pays où il y a des vignes en très-grande quantité.
 Nous passâmes aussi dans Frankendal, petite ville très-jolie.
 Le treize nous arrivâmes donc à Manheim, ville capitale du Palatinat. Elle est d'une beauté sans égale rapport à l'uniformité de ses bâties et à la régularité qui existe dans ses rues: elles sont toutes tirées au cordeau et elles conservent aussi la même largeur. Il y a aussi dans cette ville un très-beau château appartenant au Prince Palatin. Le Nekre passe très près de cette place et va se mêler dans le Rhin au bout de l'île de Mulau, laquelle se trouve tout près.
 On voit, de l'autre côté du Nekre, de très belles promenades où la jeunesse va prendre ses amusements les jours de récréation. Manheim est sur la rive droite du Rhin dont il passe au pied du château.
 Nous séjournâmes deux jours dans cette ville et, le troisième, nous passâmes la revue du Général Bernadotte qui nous donna de nouveaux ordres pour marcher sur Brusailles.
 Nous passâmes par Zuetzenguem, petite ville où il y a un superbe château et nous arrivâmes à Brusailles sur les dix heures du matin. Cette ville est très-petite mais jolie, où il y avait une garnison de vétérans palatins.
 Nous partîmes de cette place sur les huit heures du soir et nous rétrogradâmes sur Philisbourg qui était bloqué depuis quelques mois. Nous repassâmes le Rhin et nous prîmes des logements dans un gros village à trois lieues de Philisbourg où nous ne restâmes que le reste de la nuit. Nous partîmes donc le lendemain matin passant par Guernchem, petite ville, et vîmes cantonner dans Cleine-Hollande, petit village à un quart de lieue de Philisbourg.
 Cette ville est très-petite mais fortifiée d'une manière à la rendre imprenable. Sa situation donne assez d'idée sur sa force: elle est située dans une petite île environnée de toute-part par le Rhin. Cette place a perdu l'avantage d'être considéré comme place forte en ce que ses fortifications ont été démolies par ordre du Gouvernement Français.
 Nous ne restâmes que quatre jours devant cette place et, de là, nous revînmes à Manheim passant dans Spire, petite ville, et arrivâmes enfin à notre destination où nous ne restâmes que quatre jours.
 Après ce temps, nous sortîmes de la ville pour camper sur les glacis où nous passâmes la revue de Dubois Crancé, Inspecteur Général des Armées Françaises, lequel nous changeassions de position pour aller camper près la potence qui se trouve de l'autre côté du Nekre.
 Un changement pris place dans la 1/2 Bgde. Elle fut divisée comme toutes les autres en deux Btons de Campagne et un de Paix. Ce dernier, qui était le 3ème, partit pour aller à Spire et dans les environs et les deux premiers partirent pour se rendre à Strasbourg.
 Nous prîmes la route pour Spire,
 le six floréal à Germesem,
 le sept à Lautre-Bourg, petite ville très peu fortifiée,
 le huit nous passâmes à Selzt, bourg, et logeâmes dans les environs du Fort Vauban,
 le neuf dans un petit bourg, lequel son nom m'est inconnu, je sais par exemple qu'il était entouré de retranchements.
 Le dix nous arrivâmes à Strasbourg, forte ville d'Alsace, située dans un très-beau pays. Elle est une des plus fortes de France. Elle renferme dans son sein une grande quantité de curiosités que je n'ai jamais eu l'agrément d'admirer. Je sais seulement qu'il existe dans cette vaste place une jolie cathédrale sur laquelle il y a une tour des plus élevée de France. Il y avait un horloge dans cette tour comme il n'en est jamais paru un dans tous les endroits du monde. Comme on prétend que celui qui l'a fait a eu la mort pour récompense. Le Gouverneur de cette place, jaloux d'avoir un chef-d'oeuvre pareil et crainte que l'horloger n'en fit un second, il ordonna qu'on lui crève les deux yeux, et après avoir été récompensé par un si cruel imolement il demanda au Gouverneur la permission pour mettre une fin à son entreprise en lui disant qu'il y manquait encore une chose très essentielle - que manquait-il ? - «une pièce qu'il ne m'est pas permis de nommer ». A cette répartie il lui fut permis de donner le dernier coup de main à son ouvrage. On le conduisit donc auprès, sans le soupçonner de donner le dernier coup de main à son ouvrage. On le conduisit donc auprès, sans le soupçonner de donner le dernier coup de main à son ouvrage, pourtant, il coupa une certaine pièce d'un coup de couteau qui, elle seule, rendit ce chef d'oeuvre perdu de tous ses ressorts.
 Cette ville est préfecture du Dépt du Bas Rhin, elle a un fort sur ce fleuve nommé le Fort Kel, lequel est

capable d'arrêter une armée entière. Mais depuis la paix avec l'Empereur d'Allemagne, Bonaparte en a ordonné la ruine vu qu'il était situé sur le Rhin mais du côté opposé à la France. Nous reçûmes les ordres le même jour pour revenir à Manheim. La route que nous fîmes pour y retourner est la même que celle que nous avions faite pour nous rendre à Strasbourg.

Le 2ème Bton campa devant Manheim et le 1er resta pour garnison dans la place avec le 3ème Regt d'Hussards, une Compagnie de Pontonniers, plusieurs Cies de Sapeurs et plusieurs Détachements de Mineurs qui abattirent la moitié des fortifications de cette place. Nous étions sous le commandement du Gal de Division Collau, au moment où tout ceci arriva.

La 27ème 1/2 Brigade de Ligne occupait les avant postes à Neckre, gros village à une lieue de la ville et notre Bton fut aux environs de la place. Après y avoir resté un certain temps il fut relevé par notre 2ème Bton. Nous restâmes à Manheim pour garnison.

La 29ème 1/2 brigade de Ligne était avec nous mais elle n'y resta que très-peu de temps, elle partit pour se rendre à la Grande Armée.

L'ennemi n'était pas éloigné de nos postes, plusieurs fois il nous arriva de nous battre avec lui étant en faction.

Nous reçûmes des conscrits de l'an 7, le 21 prairial, qui furent envoyés au 3ème Bton pour y être instruit en ce qui concerne le devoir d'un soldat.

Quelque temps après la Division passa la revue dans la plaine du Petit Manheim où elle reçut les ordres de s'avancer vers l'ennemi.

Le 3ème Bton se réunit aux 2 autres qui firent halte à Manheim où un conscrit perdit la vie par l'imprudence et la mal-adresse d'un de ses camarades qui lui lâcha un coup de fusil, faute d'expérience dans la portée des armes.

Le 5 fructidor, sur les 5 heures du matin, nous donnâmes la chasse à l'ennemi et fut forcé de quitter ses positions, non sans perte, car il fut battu complètement; nous lui fîmes un grand nombre de prisonniers. Nous ne cessâmes donc de marcher sur eux et de le poursuivre avec une rapidité digne de notre valeur.

Nous fîmes pourtant halte dans la plaine de Sequenem, gros bourg. Notre 3ème Bton fut formé, les conscrits furent répartis dans la 1/2 Brigade, aussitôt nous nous remîmes à poursuivre l'ennemi.

Nous marchâmes sur Heidelberg et bivouaquâmes là pendant trois heures. Après ce temps nous passâmes dans cette ville qui se trouve sur la rive gauche du Nekre dominée par plusieurs grosses montagnes. Il y a auprès de cette ville un gros couvent où j'ai remarqué dedans une cuve d'une énorme circonférence: elle contient 1200 tonneaux; elle est faite en cuivre ce qui rend encore le fait plus admirable vu qu'elle est toujours bien brillante et qu'elle est entretenue avec soin qui ne permet aucune dégradation.

De là, nous passâmes dans Nekerquemine, petite ville, le Nekre passe au pied. Nous bivouaquâmes près d'un gros bourg sur une petite monticule, le nom de ce bourg m'est inconnu. Le six nous attaquâmes l'ennemi et le poursuivîmes jusqu'à Sipse, bourg où nous bivouaquâmes deux jours et rétrogradâmes sur Nekerquemine. Y étant arrivés nous y restâmes dix-huit jours.

Ce pays se trouve situé dans un très-bon terrain, le vin y est en abondance et d'une très bonne qualité. Le vingt-huit fdor nous rétrogradâmes encore sur Manheim en passant par Heidelberg et Sequenem. Le vingt-neuf nous arrivâmes aux environs de Manheim.

La 1/2 Brigade occupait plusieurs positions que j'ai cru analyser leur emplacement:

les 3 Cies des Grenadiers étaient dans les ouvrages à cornes contigus au magasin de bois, les deux premières Cies du 1er Bton étaient de l'autre côté du Neckre, la 3ème et 4ème Compagnies du même Bton étaient dans le Fort St Simon et le 1/2 Bataillon de gauche était dans l'île de Mulau.

Le 2ème Bton occupait plusieurs retranchements en avant de la ville et presque contigus à la petite garenne - pour donner une idée plus précise à ceux qui ont été dans ces pays cette garenne se trouve sur le bord de la route et près de la Tuillerie -

le 3ème Bton était dans les retranchements de Nekre.

Le 2ème jour complémentaire, à deux heures du matin, le 1/2 Bton de gauche releva le 1/2 Bton de droite du 1er Bton. L'ennemi, sur les 3 heures, attaqua les avant postes à Neckre et s'avança vers la potence où nous étions. Il se montra avec une célérité qui nous surprit certainement car il nous força à repasser le Nekre. Sur les six heures du matin, après notre passage effectué, nous vîmes nous retrancher sous les glacis de la ville. Là nous nous tiraillâmes jusque les onze heures.

L'ennemi nous battit d'une terrible manière. Nous avions prémédité un moment qu'il nous attaqua, que nous ne serions pas heureux dans cette action, mais nos conjectures ne furent hélas ! que trop vraie, malheureusement pour nous. Je crois à mesure qu'il se fatiguait que la fatigue mettait une accélérité dans

ses manoeuvres. Il nous prit donc deux drapeaux de la 1/2 Brigade et presque les deux Bataillons entiers puis il marcha sur Manheim, enleva les retranchements - d'une manière à nous faire croire que l'armée serait à son pouvoir avant midi - les ouvrages à cornes où se trouvait 6 Compagnies de Grenadiers dont trois de notre Demie Brigade et trois de la 29ème.

Le Gal de Brigade Vendermecht ainsi qu'une partie d'un Bton de la 16ème 1/2 Bgde de ligne, qui était arrivé sur les neuf heures du matin pour nous protéger dans notre détresse, subirent le même sort que les premiers. Toute cette capture jusqu'alors n'était pas encore ce qu'il paraissait que l'ennemi avait envie de gagner. Il dirigea sa marche impétueuse vers le Fort St Simon où il fit des progrès qui servirent à grossir le nombre de prisonniers. Il nous prit deux Cies qui étaient dans ce fort. La 29ème 1/2 Bde de Ligne, qui était dans la ville, fut obligé de repasser le Rhin avec beaucoup de pertes. Plusieurs Compagnies de Hussards Chamborants furent tuées ou prises.

Juste Ciel ! Quel coup de foudre pour nous ! nos forces périllicitaient rapidement et point de succès ! la perte que nous avions faite n'était rien si nous avions eu la douce satisfaction de nous en venger. Mais, hélas ! les pertes pullulaient à vue d'oeil et aucune apparence de victoire pour nous !

De quel côté que nous puissions jeter les yeux nous n'apercevions que les armes victorieuses de notre ennemi. Il vint encore pour s'emparer de l'île de Mulau où était le drapeau de notre 1er Bton gardé seulement par deux Compagnies. Un Dragon Autrichien, aussi fou que brave, vint pour s'en emparer mais un Sergent de chez nous le renversa par terre d'un coup de fusil. Ce coup, digne de lui, fit une certaine sensation sur l'esprit de notre ennemi. Enfin, nos gens les repoussèrent jusque dans la ville. Ce coup fut pour nous un relaxement car nous étions bloqué d'une manière à ne pouvoir faire brèche pour nous sortir de l'endroit où nous étions. Il fallait donc que nous passions dans leur rangs sans cet avantage heureux que la victoire daigne nous accorder.

J'ai déjà dit que l'ennemi s'était emparé de la ville, les fortifications étaient déjà en ruine du côté du Rhin. Il ne négligea rien pour pouvoir nous couper la retraite afin de nous avoir sans tirer un coup de fusil. Cette retraite était bien facile à investir puisque le pont qui était sur le Rhin en faisait, lui seul, le point essentiel. Leurs pièces furent donc dirigées de suite sur le pont, une partie des débris de nos troupes avait effectué sa retraite, nos pontonniers étaient déjà occupés à le couper. Ces braves camarades nous criaient de marcher à grands pas afin de pouvoir arriver avant qu'il fut en dérive. Il fallait pourtant donner le dernier coup de main à ce passage aux fins d'arrêter l'ennemi de l'autre côté du fleuve. Ô Ciel ! quel coup terrible pour des malheureux tout harcelés de fatigue qui venaient en foule croyant se trouver un passage assuré. Eh ! que trouvaient-ils ? un vaste fleuve qui n'était pas gréable même par des chevaux !

J'arrivai heureusement auprès de ce pont au moment où les pontonniers coupaient les derniers cordages qui le tenaient. Ceux qui étaient devant moi le passèrent sans encourir risque de noyer, mais moi, qui me trouvait un peu derrière eux, j'eus mille peine à effectuer mon passage. L'ennemi me voyant braver le péril me criait de me rendre à lui, ce que l'impossibilité de passer me commandait de faire mais pourtant il fallait que je fasse quelque tentative pour m'échapper de la prison qui me menaçait - cette dernière n'était pas ce que je redoutais le plus, le pillage seul m'exaspérait plus que tout autre chose - cependant le pont était en dérive et moi j'examinai les mouvements que les barques faisaient en coulant au gré des eaux quand, tout-à-coup, j'en vis une qui était sous le pont et qui m'offrait encore une évasion, à-la-vérité très-périlleuse, mais je franchis la crainte que j'avais d'être submergés et me déterminai à entrer dans cette barque qui devait être le seul moyen pour traverser le fleuve.

Ce ne fut pas sans peine que je parvins à monter sur la partie du pont qui était encore en place mais, grâce au Ciel, je vins à bout de mes entreprises et ma joie fut extrême en revoyant mes camarades qui, comme moi, avaient affranchi les barrières inexpugnables du danger qui nous avait si long-temps menacé.

Le pont descendit donc vers l'île de Mulau, mais pièce par pièce et incapable d'offrir aucun passage pour des malheureux qui auraient été du côté opposé à nos positions. L'ennemi en ramassa tous les débris, il était jonché de corps morts de toute part. En un mot la bataille fut terrible et des plus sanglantes, elle dura depuis trois heures du matin jusqu'à midi. La force de l'ennemi était de 35 000 hommes et la nôtre était de 6 000. Ainsi que le lecteur juge par la disproportion de force qu'elle perte nous essuyâmes. Je vais en donner un détail de notre 1/2 Brigade: nous perdîmes deux drapeaux, comme je l'ai déjà dit plus haut, 3 Commandants de Bton qui furent prisonniers de guerre, tant de tués que de blessés et prisonniers de guerre: 1 500 hommes et 52 officiers.

Malgré que nous étions d'une force inférieure à l'ennemi, il en perdit bien plus que nous par rapport à la position que nous avions. Nous étions retranchés, et cet avantage nous favorisait extrêmement, chaque coup de fusil que nous tirions sur l'ennemi faisait ravage dans ses rangs et même y portait une désolation manifeste. Nous étions commandé par le Gal de Division Muller et le Prince Charles commandait, en personne, l'armée ennemi.

Ce Prince fut tout extasié au moment qu'il apprit que nous étions si peu de monde vu que nous nous étions deffendu si vaillamment et pendant un si long-temps sans faire aucune manoeuvre qui démontre la fatigue qui nous accablait.

Ce combat funeste pour une très-grande quantité de braves combattants et terrible pour tous les braves soldats qui s'efforcèrent de donner une preuve de leur courage et de leur valeur étant fini, nous fûmes bivouaquer sur le bord du Rhin, en face d'une des extrémités de l'île de Mulau, où nous restâmes deux jours, et ensuite nous logeâmes une nuit dans un petit village à une lieue de Spire.

Le lendemain nous partîmes pour Landeau, jolie ville et bien fortifiée. Il y a une superbe citadelle dont une partie était, dans ce temps encore, en cendre par une explosion qui avait été suscitée par des ouvriers qui travaillaient aux artifices. Cet incendie eut lieu quatre jours avant que nous y arrivèrent. Nous ne restâmes que quatre jours dans cette ville et le 5 vendémiaire an 8 nous en partîmes pour nous rendre en Hollande afin de détruire le projet des Anglais et des Russiens qui avaient envie de faire une descente, aux environs d'Alquemark, afin de pouvoir pénétrer dans la France de plusieurs côtés, mais leurs projets furent généralement infructueuses et n'eurent que la honte de les avoir formés.

Chapitre VIII

Je passe donc à la route que nous fîmes en partant de Landeau pour nous rendre en Hollande. Il me semble que mon lecteur me dira: pour être soldat il faut haïr la vie sédentaire, je lui répondrai en cela que pour être bon soldat il faut se soumettre à toutes les circonstances qui peuvent survenir: tantôt c'est se battre, tantôt c'est marcher et enfin, l'un ou l'autre; tout m'accomode pourvu que se soit pour le bien de ma Patrie !

En partant de Landeau nous vîmes passer dans Neustat, jolie petite ville située dans un pays vignoble et nous logeâmes dans Turquem, petite ville où il y a beaucoup de salines,

le six à Phetersem,

le sept à Alzée,

le huit à Creunacht,

le neuf à Simeren,

le dix dans un petit village dont je ne sais pas le nom, je sais par exemple qu'il y a une fontaine d'eau minérale,

le onze à Coblentz, le 2ème et 3ème Btons embarquèrent là et débarquèrent à Cologne

et le 1er Bton logea le douze à Andernacht,

le treize à Remacht

et le quatorze à Bonn,

le quinze à Cologne,

le seize à Neus,

le dix-sept à Urdingue,

le 18 à Maurs, petite ville,

le dix-neuf à Clèves,

le vingt nous passâmes à Gradenbourg et vîmes loger à Nimègue, grande ville d'Hollande assez bien fortifiée.

Le vingt-un nous logeâmes à Tille, petite ville sur le bord du Val,

le vingt-deux à Utrecht, nous n'y restâmes que 4 heures. Le dépôt de la 42ème Bgde, qui était stationné dans cette place, nous avait préparé la soupe afin que notre marche n'éprouve aucun retard. Sitôt que nous l'eûmes mangé nous nous embarquâmes, vers les sept heures du soir, pour nous rendre à Amsterdam où nous arrivâmes le lendemain sur les dix heures du matin. Cette ville est très-jolie, l'architecture y a fait de grands progrès en ce que cette place est remplie de canaux partout la ville; on compte plus de mille ponts levis qui sont répartis dans toutes les rues pour faciliter le commerce maritime.

Cette ville est aussi la capitale de Hollande, elle a un beau port où on y voit une quantité abondante de navires de commerce. La Maison de Ville est un des plus beaux édifices que l'on puisse voir dans cette place.

Nous en sortîmes à une heure après midi après avoir pris les aliments qui nous étaient nécessaires. Nous marchâmes jusque sur les dix heures du soir et bivouaquâmes le reste de la nuit dans le bourg de Bévervick.

Le 24 nous allâmes baraquier aux environs de cet endroit sur le bord de la mer. Les Anglais et les Russes étaient bloqués et quelque temps après ils capitulèrent.

Le Gal Brune commandait l'Armée Française en Chef.

Nous restâmes dix jours au camp et reçûmes des conscrits pour nous compléter. Après ce complètement nous fûmes cantonner dans un petit village, à une lieue de Bevervick, où nous restâmes dix jours. Après ce temps nous partîmes pour venir prendre une garnison dans Harlem.

Le 2ème et 3ème Btons cantonnèrent dans Bevervick et le 1er dans Harlem, grande ville de Hollande

très commerçante. Elle est éloignée de la mer d'une lieue et à quatre d'Amsterdam. La 90ème 1/2 Brigade et le quatrième Régiment de Chasseurs à Cheval formaient une partie de la garnison. Le Gal Brune et son Etat Major restaient aussi dans cette place. Nous fîmes plusieurs évolutions militaires, entre autre, une grande réjouissance accompagnée d'une petite guerre qui fût commandée par le chef de la 90ème 1/2 Brigade. Le Gal en Chef se fit un plaisir d'être présent aux différentes manoeuvres qui eurent lieu dans ce désagrément militaire. Durant ce temps là, les Anglais et les Russes, qui avaient capitulé, se rembarquèrent pour retourner en Angleterre et le 6 brumaire l'armée, qui se trouvait dans les environs d'Alquemart, partit pour se rendre pour partie dans la Bretagne et l'autre partie dans les Pays-Bas. Nous fûmes du nombre des derniers. Nous partîmes pour Gand en passant par Leyde, grande ville de Hollande le sept à Dal, gros bourg, le huit à Gouda. Le 9 nous passâmes dans Oulwat, petite ville bien fortifiée et environnée de marécages très mauvais pour la cavalerie, et dans Schonove, petite ville sans fortifications mais du côté de la France elle est fortifiée par le Rhin qui passe au pied de la ville, et vinmes à Gorcum, le dix à Capelle, bourg, le onze à Breda, le douze à Austrade, le treize à Anvers. Le quatorze nous passâmes dans un gros bourg qui se trouve intermédiaire entre Anvers et St Nicolas, nous couchâmes dans ce dernier, le quinze à Lockre et le seize nous arrivâmes enfin à notre destination, où nous y restâmes une partie de l'hiver.

Pendant ce temps nous y fûmes complétés par un Bton de conscrits du Dépt de la Marne. Ces conscrits furent donc répartis dans chaque Compagnie. Ils n'eurent pas de peine à-faire des connaissances vu que notre 1/2 Brigade était composée en grande partie de Champenois.

Le dix pluvios nous fûmes détachés à deux Compagnies et partîmes pour Mons passant par Oudernarde, petite ville très commerçante, le onze à Baumont, gros bourg dans lequel passe une forte rivière, le douze à Hatte, le treize nous arrivâmes enfin à notre destination. Nous y restâmes que trois jours et partîmes pour Breda, passant par Braine-le-Comte, le dix-sept à Notre-Dame-de Halle, le dix-huit à Bruxelles, le dix-neuf à Malines, le ving à Anvers, le vingt-un à Vescapel, le vingt-deux à Breda et nous en partîmes le vingt-six même mois, passant dans Vieux-Bois et fûmes logés dans Le Rozendal et le vingt-sept nous arrivâmes à Ber-Gop-Zoom, où nous y primes garnisons. Ce pays est si mal sain, qu'il est presque impossible à un étranger qui y vient pour y faire son domicile de n'y être malade. Je m'en aperçut bien par moi-même car au bout de quelque temps j'y fus malade et fut obligé d'aller à l'hôpital où j'ai resté pendant vingt-huit jours, pendant lequel temps la 1/2 Brigade partit pour se rendre à Mayence.

En sortant de l'hôpital je fus donc la rejoindre. Ce fut le 4 floréal que j'entrepris cette route et ce même jour je logeai à Put, le cinq à Anvers, le six à Malines, le sept à Louvain, le huit à Tirlemont, le neuf à St Tronc, le dix à Tongre, petite ville, le onze à Maastricht, grande et jolie ville des Pays-Bas, elle était autrefois divisée en deux puissances, une moitié appartenait à l'Empereur d'Allemagne. La Meuse inférieure passe dans le milieu. C'était cette rivière qui en faisait la principale séparation. Cette ville est bien fortifiée, elle fut prise par les Français en 1794 après un long siège qui cousta bien des hommes à ses conquérants. Elle est ville de préfecture du

Dépt de la Meuse Inférieure ce qui ne contribue pas peu à sa réputation.

Le douze je continuai ma route passant par Aix-la-Chapelle,

le treize à Juliers,

le quatorze à Berguem,

le quinze à Cologne,

le seize à Bonn,

le dix-sept à Remarcht,

le dix-huit à Andernacht,

le dix-neuf à Coblentz,

le vingt à Bopart,

le vingt-un à Bacarat,

le vingt-deux à Bingue,

le vingt-trois à Mayence, grande et forte ville située dans un pays assez fertile. Par-tout ses environs on fait de très bon vin et en grande quantité. Le Rhin passe au pied de cette place ce qui fait qu'elle est très commerçante en toute sorte de marchandise. Il y a dans cette cité plusieurs places d'armes d'un assez étendue pour mériter d'être en réputation. Cette ville est très-bien fortifiée. Les Français en firent le siège en 1794 dans le plus fort de l'hiver aussi la rigueur de cette saison joint à une famine qui exista durant tout le siège fûrent la cause de cette perte considérable d'hommes. De l'arrangement résultant de cette conquête en est venu la réunion de cette cité à la France. Joint à tout cela elle est ville de préfecture du Dépt du Mont-Tonnerre.

Cassel, gros bourg, n'en est séparé que par le Rhin. Il y avait de forts retranchements devant cet endroit qui ont été démolis depuis la paix de l'an 9.

Le vingt quatre je rejoignis le Bataillon qui était aux avant poste à Hocquem, gros village à une lieue de Mayence.

Le vingt-six nous fumes à Vikerque, petit village

et le vingt sept nous rétrogradâmes sur Hocquem où nous fûmes relevés par notre 2ème Bton et nous fûmes baraquier au Fort Mars.

Nous vîmes faire la petite guerre, en avant d'Hocquem, avec le 3ème Régiment d'Hussards qui était dans ce village. Après ce temps nous relevâmes notre 2ème Bton qui reprit notre position.

Le dix messidor la fièvre me reprit et continua pendant très-long-temps. Enfin, elle me força de retourner à l'hôpital.

Le seize la 1/2 Brigade partit pour aller attaquer l'ennemi, et moi, je fus obligé de partir le même jour où j'entrais à l'hôpital de Mayence.

La 1/2 Brigade eût plusieurs affaires pendant le temps que je fus absent mais je vais en donner un détail ci-joint:

le dix-sept messidor sur les 7 heures du matin elle attaqua l'ennemi au-dessus de Vikerque et le repoussa de vive force en lui faisant un grand nombre de prisonniers. Elle prit Aix et poursuivit l'ennemi jusque dans Francfort mais il n'y resta pas long-temps, il évagua dans la nuit suivante.

La 1/2 Brigade, la 20ème, la 110ème et les Régiments Polonais, le 3ème Régiment d'Hussards formaient la Division du Gal Ste Suzanne.

Ils campèrent aux environs d'Offenbach à une lieue de Francfort et y restâmes jusqu'au jour où il apprîmes qu'il y avait une armistice entre les deux puissances qui étaient en guerre.

Vu cette cession d'armes ils partirent pour prendre des cantonnements dans les environs de Vertem.

Notre Compagnie resta auprès d'un petit village à garder un passage sur la Nida, petite rivière.

Je reviens aux suites funestes dont ma maladie fut suivie. Je restai pendant cinq jours à l'hôpital de Mayence et fus évacué le 6ème pour Coblentz. Je passai par Bingue où je restai un jour; de-là, j'embarquai sur le Rhin et arrivai à l'hôpital de Coblentz, où je restai deux jours, et fus évacué une seconde fois sur Trêve.

Cette évacuation eut lieu à cause des blessés qui vinrent en très-grand nombre de toutes les parties de l'armée qui-se battait presque tous les jours.

Je passai donc dans quelque petit bourg que je ne me rappelle pas de leur nom. Je peux dire que j'eus bien de la peine d'avoir eu des voitures presque dans tous les endroits où j'ai passé. J'arrivai donc à Trêve qui est une grande ville, située sur les bords de la Moselle, elle est ville de préfecture du Dépt de la Sarre. Elle est en réputation dans tous les pays connus par rapport aux différentes batailles qui se sont donnée dans les environs de cette place. Elle est environnée de fameux retranchements pour servir à sa deffense. On remarque dans cette ville plusieurs gros couvent de différents ordres dont l'hôpital était dans un, dont je ne me rappelle pas du nom.

Je partis donc de cette ville le 1er fdor et je passai par Kirdorf,

le deux à Stromberg,

le trois à Bingue,

le quatre à Mayence,

le cinq à Aix, petite ville située dans un très-bon pays,
le six à Francfort, jolie ville et bien réputée par son commerce qui s'étend dans tous les pays du continent. Le Main passe dedans qui la rend des plus florissantes de l'Allemagne. Elle est située dans une superbe région. Elle a toujours eu l'avantage de neutralité ce qui ne contribue pas peu à sa population qui est sans nombre. Elle renferme dans son sein des habitants des quatre parties du globe lesquels apportent des marchandises de toute espèce accompagnées de trésors immenses; les Juifs y sont en très-grand nombre. On voit dans cette vaste cité des places qui répondent bien à sa grandeur. Les foires pour ainsi-dire s'y succèdent durant toute l'année. En un mot elle est l'unique que j'aye jamais vu pour avoir une pareille étendue de comerce !

Le sept je continuai ma route passant par Offenbacht, joli bourg à une lieue de Francfort.

Le huit je passai dans une petite ville où était le Quartier du Gal Ste Suzanne, et de-là, je fus loger à [Coka], gros bourg où étaient plusieurs Cies de la 110ème 1/2 Brigade.

Le neuf je passai à Mildelberg, ville assez disgraciée par le génie des architectes qui en ont tiré le plan. Elle est sur la rive gauche du Main. Je logai dans un petit village dont j'ai oublié le nom.

Le dix je passai dans Verthem, jolie petite ville située sur la rive gauche du Main. Elle possède tout l'avantage du commerce de terre.

De là, je fus rejoindre la Compagnie qui était en station dans un petit village nommé [Imfeinguem] contigu à une petite ville appelée Bichofem où l'Etat Major de notre Bton était cantonné.

Je vais donner ici une description d'un projet qui, heureusement, a été sans succès. Mais de la manière que le coup fatal devait être porté, mérite d'en donner une ample connaissance à mes lecteurs. Comme il arrive toujours que-le peuple est contrarié par différentes opinions, une partie sont partisans de la tranquillité et l'autre avides de s'abreuver du sang de leurs frères. Ce trait tout-à-la fois sanguinaire et digne des égards que l'on doit à tout peuple séduits par l'apat du gain mériterait d'être développé dans toute son étendue, mais il est impossible de connaître les principaux instigateurs que les membres du Conseil Criminel avaient été aussi-sévère dans leurs perquisitions que les auteurs prétendus l'avaient été à prendre les mesures pour faire un égorgement.

Je crois que je pourrais citer ici le nom de plusieurs de ces brigands qui ne cherchaient qu'à trancher le fil des jours de plusieurs milliers de braves combattants.

C'était donc le onze fructidor que ce complot devait éclater. Les troupes qui se trouvaient sur la ligne du Mein devait en devenir les victimes mais le crime est souvent découvert avant de rejaillir sur les malheureux qui en doivent devenir la proie. Ce fut bien par un pur effet du hazard que celui-ci subit le sort que je viens de décrire.

Le lecteur, pour peu d'intelligence qu'il eût, il comprendra fort bien qu'un soldat n'a d'autre agrément, étant éloigné de sa Patrie, que d'obéir aux doux sentiments que la nature lui suggère en lui représentant les agréments champêtres qui ont été les premiers amusements de l'âge où l'innocence seule dominait.

Il y avait donc un Grenadier à qui la nature n'avait rien refusé pour être aimable. Sa riche taille, la régularité de ses traits et la douceur de son langage le rendait enfin le phénix des amants. On croira aisément qu'en réunissant toutes ces qualités il possédait des amantes dans tous les endroits où l'amour et son service l'appelaient.

Il y avait donc dans ces cantonnements une jolie créature qui possédait le coeur de ce grenadier, et lui, de son côté, ne négligeait rien pour lui prouver qu'il était digne de tous les égards qu'elle avait pour lui. Un jour que ce militaire était auprès de sa bonne amie, aperçut une certaine consternation dans les yeux de cette créature, lui-en demanda la cause, elle lui avoua, non sans beaucoup de sollicitations, mais l'amour, qui sait si bien se glisser dans le coeur de la jeunesse, lui inspira une narration sincère concue en ces termes:

Oui, dit-elle, la barbarie des habitants de ces cantons s'étend jusqu'à attenter aux jours de toute l'armée et vous devez être égorgés cette nuit. Le son des cloches doit être le signal qui doit se faire entendre à onze heures précises.

Ce grenadier ayant entendu un pareil récit, court vite en avertir le Gal. Ce dernier ne négligea rien pour prendre des informations relatives à ce terrible projet. Il fit venir l'accusatrice primitive qui déposa véritablement ce qu'elle avait dit à son ami. Le Général ne négligea rien pour réprimer un pareil désordre et donna ordre de suite au 3ème Rég't d'Hussards, qui était alors à Verthem lieu de son Quartier Gal, de prendre tous les bourgemesre des villes et villages afin de les incarcérer jusqu'à ce que plus ample connaissance soit-prise sur leur dessein perfide. Il ordonna aussi à tous les Corps de se tenir en garde contre ces brigands, car c'est le nom le plus propre que je puisse leur donner, et de veiller sur leur conduite irrégulière afin de prévenir leur dessein sanguinaire.

Tous les bourgemesres suivirent la Division jusque dans les environs d'Ulm, grande ville de l'Empereur d'Allemagne. Là, ils reçurent la peine portée aux délinquants de leur espèce. Je ne puis dire qu'elle punition reçurent-ils car nous partîmes quelques jours après. Je sais par exemple que tout ce pays fut

désarmé, et les armes brisées en pièces afin de prévenir un nouveau ressentiment de la part de ces êtres hideux et dignes des plus noirs cachots, où plutôt de la mort la plus cruelle !

Ce trait d'humanité est digne d'un sexe sensible. C'est donc à cette femme respectable que je dois la vie moi, et plusieurs milliers d'innocents ! Oui ! j'ai toujours rendu justice à cette belle moitié du genre humain et je veux jusqu'à la mort me rappeler de cette créature à qui je doit l'existence ! Femmes sensibles si bien faites pour adoucir nos peines par vos soins généreux ! Non ! les hommes n'eurent jamais ces vertus qui vous caractérisent ! Le Ciel vous forma pour adoucir notre férocité. Partout on voit des actions dignes de vous ! Vous protégez les hommes indistinctement, vous leur servez de guide depuis le berceau jusqu'à la tombe. Si leur caractère et leurs mœurs sont supportables c'est à vous qu'ils en sont redevables ! Les langues n'ont rien d'assez expressif pour développer les qualités que vous réunissez concernant la tendresse et si quelquefois l'homme inepte vous accuse d'indifférence, qu'il consulte les êtres qui ont été protégés par la noblesse de vos cœurs, il trouve en eux les défenseurs de vos droits et le soutien de vos causes.

Chapitre IX

Je viens de terminer un chapitre par tout ce que la barbarie a de plus odieux mais celui-ci que je commence ramènera dans l'esprit de mes lecteurs cette tranquillité qui caractérise l'homme vertueux et lui fera connaître combien un militaire est obligé de s'émouvoir pour parvenir à une extrémité de la carrière que son sort lui a tracée.

Il y avait déjà quelque temps que nous étions dans ces cantonnements quand l'ordre vint tout-à-coup pour les abandonner. Ce fut le seize fructidor l'an 9 que nous en partîmes pour nous rendre aux environs de Ulm. Cette route fut dirigée par des chemins de traverse dont je ne me rappelle pas du nom de plusieurs logements où nous avons passé.

Le dix-neuf fror. l'Etat Major logea à [Dinfen], petite ville. Elle est située sur une petite monticule, elle est divisée en haute et basse ville.

Le vingt nous passâmes dans Haibron, grande et jolie ville. Mérite l'attention de tous les étrangers en ce qu'elle est une des plus principales branches du commerce de ce pays. Elle a aussi l'agrément de recueillir de très-bons vins et en grande quantité. Elle est arrosée par le Nekre qui la traverse. Il y a aussi dans cette cité une horloge qui offre des particularités tout-à-fait admirables:

au moment que l'heure sonne il paraît une aigle qui bat des ailes et deux moutons qui luttent l'un contre l'autre à grands coups de tête. Tout ceci n'est rien en ce qui concerne l'admiration. Mais à midi vous voyez les douze apôtres qui exécutent une certaine évolution par un défilé qui est admirablement bien exécuté.

Nous fîmes halte à deux lieues de cette ville où les paysans furent obligés de nous apporter des rafraîchissements. Après ce repos, qui dura deux heures, nous partîmes et passâmes dans Lophem, petite ville, et fûmes loger à Besiquem, petit bourg.

Le vingt-un nous passâmes dans Lodoysbourg, jolie ville située dans un pays vignoble. Les rues de cette place sont très belles, joint à leur beauté elles y sont d'une uniformité en largeur et en droiture qui fait un coup d'oeil admirable. Les maisons y sont très bien bâties. On y voit aussi un superbe château appartenant au Prince de Wirtenberg où il passe une partie de l'année. Les troupes de ce Prince étaient sous les armes au moment que nous passâmes devant son château. Le gibier y est en abondance: à un quart de lieue de la ville nous traversâmes une plaine où les lièvres passèrent dans nos rangs dont plusieurs en furent les victimes.

De là, nous fûmes passer près de Stougard, ville capitale de la Principauté de Wirtenberg. Elle est entourée de toute part de vignes lesquelles produisent du vin d'une excellente qualité.

Nous poursuivîmes notre route et vîmes passer dans Cannestad, petite ville, et fûmes loger dans Glinguem où nous séjournâmes pendant deux jours. Cet endroit ou plutôt cette ville est assez plaisante. La Municipalité se trouve dans le milieu de la place. Il y a une horloge qui a assez de rapport à celle de Hailbron concernant l'aigle qui fait les mêmes mouvements que celle de cette dernière ville, mais pour les autres particularités elles n'ont rien de commun avec celles-ci: on voit au moment que l'heure sonne le Soleil et la Lune faire plusieurs mouvements et qui annoncent la réalité existante de ces astres lumineux.

Le vingt quatre nous vîmes camper sur une petite éminence à une lieue de Cannestad où la 1/2 Brigade se rassembla. Nous y restâmes quatre heures et reçûmes ordre de continuer notre route passant dans plusieurs endroits dont j'ai oublié leurs noms et, le vingt-cinq, nous passâmes dans Blaborem, petite ville, et fûmes cantonner dans un petit village où nous relevâmes la 7ème 1/2 Brigade de Ligne. Cette dernière montait la garde à 5/6 de lieue de là et à [1/4] de lieue d'Ulm où nous avons resté jusqu'au vint-six.

Nous changeâmes plusieurs fois de cantonnement, le trente fror nous fûmes baraqués devant Ulm où nous restâmes jusqu'au premier vendémiaire an neuf.

Nous devions faire le siège de cette place qui était bloquée mais, par une suite de viscissitudes heureuses pour nous, nous apprîmes qu'un arrangement était sur le point de prendre place entre les deux

Gouvernements. Comme cela se réalisa quelques jours après car on nous annonça une cession d'armes de quatre mois afin de négocier la paix sur des conditions avantageuses pour la France. Les premiers articles de ce traité furent que l'Empereur d'Allemagne donnerait en ôtage trois de ses plus fortes villes qui sont Ulm, devant laquelle nous étions campés, Ingostat et Philisbourg. Nous fûmes donc prendre des nouveaux cantonnements dans les villages de l'autre côté du Danube où nous ne restâmes que trois jours et reçûmes ordre de prendre d'autres cantonnements dans les environs Daibron où nous nous rendîmes en passant par Blaborem, Petite-Botte, petite ville, et le neuf vendemiaire nous vîmes loger à Grosse-Botte qui est aussi une petite-ville à quelques lieues de celle appelée Petite Botte.

Le dix nous continuâmes notre route passant dans Isfel, gros bourg où nous prîmes nos cantonnements. L'Etat Major de notre Bton était à Lophem; le 2ème et 3ème Btons étaient dans les environs de [Rin]phem et Daibron, où était le Gal de Division Collau; notre compagnie était disséminée dans plusieurs endroits; enfin, le Capitaine était stationné à Talhem village, et le Lieutenant à Ilfel. Moi, j'étais dans un petit village où je commandai 15 hommes et tous les événements qui survenaient dans cet endroit étaient sous ma responsabilité puisque j'avais le commandement du village.

Nous eûmes donc la douce satisfaction de faire les vendanges dans ces cantonnements. Cet agrément me rappelait encore les douceurs que l'on goûte dans nos pays pendant ce temps où Bachus étale ses riches trésors et comble de ses bienfaits le pauvre mercenaire qui n'a d'autre consolation que de déchirer alternativement le sein de la terre de laquelle il en attend toute fois récompense. Je demande si ce temps devait nous paraître long ? Non, car le vin avait remplacé la pénurie de l'eau qui plusieurs fois nous avait manqué et une permutation pareille offrait à nos corps les remèdes qu'ils avaient besoin.

Ce fut dans ce temps que je m'exerçai à réaliser les illusions, Oui ! je le répète et je suis capable de démontrer ce que j'avance : un soldat ne doit se trouver heureux qu'en se retraçant les maux qu'il a soufferts et, un amas de misère passée, rend un jour d'abondance plus précieux que tous les trésors du Pérou.

Ce temps de plaisir ne dura que très-peu, il fut bientôt remplacé par celui qui peint la misère sous la forme la plus insupportable ! Hélas ! nous avions oublié nos souffrances et nous commençons à nous fixer un avenir plus heureux qu'il ne l'a été par la suite. Les revers semblaient nous pousser et même nous tendre des pièges de toute part ! Oh ! que les hommes sont souvent victorieux dans leurs pressentiments sur-tout lorsqu'ils projettent leur ruine. Je ne m'en suis que trop aperçu dans ce temps où je redoutai encore la suite qui me paraissait plus à craindre que le passé. Enfin nous prenions le temps comme la providence nous l'envoyait et nous nous faisions un plaisir de rejeter au gré du sort et au nombre des [heureux].

Nous commençons seulement à reprendre notre embonpoint quand, tout-à-coup, l'ordre arriva pour quitter la table des paysans et nous rendre au camp pour entrer de nouveau en campagne. Quel changement subit dans nos ordinaires ! le manque de subsistance commençait déjà à remplacer l'abondance, le repos était disparu et la fatigue avait succédé aux douceurs que le premier nous avait suggéré ! Hélas ! Que l'homme réduit à un état aussi mobile que celui de militaire est à pleindre ! tantôt l'ordre arrive pour partir au moment qu'il est sur le point de manger une soupe malproprement faite et il faut l'abandonner malgré une faim dévorante est voler à son poste pour y prodiguer son sang et son courage. Il doit compter tous les jours comme le dernier de sa vie. Voilà son système sans lequel il ne peut que vivre dans les tourmens de la crainte d'un avenir malheureux. Il y a assez long-temps que je fais des conjectures sur mon sort à venir il faut que je donne le dénouement du changement que je redoutai.

Nous partîmes donc le vingt-un brumaire de ces villages où nous avions resté quarante quatre jours au milieu des plaisirs bruyants, passant par Haibron et fûmes loger dans un bourg qui nous retrace encore le souvenir des villages que nous venions de quitter en ce que ce bourg était rempli d'excellent vin. Par exemple son nom m'est inconnu.

Le vingt-deux nous logeâmes dans Neustat, petite ville, le vingt-trois nous passâmes dans une jolie petite ville dépendante de la Principauté Hohenzollern, appartenant au Roi de Prusse. Il y avait une forte garnison de Cavalerie de ce Prince, laquelle nous fit les honneurs que les troupes se rendent réciproquement.

De-là, nous-fûmes loger dans les villages aux environs et le vingt quatre au rassemblement de la 1/2 Brigade l'on nous délivra des habillements. Après la distribution nous partîmes pour venir loger dans un petit bourg à quelque lieues de cette cité.

Le vingt-cinq nous traversâmes Hal, grande et jolie ville de l'Empereur d'Allemagne, remarquable par les salines qui y sont en grande quantité.

Le vingt-six nous logeâmes dans un gros bourg de Prusse.

Le vingt-sept nous passâmes dans Pappenheim, petite ville et très commerçante. Le 2ème Rég't de

Carabiniers était dans cette ville.

De-là, nous fûmes à Vissembourg, grande ville, et nous avons pris des logements dans un petit village tout près de cette ville.

Le vingt-huit nous rétrogradâmes sur Vissembourg et y restâmes plusieurs jours. Nous passâmes la revue de notre Chef de Demi Brigade. L'ennemi était à une lieue de là.

Le trente nous traversâmes les faux bourgs d'Aichstet, gros ville située dans un pays très-montagneux. L'ennemi était dans la ville et nous, nous étions dans les faux-bourgs. Nos postes étaient contigus à ceux de notre ennemi et il n'en étaient séparés que par une rivière qui passe dans cette cité.

Nous quittâmes cette place et fûmes loger dans les environs de la ville dans des petits villages où nous avons changé plusieurs fois de cantonnements et le cinq frim. nous avons été bivouaquer sur une petite monticule sur laquelle il y avait un petit bois, cette montagne se trouve plus élevée que la ville d'Aichstat. Les habitants des villages que nous venions de quitter pour nous rendre au camp furent obligés de nous amener de la paille et tous les effets de campement nécessaires à une troupe qui entre en campagne.

Nous ne restâmes que quatre heures dans cette position et nous reçûmes les ordres d'un départ précipité. Cependant, nous ne partîmes que sur les huit heures du soir et nous marchâmes le reste de la nuit sans faire la moindre halte pourtant. Nous arrivâmes sur les cinq heures du matin à Ingostat, grande et jolie ville d'Allemagne. Elle était fortifiée d'une manière à la rendre imprenable mais ses fortifications ont été rasées par le traité de paix de l'an neuf qui fut conclu à Lunéville en Lorraine. Elle a l'avantage d'être arrosée par le Danube et ce fleuve servait à remplir ses fortifications d'eau, ce qui ne contribuait pas peu à la rendre inabordable.

Le six nous passâmes dans un gros bourg dont le nom m'est échappé de la mémoire, je sais par exemple qu'il est séparé en deux par le Danube. Nous passâmes dans Neustat, petite ville, et bivouaquâmes aux environs de cette place.

Le sept nous fûmes encore bivouaquer dans les environs de Lan[sons], petite ville et reçûmes les ordres dans cette position

de retourner sur Neustat où nous restâmes pendant deux jours.

Le onze sur les quatre du soir nous fûmes bivouaquer dans un bois à une lieue de la ville et sur les dix heures nous levâmes le camp et effectuâmes notre retraite sur la Grande Armée.

L'ennemi était d'une force trop opposée à la nôtre pour que nous tentions en-vain de leur opposer une force qui n'aurait eu que le désagrément d'être hachée en pièces avant de recevoir des secours.

La force de l'ennemi était de 40 000 hommes et la notre était de 15 000. Je demande s'il était possible de lutter contre un ennemi aussi formidable ? pourtant nous nous battîmes à plusieurs reprises mais nous fûmes obligés d'abandonner nos positions avec un Bton de la 110ème 1/2 Brigade qui fut fait prisonnier. Le Gl de Division Collau nous commandait et malgré son intelligence dans l'art de la guerre il fut obligé de céder à un ennemi qui était trop formidable pour pouvoir former des projets tendant à sa ruine.

L'ennemi ne cessait de nous poursuivre à la baïonnette, il hâtait sa marche d'une manière si accélérée que nous fûmes obligés de passer plusieurs rivières sans avoir le temps de les arrêter. A peine les Sapeurs et les Pontonniers avaient le temps de couper les ponts pour leur opposer des obstacles afin de les retarder dans leur expédition. Nous perdîmes plusieurs soldats qui ne pouvaient plus vaincre la fatigue qui les accablait et en arrivant sur le bord de ces rivières ils ne trouvaient plus de ponts. Enfin toutes ces catastrophes malheureuses les rendait prisonniers sans avoir la gloire de vendre chèrement leur liberté.

Heureusement, pour le bonheur de la France, qu'une forte bataille eut lieu le douze du présent dans laquelle l'ennemi fut battu complètement et essuya de grandes pertes. On lui fit neuf mille hommes prisonniers, quatre vingt pièces de canon de tous calibres et cent caissons chargés de munitions de guerre de toute espèce. Toutes ses prises n'affligeait pas tant l'ennemi que la déroute complète qu'il avait. Il ne pouvait pas se rallier ni même prendre le repos qu'il avait besoin, nous le chassions d'une terrible force, nous nous vengeâmes bien de ce qu'il nous avait fait quelques jours auparavant.

Nous passâmes dans Phaphenophem, petite ville où nous y arrivâmes sur les cinq heures du soir et bivouaquâmes près de cette ville jusque sur les huit heures où nous nous mîmes en route et marchâmes le reste de la nuit.

Le lendemain, qui était le quinze, la Division fit une évolution de marche en bataille dans la plaine de Munich qui dura deux heures après laquelle nous fûmes bivouaquer à deux lieues de Freisengen et, le seize, nous passâmes sous les murs de la ville. Cette place est remarquable par un gros couvent qui se trouve dominant de cette ville, il y a aussi une forte rivière qui coule au pied de la ville.

Il y avait de forts retranchements de l'autre côté de ce fleuve qui furent enlevés à la baïonnette.

Le dix-sept nous passâmes dans Heurtainguem, petite ville où le Quatier Gal de Division avait pris des logements pour y rester; et nous, nous logeâmes aux environs où nous séjournâmes pendant deux jours.

Le vingt nous bivouaquâmes près Dassem, petite ville où nous relevâmes la 20ème 1/2 Brigade de Ligne.

Le vingt-un nous nous mîmes en route et traversâmes une grande plaine qui avait été le théâtre d'une affaire sanglante car elle était toute couverte de corps morts.

Nous passâmes dans un petit village où il y avait une grande quantité de Soldats Autrichiens blessés à-

mort qui réclamaient nos secours, et nos chirurgiens ne manquèrent pas de faire. Ils furent traités de suite avec cette humanité qui caractérise le Français envers son ennemi. Sur les neuf heures du soir nous arrivâmes auprès des retranchements de Muldorf où étaient les Grenadiers de la 108ème 1/2 Brigade et nous fûmes baraqués dans un petit bois situé à une lieue de la ville, où nous restâmes trois jours.

Après lequel nous nous remîmes en route, le vingt-cinq, passant par Muldorf, jolie ville. On voit dans cette place de belles arcades où l'on peut se promener par-tout la ville sans craindre les intempéries de temps. Enfin c'est une ville comme on en voit peu pour être abrité dans toutes les plus mauvaises saisons de l'année. Il y passe une forte rivière au pied de cette place.

De-là, nous fûmes bivouaquer plusieurs jours dans des positions en avant de cette ville dont je ne peux guère décliner leurs noms car j'étais plus occupé de la fatigue qui m'accablait, que de consulter les habitants de ces lieux pour m'instruire des noms de ces positions.

Nous quittâmes donc ces bivouâques le vingt-huit sur dix heures du matin et nous nous rendîmes sur les trois heures de l'après-midi, en marchant toujours en-bataille, près de Brâno devant laquelle nous eûmes plusieurs affaires sérieuses mais qui furent assez à notre avantage et qui nous donnèrent l'avantage de bloquer cette place.

Brâno est une ville très-bien fortifiée, elle est arrosée par une rivière qui la traverse de part en part. Joint à ses fortifications l'ennemi avait fait de forts retranchements en avant du pont, lequel était hérissé d'artillerie de tout genre qui en défendait l'approche.

Nos baraques étaient à un quart de lieue de ce pont qui sans doute n'étaient pas à l'abri des canons de notre ennemi.

Un soir que nous étions une partie de la 1/2 Brigade dans nos baraques tandis que l'autre était aux bivouâques nous eûmes le malheur d'être incendiés d'une manière qui réduisit une partie de notre camp en cendres. La ruine de cette partie du camp n'était rien mais deux pauvres malheureux qui n'avaient pas pu se soustraire aux flammes en furent les victimes.

La mort est bien funeste de quel genre qu'elle puisse être, mais de brûler sans pouvoir se sauver est encore le plus grand de tous les malheurs !

Le proverbe qui dit que celui qui doit périr par le feu, fut-il dans un puits, payera le tribut à sa destinée, cela n'est que trop vrai car, peu de jours après, nous reçûmes des nouvelles agréables qui étaient capables d'effacer toutes les peines que nous avions endurées depuis le premier jour de la guerre.

La veille que nous devions ouvrir la tranchée afin de bombarder Brâno, un hérault vint nous apporter les nouvelles satisfaisantes de la paix et de suite l'ordre fut donné pour lever le camp, ce que nous fîmes le lendemain.

Chapitre X

Il nous semblait que cette paix était envoyée par la divinité car sa toute puissance mit une fin à nos peines en ce que nous étions plongé dans la plus affreuse détresse. L'avenir nous paraissait insupportable, les travaux qu'il fallait faire pour assiéger Brâno nous offraient les plus rudes tourments, joint à tout cela, la position où nous étions, tout-à-fait désagréable.

Nos baraques n'étaient pas capables de nous opposer les rayons du soleil tant elles étaient faiblement couvertes, je demande si au mois de janvier où l'hiver se fait sentir dans toute sa rigueur il était possible dans des baraques où la pluie, la neige et le vent faisaient tout l'ornement. Non il fallait succomber sous le poids de la plus horrible des misères ! et devenir la proie d'un sort redoutable !

Non ! il n'y a que celui qui a été victime de l'adversité et qui a essayé toutes les privations de cette vie, qui peut apprécier la joie que nous ressentîmes au moment que l'on vint nous publier la paix ! Nous la vîmes cette douce paix nous offrir à la fois le repos et le bonheur ! C'est elle aussi qui nous a donné l'espoir de revoir nos parents ! C'est elle qui nous a fait voir la liberté dans tout le brillant de son jour ! En un mot, c'est elle qui nous a comblé des plus douces satisfactions que l'homme parvenu au dernier période de désespoir a droit d'attendre de la providence.

C'est toujours en cette dernière que j'ai mis ma confiance et c'est elle qui nous fait supporter avec résignation tous les revers que j'ai essuies depuis que je me suis lancé dans la carrière des armes. Oui ! la résignation est le trésor des malheureux, elle est la seule des vertus qui ait le droit de mitiger la peine d'un homme accablé sous le poids du sort. Sans elle point d'existence dans cette vie où la fortune se plaît à tourmenter les uns et à répandre sur les autres ses trésors avec cette profusion qui conduit au bonheur.

Au moment où je revais encore à la paix et au bonheur sans pouvoir me fixer la réalité l'on nous apporta l'ordre pour quitter Brâno et nous retirer sur les derrières de l'armée afin d'y prendre des cantonnements propres à nous rétablir.

Nous fîmes à-peu-près la même route pour rétrograder que nous avions faite pour avancer sous les murs

de cette ville. Nous passâmes dans Marck, petite ville où il y passe une forte rivière et vîmes loger dans les environs de Baucosse où était le Quartier Gal de Division Collau, le onze nivos l'an neuf ou 1er janvier 1801 à Muldorf, le douze à Dorfen, le treize à Heutainguem, le quatorze à Freisingem où nous fîmes séjour. Le quinze nous logeâmes dans un endroit dont je ne me rappelle pas du nom, le seize à Paphenophem, le dix sept à Neubourg, jolie ville située sur le Danube. Il existe une uniformité dans l'architecture de cette place qui fait un coup d'oeil admirable. Le dix huit nous arrivâmes à Donaverck, petite ville remarquable par le pont qui se trouve sur le Danube. Ce pont est suspendu par de grosses chaines, il est batit sans arche, pourtant d'une longueur qui le fait admirer par la manière dont il est construit. Le dix neuf, la 1/2 Brigade prit ses cantonnements dans les environs d'Harbourg et de Dilinguem petite ville. Notre Compagnie fut détachée dans plusieurs villages aux environs de la première; moi, je fus détaché dans un petit village appelé Opersove, lequel se trouve à une-lieue et demie d'Harbourg. Les habitants de ce village professaient la religion luthérienne. Malgré l'opposition de la leur à la nôtre nous vivions ensemble dans une profonde sécurité. Ils avaient toute la considération possible pour nous. Ils nous nourrissaient de la manière que nous le désirions, la bière ne nous manquait pas plus que l'eau qui était très-bonne, le vin y était trop rare pour qu'ils nous en fournissent; enfin, ils faisaient ce qu'ils pouvaient pour nous rendre contents. Nous restâmes dans ce cantonnement jusqu'au six ventos, époque où nous partîmes pour nous rendre à Frisbourg passant par Hestet, petite ville, et fûmes loger dans les environs de Dilinguem et partîmes, le lendemain sept, et passâmes dans plusieurs petites villes; le huit, la même chose, je ne me rappelle pas des noms de ces endroit où nous passâmes pendant ces deux jours. Le neuf nous passâmes dans Kinsbourg, jolie petite ville, et fûmes loger dans les environs de cette ville. Le dix nous passâmes dans Ulm, ville très bien fortifiée sur-tout en forts avancés. Le Danube passe dans cette ville. Elle a été un des principaux points de l'établissement des préliminaires de paix en l'an neuf. Le onze et le douze nous passâmes dans plusieurs villes dont je ne me souviens pas de leur nom; je sais par exemple que dans la dernière où nous passâmes le douze, il y avait le 6ème Rég't d'Hussarts qui était cantonné et, si nous quittions de bons logements, eux en avaient qui valaient bien les nôtres car leur tenue annonçait qu'il ne leur manquait de rien. Le treize nous logeâmes à Donachem, gros village où le Danube prend sa source. Ce fleuve sort du pied d'une montagne assez considérable. A l'endroit où sort sa source est située une grosse maison qui mériterait bien d'être appelée Danube car c'est l'obstacle le plus près de ce fleuve. En sortant de-là, il va se jeter dans une rivière qui coule à un quart de lieue de Donachem. Le quatorze nous passâmes dans un village qui avait été brûlé par la bombe, lequel représentait encore un véritable désert, et fûmes loger à Neustat, bourg. Le quinze nous marchâmes dans la Forêt Noir et descendîmes plusieurs grosses montagnes qui forment une coline ou plutôt un précipice appelé l'Enfer et tire son origine d'une cascade qui tombe du haut des montagnes qui fait, en tombant, un bruit épouvantable. Voilà pourquoi on lui a donné ce nom. Les noms de Stix et de l'Achéron qui sont tant en réputation dans la mytologie ne sauraient être plus périlleux que celui dont je viens d'analyser les particularités effroyables qu'il renferme. Ce jour là nous passâmes dans Fribourg, grande et jolie ville capitale du Briseau, laquelle est située dans un très-bon pays. Le grain y est en grande quantité et le vin blanc y fait la principale boisson. Les habitants y sont généralement doux et affables, avec les Français sur-tout. L'Etat Major de notre 1/2 Brigade resta dans cette ville et les Btons fûrent à 8 et à 10 lieues de là partout dans les environs. Une partie de notre Compagnie était à Hetersem, petit bourg où était l'Etat Major de notre Bton et le reste de notre Cie était dans les villages aux environs. Moi, je tombai à être cantonné dans la campagne. Le village où je fus était situé sur le bord du Rhin. Ce pays était trop agréable, les filles y étaient d'une joie heureuse enjouée, plaisante au point d'être insupportables. Il me semble entendre mon lecteur me demander si elles étaient amoureuses ? Ô ciel l'amour même ! Je crois, si j'avais eu à copier les charmes de cette déesse, j'aurais pris modèle sur elles, et sûrement, si la copie avait été pareille aux originaux, on aurait vu le prototype dans la beauté et des traits séduisantes de l'amour. C'est là où le soldat oublie facilement toutes les adversités qui ont jusqu'alors [manque] son existence ! il n'entrevoit plus de malheur futur ! il n'est plus assailli par l'anxiété, au contraire, il l'oublie facilement. Et pourtant, ce temps de plaisir ne dure que très-peu car on-nous parle déjà de quitter ces lieux pour nous rendre au centre de notre pays.

L'ordre arriva enfin et il faut partir. La nouvelle est agréable, c'est pour nos foyers que nous allons faire route. Pourtant nous ne saurions quitter ce pays sans lui donner un adieu suscité par le regret de l'abandonner. Et, en conjecturant de la sorte, l'ordre arriva définitivement pour retourner en France. La paix était certifiée et il n'y avait plus rien à craindre en matière d'hostilités.

J'ai dit dans l'avant propos de mes aventures que je me servirai d'aucun subterfuge pour cacher la vérité dans les contours insinants de la fourberie et je me conforme à cet aveu sans aucune restriction: Si l'espoir d'avoir mon congé absolu ne m'avait pas porté à l'amour de revoir les chers auteurs de mes jours j'aurais pris le parti d'allumer les flambeaux de l'hymen dans ce pays. Oui ! je parle avec la modestie qui caractérise l'homme véridique. Je n'ai jamais été tenté par cette vaine présomption, qui est le poison destructeur de l'homme de bien, mais j'aurais trouvé un parti qui joint à sa probité et à sa réputation intègre aurait fait mon bonheur et aurait été mon appui en adoucissant la pente rapide de ma vie ! Pourtant, toutes les fois que l'amitié paternelle parlait à mon cœur, la fortune me devenait un fardeau onéreux et cette idée rejetait mes projets au-delà des desseins qui les avait formés ! Je suis contraint de me plaindre de ma destinée car j'ai été trop de fois le dupe de ma crédulité. Je devais suivant les problèmes que j'avais résolus avoir mon congé au bout de six mois que je serai rentré en France, et voilà cinq ans passés depuis ce temps, et mon sort est encore le même.

Ce fut donc le 1er floréal an 9 (22 avril 1801) que nous quittâmes les environs de Fribourg pour retourner en France de laquelle nous étions absents depuis plusieurs années. Nous dirigeâmes notre route sur Fribourg et vîmes loger dans ses environs.

Le deux nous logeâmes dans un endroit dont je ne sais pas le nom,
le trois à Laur, jolie petite ville,
le quatre à Offenbourg, grosse ville où il y a des vignes en grande quantité,
le cinq nous passâmes le Rhin près Strasbourg et séjournâmes deux jours dans cette cité.

Nous voilà donc encore sur le point d'entreprendre une grande route: nous recevons l'ordre pour nous rendre en Hollande afin de prendre des garnisons dans cette région où le climat est assez insupportable mais, pour être soldat, il faut obéir à toutes les contrariétés que la nature nous impose.

Nous passâmes donc le 1er jour de notre départ près le Fort Vauban et fûmes loger dans les environs. Ce jour-là était le cinq floréal.

Le six nous logeâmes à Lautrebourg,
le sept dans un gros bourg dont j'ai oublié le nom. On m'accusera sûrement d'avoir la mémoire bien habile... mais je répondrai à cela que je n'ai pas toujours eu le temps de faire mon journal régulièrement tous les jours car tantôt le soldat est occupé à remplir les obligations de son état et joint à cela, qui n'est pas peu, il a ses affaires particulières qui lui offrent une matière à réflexion qui peut bien le porter à un oubli dans les affaires auxquelles il ne s'attache que par goût et non par devoir.

Enfin le huit vîmes loger à Ogressem, village près Manheim,
le neuf à Phetersem,

le dix à Alzée,

le onze à Cranacht,

le douze à Simeren,

le treize dans un petit village situé près la fontaine minérale,

le quatorze à Coblentz,

le quinze à Andernacht,

le seize à Remarcht,

le dix-sept à Bonn,

le dix-huit à Cologne,

le dix-neuf à Nivrem,

le vingt à Neus,

le vingt-un à Caimpenne,

le vingt-deux à Venlos,

le vingt-trois à Elmon,

le vingt-quatre à Endove

et le vingt-cinq nous mîmes une fin à notre route en arrivant à notre destination qui était Boileduc, lieu où nous restâmes en garnison.

Notre 3ème Bton fut détaché à Breda et nous, nous restâmes à Boileduc où nous y fûmes une partie de l'été.

Notre plus grande occupation était de faire l'exercice journallement. Joint à cela nous exécutions assez souvent de grandes évolutions militaires, lesquelles nous fatiguait plus que tout le détail de la manoeuvre journalière que nous faisions.

Le Général en Chef Augerau nous passa la revue et nous fit faire la petite guerre. Le 16ème Régiment de Dragons formait la garnison de cette place avec nous, lequel faisait aussi partie de cette grande manoeuvre.

Le 15 vendémiaire an 10 nous fûmes rejoindre notre 2ème Bton qui avait relevé depuis quelques jours notre 3ème, lequel était revenu à Boilduc.

Nous espérions de jour-en-jour des congés de semestre mais nous quittâmes la Hollande avant que le temps de leur délivraison arrivât.

Ce fut le vingt-cinq vendémiaire an 10 que la 1/2 Brigade reçut les ordres pour se rendre en Bretagne et, de suite, nous nous mîmes en route pour venir dans ce pays passant par Vescapel,

le vingt-six nous fûmes loger à Anvers,

le vingt-sept à St Nicolas,

le vingt-huit à Lokre,

le vingt-neuf à Gand où nous fîmes séjour le trente

et le 1er brumaire nous partîmes pour nous rendre à Dinse, petite ville arrosée par [lesle],

le deux à Courtray, jolie ville,

le trois à Menin, petite ville, mais bien renommée par les fameuses batailles qui ont eu lieu dans les environs,

le quatre à Lille, grande et jolie ville de la Flandre Française,

le cinq nous passâmes dans La Bassée, petite ville où nous fîmes halte quelques heures et vîmes loger à Bethune, ville.

Le six nous logeâmes à Saint-Paul, petite ville du Département du Pas-de-Calais,

le sept à Hédlin où nous fîmes séjour le huit. Cette ville est située dans un très-bon pays. Elle est arrosée par une rivière qui coule dans son sein, laquelle offre toutes les ressources possibles aux jardiniers de cette place.

Le neuf nous vîmes à Abbeville, ville de sous-préfecture du Dépt de la Somme où il y a un canal qui va se rendre dans la mer, laquelle n'est pas très éloignée de-la. Ce pays est très riche par rapport au grand commerce qui se fait sur ce canal.

le dix à Blangies, gros bourg,

le onze à Neuchatel, jolie petite ville renommée par ses bons fromages,

Le douze à Cailly, gros bourg, et vîmes loger à Buchy, petit bourg,

le treize à Rouen où nous fîmes séjour le quatorze. Cette ville est très vaste et forte en population. Elle est en grande réputation par rapport aux batonistes qui y sont en très grand nombre. Elle est aussi chef lieu du Dépt de la Seine Inférieure. Le séjour ne me parût pas long car je m'amusai à admirer toutes les curiosités qui existent dans cette cité. Par exemple l'architecture n'y offre pas un coup-d'oeil agréable, les maisons sont très-mal baties et les rues si étroites qu'à peine deux voitures peuvent passer en se croisant sans recevoir de violants froissements. Elle est agréable d'un autre côté par ses promenades et manufactures de mouchoirs. Ces domaines font son principal commerce qui ne contribue pas peu à la rendre florissante comme on en voit très-peu en France.

Je ne dois pas passer sous silence ce qu'il y a de plus admirable dans son intérieur, la Seine passe dans ses murs et sur laquelle il y a un pont d'une beauté surprenante, lequel est pavé d'une manière à le rendre d'une propreté sans égale. Il se lève toutes les fois que la marais l'exige par son reflux.

Enfin, en quittant cette place, nous prîmes notre route pour nous rendre à Bourgachar, petit bourg.

Le seize nous continuâmes notre marche et vîmes loger à Potteaudemer, petite ville située entre plusieurs petites montagnes. Elle est arrosée par une rivière qui passe dans son sein. Nous eûmes le plaisir de voir faire la réjouissance de la paix célébré par la Garde Bourgeoise qui était sous les armes au moment que nous y arrivâmes.

Le dix sept nous vîmes à Lizieux, petite ville assez commerçante située dans l'arrondissement du Département du Calvados,

le dix huit à Argence, bourg,

le dix-neuf à Caen où nous eûmes séjour le 20. Cette ville est très-vaste et bien batie, elle est capitale de la Basse Normandie et préfecture de Dépt du Calvados. Si Rouen est en réputation pour les batonistes, celle-ci mérite de l'être pour l'escrime. Cet art y est si amplement propagé que la garnison a souvent de la peine à y jouir des autorités qui n'appartiennent qu'aux militaires.

Il y a de belles promenades dans cette ville. Joint à cela, elle a l'avantage du commerce, lequel est alimenté par une forte rivière qui passe dans le milieu.

Le dix neuf nous reprîmes notre route et vîmes loger au bourg de Villers-le-Bocage,

le vingt à Vire, jolie petite ville. C'est la seule où j'ai vu le plus beau sexe. Les femmes y sont presque toutes jolies et d'une humeur enjouée,

le vingt-un à Ville-Dieu, petite ville située dans un pays montagneux. Cette dernière est très commercante par ses fabriques de poêlles marmites etc.

le vingt-deux à Havranche, ville située sur une petite éminence qui lui offre un séjour agréable en ce que les zéphirs y répandent un air salubre en tout temps. Cette ville est sous préfecture du Dépt de la

Manche,
le vingt-trois à Pontorson, petite ville dans laquelle passe une rivière qui sépare la Normandie de la Bretagne.
le vingt-quatre à Dôle, petite ville où nous avons eu séjour. Cette place est très mal construite elle ne renferme rien qui soit digne d'avoir place dans cette histoire.
Nous partîmes donc le vingt-six et vîmes loger à Dinant, ville située sur une petite montagne,
le vingt-sept à St Join, bourg dépendant du Département des Côtes du Nord,
le vingt-huit à St Mein, bourg,
le vingt-neuf à Plomerl, ville où le 2ème et 3ème Btons prirent la route de Renne et d'Auray et, le premier, prit celle de Lorient.
Il y a de remarquable dans Plormel le télégraphe qui est sur la tour de l'église.
Le trente nous logeâmes à Josselin, petite ville où nous eûmes séjour le 1er frimaire.
Le deux nous vîmes loger à Lominé, bourg,
le trois à Bau, petite ville,
le quatre à Hennebon, grande ville située dans un terrain plat dominé par quelques petites montagnes.
Elle n'est éloignée de Lorient que de deux lieues. Le Bton logea à Lorient, et nous, nous fûmes à deux Compagnies au Port-Liberté où nous avons resté pour garnison.

Le parti de Charette commettait encore de grands désordres dans toutes la Bretagne. Le Dépt du Morbihan était insurgé, les Chouans ne cessaient de se former en troupes, où plutôt en cohortes, car l'épithète la plus propre qu'on puisse leur donner et celle que nous donnons aux sauvages de l'Amérique, qui est proprement brigand !
Ces monstres n'avaient d'autre dessein que celui de commettre des assassins. Les Français étaient leurs ennemis jurés. Que faisaient-ils dans la nuit ? Ils se formaient par bandes et se rendaient dans les endroits où les postes passaient habituellement et ils massacraient les hommes et pillaient les malles et les voyageurs qui avaient le malheur de tomber en leur pouvoir.
Mon lecteur croira-t-il que la crédulité conduit en la perte de l'homme ? oui sûrement quand il aura entendu analyser les meurs de ces monstres avides de s'abreuver du sang français pourtant sans d'autre sujet que celui de croire les partisans du carnage. Charette, que j'ai cité plus haut, était leur dieu et leur appui et ce brigand sollicitait des pères de familles en leur faisant entrevoir un renversement futur dans le Gouvernement Français.
Ces hommes étaient crédules au point de croire que les Armées Françaises ne pouvaient rien sur-eux. Enfin des ministres réfractères les avaient rendu invulnérables par des bénédictions répétées mille fois le jour.
Pourtant, par la suite, ils sont revenu de leur erreur et ont rentré dans la voie de l'obéissance en se soumettant aux Lois. Plusieurs ont pleuré leur fautes au moment où ils sont rentrés dans leurs familles, lesquelles étaient dans l'état le plus déplorable, mais hélas ! il n'était plus temps !
La ruine totale était complète. Leurs épouses dormaient dans les bras glacés de la mort ! Leurs enfants étaient devenus la proie du carnage et leurs domiciles étaient réduits en cendre ! Voilà pourtant le sort déplorable de plusieurs milliers qui ont été victimes de leur crédulité.
Si le paysan examinait la disproportion qui existe entre son pouvoir et celui de son monarque il ne lèverait jamais les yeux devant ses Lois que pour obtempérer à leurs volontés.
On croira aisément que dans un pays aussi étendu que la Bretagne il existe une grande variation dans les opinions des hommes qui l'habitaient, et il y en avait donc encore quelques-uns qui préféreraient le brigandage à la solitude et aux agréments qu'un campagnard goûte dans son humble demeure. Oh ! quelle comparaison faire de ces deux états ! Le premier ne peut que conduire qu'à l'échafaud et faire la honte de celui qui le professe ! au lieu que le second offre à l'homme de bien tous les agréments de la nature.

Quelle plus douce joie pour un père de famille que celle de voir une nombreuse famille couronner sa table rustique ! il considère son habitation comme l'asile du bonheur ! Il voit grandir ses chers rejettons à l'ombre de la sagesse et des vertus ! La seule occupation qu'il a est de soigner leur éducation afin de les rendre un jour à la société pour laquelle ils sont nés.
Il faut terminer cette dissertation et reprendre la suite de mes occupations militaires.

Nous fûmes donc détachés dans tout l'arrondissement départemental du Morbihan à l'effet de rétablir la tranquillité et de mettre une fin aux infractions commises par ces rebelles, qui furent bientôt en notre pouvoir. Nous en prîmes une si grande quantité que les prisons civiles de Lorient, d'Auray et de Vanne en étaient remplies.
Enfin notre détachement dura une huitaine de jours, après lequel, chacun fut rejoindre sa Compagnie respective. Pour moi je fus rejoindre au Port Liberté où était le restant de la Compagnie que je fais encore partie maintenant.
Là, on nous délivra notre solde arriérée qui était de neuf mois. Cette argent nous vint très-à propos car il

y avait long-temps que nous n'en avions pas reçu.

La 1/2 Brigade était de trois mille six cents hommes. Elle reçut l'ordre pour délivrer sept cent congés de semestre, lesquels furent donnés par rang d'ancienneté. Les porteurs des présentes partirent donc pour se rendre au près de leur famille et nous, nous fûmes encore pendant deux mois obligés de surveiller sur la conduite des insurgés. Après lequel temps la tranquillité parut très-bien rétablie dans ce Dépt.

A peine commencions-nous à goûter les douceurs de la paix que nous reçûmes les ordres pour nous rendre à Brest, le 3ème Bton seulement, pour faire partie d'un embarquement qui devait avoir lieu dans cette place maritime.

On prit pour cet effet des hommes de bonne volonté dans les deux autres Bataillons pour remplacer les semestres du Bton qui devait embarquer. Il s'en trouva suffisamment sans que les Chefs de ces Btons soient obligés de se servir d'autres moyens que celui indiqué ci-dessus.

Le 2ème Bataillon reçut les ordres, six jours après, pour rejoindre le 3ème pour faire aussi partie de l'embarquement.

Le premier fut donc obligé de compléter le 2ème et, comme il avait déjà contribué au complètement du 3ème, il rendit le 1er très faible.

Dans l'intervalle de ces mouvements les 2 Compagnies qui étaient au Port Liberté reçurent les ordres pour remplacer le 2ème Bton qui devait partir de Vanne pour se rendre à Brest.

Nous partîmes donc de Port Liberté pour nous rendre à notre destination passant par Auray, où nous avons logé. Cette ville est très-commerçante, il y a une rivière qui la traverse laquelle était toute couverte de bâtiments marchands, elle se perd dans la mer à quelques lieues de là.

Le lendemain nous arrivâmes à notre destination qui était Vanne et jolie ville de préfecture du Département du Morbihan. Il y a dans cette place un très beau port marchand. Cette place est très-remarquable par deux statues qui se trouvent sur le frontispice de la plus antique maison de cette ville. De la manière qu'elles sont représentées elles annoncent le nom qu'elles portent qui est Vanne et son épouse. Nous arrivâmes dans cette ville au moment où on complétait le deuxième Bton et pour cet effet on prit 26 hommes par Compagnie du 1er Bataillon, non compris un Sergent et deux Caporaux, lesquels furent rejoindre quelques jours après les deux Btons qui étaient déjà rendus à Brest.

Je devais faire partie de cet embarquement mais par un effet du hasard le Fourrier de notre Compagnie se trouvait en semestre. Je fus obligé de le remplacer dans ses fonctions ce qui décida l'Officier qui commandait alors la Compagnie à me faire remplacer par un autre Caporal. Ce départ, je l'avoue, me portait à des réflexions qui devenaient tout-à fait contraires à mon repos. Hélas ! disai-je, après avoir bravé la mort pendant dix ans faut-il encore braver le naufrage ! Ce n'était pas la première que je redoutais mais une étendue de dix-huit cents lieues de mer m'offrait une barrière insurmontable et en même temps un exil perpétuel.

On me dira pourtant que j'étais déjà ancien soldat et que mon chef aurait dû avoir égard à ma situation, mais je répondrai en cela que le Chef de notre 1/2 Brigade ne considérait pas plus le sort de l'ancien que celui du recrue. Pourtant il fit une certaine restriction dans les anciens volontaires de 1791 qui n'embarquâmes pas vu qu'ils avaient le droit de prétendre aux premiers congés absolus. Enfin tout était rendu à Brest par l'effet ci-dessus mentionnés.

Le Chef de 1/2 Brigade fit rassembler le reste de son Corps et, cela étant fait, nous formâmes la garnison de Vanne jusqu'au dix-huit ventos, époque où nous partîmes pour nous rendre à Lorient où nous relevâmes la 15ème 1/2 Bgde de Ligne qui partait pour se rendre à Quimper.

Lorient est une assez jolie ville très-bien bâtie, les rues y sont d'une beauté parfaite. Cette place à l'avantage d'avoir un très-beau port d'état, lequel se trouve intermédiaire à la ville et le Port Liberté. Ce dernier se trouve saillant en mer à très peu de distance du premier. Il y a toujours des vaisseaux qui sont à l'ancre dans le port lesquels y sont construits avec plusieurs frégates et autres bâtiments de guerre. Le vingt-cinq ventos nous passâmes la revue du Gal Inspecteur Delmas lequel ordonna, d'après les volontés de la Loi, que les congés absolus seraient envoyés au bureau du Ministre de la Guerre pour y recevoir le Sceau du Gouvernement afin de prévenir les erreurs concernant leur multiplicité.

Il y a aussi dans Lorient une grande maison de force qui sert pour les personnes condamnées au fers qui sont journellement employés à des ouvrages les plus pénible - lesquels sont enchaînées deux-à-deux - ce qui rend cette ville des plus propres de France.

Enfin, dans les premiers jour de germinal, les hommes qui étaient au pays par congés de semestre rentrèrent au Bataillon ce qui le rendit très formidable. Mais on projette bientôt sa ruine en le dispersant dans plusieurs Corps desquels voici leurs numéros: 21ème 1/2 Brigade, 71ème et 79ème.

Les Caporaux qui restaient encore furent obligés de tirer au sort pour savoir leur destinée. Moi, je tombais à rester dans mon Corps primitif qui n'était plus composé que d'un Colonel, deux Lieutenants Colonel, quelques Officiers, Sous Officiers, Caporaux et très-peu d'anciens Soldats. Ces derniers attendaient de jour-en-jour leurs congés absolus. Je croyais être du nombre des congédiés mais je ne me trouvais pas encore assez ancien Soldat pour avoir l'avantage de participer dans cette distribution car, comme je l'ai dit plus haut, qu'en l'an sept j'avais été fait Caporal. Ce grade de Caporal m'empêcha de

participer dans le nombre des heureux. Ce fût là que je maudis le jour que j'avais accepté ce poste ! On me dira, puisque j'avais droit de prétendre aux congés par rang d'ancienneté, je devais jouir des mêmes prérogatives étant Caporal, puisqu'il est vrai qu'un Caporal n'est pas sous officiers.

Ce qui fut cause que je n'eus pas la douce satisfaction d'être délivré de la servitude. Hélas ! m'écriai-je intérieurement ! Voilà donc mon front recourbé une seconde fois sous le joug de l'esclavage sans espoir d'en sortir peut-être jamais ! Tous ces désordres ne servaient qu'à m'inspirer du dégoût pour mon état. Sans cesse j'étais occupé de ma situation présente, tantôt c'était mon vénérable père qui faisait le sujet de mes conjectures. Oui ! Je l'avoue ce revers a été le plus terrible coup que le sort m'ait jamais porté.

Pourtant il fallait se rapprocher de la résignation, c'est le plus sage parti qu'un malheureux abandonné au gré de l'infortune puisse prendre ! Aussi je me soumais simplement aux volontés du sort qui n'avait cessé jusqu'alors de m'apporter des tâches pénibles et périlleuses. J'avais toujours pour principes de consulter le passé pour m'instruire sur le futur. Oui ! je disais mes extrêmes se touchent ! et le bonheur va me favoriser un jour en me rendant auprès de ce que j'ai de plus chers en cette vie de malheurs !

Pendant ce temps ou je déplorai mon sort l'ordre vint pour partir en détachement afin de conduire ces hommes dont j'ai parlé plus haut qui furent amalgamés dans plusieurs Corps, lesquels j'ai aussi cité leur numéro.

Je fus donc conduire ceux qui devaient entrer dans la 21ème 1/2 Brigade, laquelle était à Nantes. Nous passâmes donc pour cet effet, par Aurai,

le dix-huit germinal à Vanne,
le dix-neuf à Musilliac, petite ville,

Le vingt à Laroche-Bernard, petite ville où passe une forte rivière appelée l'Ille et Villaine.

Le vingt-un nous passâmes dans Pont-Chateau, petit bourg et vîmes loger à Savenay, bourg. Le vingt-deux nous arrivâmes enfin à Nantes, lieu de notre destination. Cette ville est très-vaste et jolie ville. Elle est capitale de la Basse Bretagne est préfecture du Département de Loire Inférieure. Elle est située sur le bord de la Loire qui forme un très beau port marchand où on construit des frégates, lesquelles descendent à Pain-Beuf pour y recevoir leur armement. Paimbeuf n'est éloignée de Nantes que de sept lieues. Cette dernière renferme toutes sortes de curiosités, entre autre, une forte Bourse de Commerce. Il y a aussi une rue appelée la rue haute que je ne me permet d'analyser les curiosités qu'elle renferme car il serait impossible de proférer une parole concernant sa description sans blesser la décence et, comme j'ai fait vœu en commençant cette ouvrage de n'entrer dans aucun détail qui auraient rapport à la sensualité, je laisse ce passage sous la forme énigmatique.

Nous ne restâmes donc que deux jours dans Nantes. Nous y fûmes bien reçus par les Sous-Officiers de la 1/2 Brigade où nous conduisions le détachement ci-dessus énoncé.

Nous revînmes à Lorient faisant la même route que nous avions faite pour nous rendre au lieu où notre mission l'exigeait.

La 37ème 1/2 Brigade était à Lorient avec nous et comme nous étions sous la forme d'un dépôt nous fûmes au Port Liberté pour garnison et au bout de quelque temps nous fûmes relevés par deux compagnies de la 37ème 1/2 Brigade et retournâmes encore à Lorient.

Le seize messidor an 10, les anciens Soldats de 1791 et 1792 partirent pour congé absolu et tous ceux qui restaient au Corps furent invités de la part du Colonel, à leur faire une condition digne d'eux. Nous les conduisîmes donc hors de la ville avec la Musique et là, le Chef avait fait préparer un repas délicieux, lequel fut dressé dans un jardin du faubourg de Kerentré. Enfin la joie des partants se mêla à notre tristesse et nous excita à faire diversion au chagrin qui était peint sur nos fronts de manière que nous bûmes copieusement et mangeâmes de même, et toujours au son harmonieux de la musique qui jouait à coup redoublés l'air : *Où peut on être mieux qu'au sein de sa famille...*

Avant de partir ils avaient été soldés exactement et le Chef leur demanda s'ils n'avaient point de réclamation à faire. Non, dirent-ils d'une voix unanime, ils ne nous restent plus qu'à faire des vœux pour la prospérité de nos chefs qui se sont toujours comportés d'une manière judicieuse envers nous. Les braves camarades que nous regrettons seront toujours dans nos coeurs et la dernière parole que nous prononcerons avant de payer le tribut à la nature sera leur noms.

Mes enfants, leur dit notre Colonel, si quelqu'un de vous se trouve contraint, par quelque revers de la fortune, de reprendre parti dans l'état militaire n'oubliez pas l'aveu que vous venez de me faire en me témoignant le plaisir que vous avez toujours eu à servir sous mon commandement. Rendez-vous au près de moi, mon plus grand plaisir sera celui de vous être de quelque utilité. Ils se répandirent donc en remerciements de l'honneur que nous leur faisons et ils se mirent en route après nous avoir fait leurs adieux. Et nous, nous revînmes à notre garnison toujours en pensant au bonheur dont ils étaient comblés.

Long-temps après leur départ je pensais encore à eux sans pouvoir trouver le moyen de suborner ma douleur. Mon grade seul était mon persécuteur par lui j'étais encore loin de ma famille, hélas !

C'était pourtant l'arrêt de ma destinée, il fallait briser sur ces souvenirs malheureux pour trouver quelque consolation propre à me faire supporter l'état où j'étais forcé de rester en attendant que la providence tranche le fil des angoisses qui sappaient les fondements de ma pénible existence. Laissons là ce qui m'est contraire et discoupons sur les devoirs de mon état.

Le vingt-quatre messidor nous reçûmes l'ordre pour quitter Lorient et en même temps pour nous rendre à Belle Île en Mer.

Le premier jour de notre départ nous vîmes loger à Auray et le vingt-cinq nous passâmes dans la presqu'île et nous embarquâmes à St Pierre, petit village, pour nous rendre à notre destination. Le trajet n'est que de quatre lieues cependant je fus très-malade dans cette traversée par rapport à la marais qui était très mauvasse.

Nous vîmes débarquer à St Palais qui est la ville de l'île ci-dessus désignée. Nous entrâmes donc aux cazernes dans la citadelle qui est forteresse dominante de la ville. Belle Île est très-bien située. Elle récolte plus que le peuple qui l'habite ne peut consommer. Cette île à sept lieues de circonférence. On trouve dans ce pays une fontaine qui donne de l'eau en abondance, c'est là que les vaisseaux vont prendre celle qu'ils ont besoin; elle fut fondée par les Anglais qui étaient en possession de cette île. De distance en distance sont situés des forts pour garantir cette île des flibustiers. Nous restâmes là jusqu'au 1er vendémiaire an 11, époque où j'obtins un congé de semestre.

Me voila donc encore une fois dans les délices du plaisir en recevant ce congé de semestre. Rien ne pouvait me rendre plus heureux qu'un avantage semblable. Ma joie était extrême ! Enfin, je ne sais de quelle expression me servir pour la peindre à mes lecteurs !

Celle d'un captif qui voit compter sa rançon et détacher ses fers ? Celle d'un marin lorsque menacé du naufrage il voit tout à coup le vent s'apaiser et les vagues s'aplanir ? approche à peine de celle que je ressentais au moment que l'on m'annonça cette nouvelle ! J'étais encore plongé dans une douce rêverie et mon âme s'égarait aux délices dans les riantes perspectives de l'espérance quand ce semestre me fut délivré. Je sentais les oscillations précipitées de mon coeur qui me portaient dans les bras de mes parents. Je les pressais déjà contre mon sein ! Je couvrais de baisers et de larmes de joie le visage de mon tendre père lequel était déjà tout flétri par les années et par les soins que je lui avais donnés !

Oh ! que la providence est grande, m'écriai-je, au moment où je me voyais privé de tous les agréments de la nature la fortune me favorise d'une manière à me rendre heureux et me donne encore l'avantage de répandre la consolation sur la pénible vieillesse des chers auteurs de mes jours.

Oui c'était là la seule que je demandais à la divinité depuis onze ans que je les avais quittés. Elle m'était accordée et mon bonheur était parvenu au point d'égaliser celui du plus heureux des hommes.

Je ne doute pas que mon ouvrage est très-simple en ce qui concerne la littérature et le bon goût. Mais à l'égard des variations, j'ose croire qu'il est complet car un militaire est susceptible à tous les événements qui surviennent dans ce monde. Aujourd'hui il est arrivé des victoires, demain il est battu, pris prisonnier, blessé et qui, pis est pillé par son ennemi. Voilà en peu de mots de quoi le rendre tout-à-la-fois heureux et malheureux mais, comme j'ai déjà dit, un jour de bien efface tous les moments. Ce que j'ai dit est véritable car me voilà en route pour me rendre dans mes foyers et je ne pense plus qu'au plaisir qui m'attend en ces lieux si chers.

Le 1er vendémiaire an 11 nous nous mîmes en route au nombre de trois de la Compagnie, tous pour le même effet. Nous embarquâmes à onze heures du matin et débarquâmes sur les cinq heures du soir devant Quiberon, petit bourg, et vîmes loger dans les environs d'Auray.

Le deux nous passâmes à Vannes et logeâmes à Elvain, gros bourg.

Le trois nous traversâmes Plormel et vîmes loger à Plélan, petit bourg.

Le quatre nous passâmes dans Renne, grande et jolie ville, capital de la Haute Bretagne. Elle est aussi préfecture du Dépt d'Ille et Villaine. Il y a une superbe place près de la Municipalité et de belles promenades dehors la ville. Nous ne logeâmes pas dans cette place nous vîmes coucher dans un bourg très peu éloigné de-là.

Le cinq nous passâmes dans Vitray, petite ville très mal batie mais bien commerçante par ses manufactures de mouchoirs en toute sorte de couleur, nous passâmes aussi à La Gravelle, joli bourg, et vîmes loger à Laval, ville préfecture du Département de la Mayenne. Ce Dépt porte le nom d'une rivière qui passe dans cette place.

Le six nous passâmes à Mayenne, ville située dans un pays très-montagneux où il y a beaucoup de manufactures de mouchoirs, lesquels sont en réputation dans les pays. Nous ne logeâmes pas dans cette ville, nous vîmes coucher à Auribay, bourg.

Le sept nous traversâmes Préenpail, petite ville, et vîmes loger à Alançon, grande ville de Normandie. Elle est aussi chef lieu de Département de l'Orne. Ses rues sont d'une largeur extraordinaires et les maisons bien bâties. Joint à celà elle est très-commerçante de toute manière.

Le huit nous passâmes dans Mortagne, petite ville située sur une petite montagne, et vîmes loger à St Maurice, lequel est un bourg.

Le neuf nous traversâmes Verneuil, petite ville remarquable par un télégraphe, et vîmes loger à Dreux, petite ville.

Le dix nous passâmes à Houdan, gros bourg, et logeâmes à Versailles, jolie ville où les rues sont d'une largeur immense. Il y a aussi un superbe château où les Rois de France résidaient une partie de l'année mais, à présent, cette ville n'a plus l'avantage qu'elle avait au temps jadis car l'Empereur Napoléon s'est fixé un autre endroit depuis son avènement au trône de France.

Le onze nous eûmes le plaisir de traverser Paris, la Phénix des Cités Continentales. Elle est la capitale de France aussi mérite-t-elle d'avoir ce titre majestueux.

Nous passâmes dans le faubourg St Martin qui est d'une longueur excessive.

De là, nous passâmes dans Pantin, joli bourg, et à Vergaland, aussi gros bourg où il y a un château magnifique, et vîmes loger à Claye, petite ville.

Le douze nous nous reposâmes à Meaux, grande ville et sous préfecture du Département de Seine et Marne. Cette cité est aussi en très-grande réputation par la qualité des fromages qui se font dans son intérieur. Elle est située dans un bon terrain arrosée par la Marne qui passe par le milieu où l'on voit dessus de très beaux moulins. Nous n'y logeâmes pas, nous vîmes à Coulommiers, ville située dans un terrain très fertile. On y récolte du vin en grande quantité. Elle est arrosée par le Morin qui passe dans ses murs.

Le treize nous passâmes dans la Ferté Gauché, petit bourg. Là, nos coeurs étaient tout palpitant de joie. Nous n'avions plus qu'un pas à faire pour souiller de nos pieds le territoire de l'enfance.

Oh ! Ciel qu'elle joie pour un fils qui rentre au sein de sa famille et qui la trouve dans une parfaite sécurité jouissant d'une parfaite santé ! Non il n'existe pas un jour plus agréable qu'il fut celui-là pour moi ! Je craignais pour les jours de mon sensible père, je n'avais d'autre crainte que celle de ne plus le revoir et je le retrouvais jouissant de tous les agréments que la nature peut accorder à un sexagénaire. Je demande si mon coeur ne fut pas aussi satisfait que celui d'Ulysse revoyant sa chère Pénélope.

Chapitre XI

J'arrivai donc sur la fin des vendanges. Toute la récolte était rentrée mais Bachus n'avait pas comblé le vigneron de ses dons généreux cette année-là vu que le vin vallait jusqu'à onze et douze sols la bouteille - pris exorbitant pour nos cantons car, comme je l'ai dit dans le premier chapitre de cet ouvrage, toute la fortune de mon pays consiste en vins qui y sont d'une qualité très-excellente - et malgré que les caves n'en étaient pas comblées je ne m'en aperçus pas sûrement car j'en buvais comme s'il n'avait coûté qu'un sol la bouteille.

J'ai donc passé un semestre de six mois fort agréablement. Je n'avais d'autres occupations que celle de rendre mes hommages à ma famille, ce que je faisais avec la plus grande satisfaction. Je m'enorgueillissais aussi d'être regardé avec un oeil de comiseration de toutes les familles respectables de mon endroit.

Pourtant j'ai été plusieurs fois dans des maisons où les pères et mères étaient consternés et livrés continuellement dans des rêveries qui leur devenaient insupportable et toutes causées par la crainte de voir partir leur fils pour le Service aux Armées, lesquels étaient déjà tombés au sort pour faire des compléments dans tous les différents Corps de l'Empire, sous prétexte, leur-disait-on, de remplacer les anciens soldats, auxquels on donnait des congés absolus. Tout ceci rayait de ma mémoire le passé qui avait été si funeste pour moi.

Tandis que je passais ainsi mon temps agréablement les six mois fuyaient aussi avec la rapidité de l'éclair. Comme dit le proverbe : à toute chose une fin. Il fallait se déterminer à partir pour rejoindre mais dans l'espoir de revenir bientôt par le moyen d'un congé absolu.

Je calculai très-faussement car voilà déjà quatre années passées et je suis encore enchaîné dans un état où je n'en sortirai peut-être jamais. Fatal espoir d'un malheureux qui gémit loin de sa patrie ! Les maux viendront donc toujours me courber sous le poids de l'adversité ! Et jamais je ne porterai les doux avantages de la liberté. Liberté ! Oh que ce mot a de charmes et qu'il est beau pour celui qui le profère en même temps qu'il est couvert de ses doux ombrages ! Il est impossible à celui qui n'a jamais connu la servitude de l'apprécier car rien ne vient lui peindre les agréments que l'on a d'être dans cet état heureux puisqu'il est vrai qu'il n'a jamais connu l'infortune.

Mais s'il représentent l'état où je suis et, qu'il s'arrête un moment sur mes devoirs, qu'il profère le mot d'impossible lequel est capable de faire trembler l'homme le plus inepte, il jetterait des larmes sur mon sort et il s'enorgueillit d'être l'émule du bonheur.

Je suis donc obligé de me mettre en route définitivement. Il n'y a plus à reculer, le dernier jour est disparu, il ne me reste plus qu'à faire des tristes adieux à ma famille. Pourtant je retins mes larmes et je tachai de tarir celles de mes parents par un retour prochain que je m'efforçais de leur faire entrevoir. A

dire la vérité je le croyais moi même. S'ils ont été trompés ils ne l'ont point été seuls, malheureusement pour moi, car j'en suis encore comme je l'ai déjà dit la victime.

Enfin me voilà en marche. A peine j'étais à 40 pas de la maison que je me retourne pour regarder derrière - On me dira que cette tâche est commune à tous les militaires qui quittent la maison paternelle - que je vis un nommé Lonchamp, de Cheminon, et un nommé Berton, de Changy, qui venaient pour rejoindre le même Corps que moi. Mon cœur tressaillit de joie à leur aspect et, de suite, je dis à mes frères qui me conduisaient qu'il fallait retourner, que c'était là deux hommes de mes amis qui rejoignaient, et que j'étais bien aise de boire un coup avec eux avant de quitter ces lieux.

Nous rétrogradâmes donc et rentrâmes dans la maison de mon père où nous offrîmes une libation au protecteur des malheureux, après laquelle nous mîmes sac sur le dos et nous voilà en route, au nombre de sept, pour venir loger à la Ferté Gauché. La route que je vais analyser est à-peu-près la même que celle que nous avions faite pour revenir au pays.

Le vingt un à Lagny, petite ville,

le vingt-deux nous passâmes donc à Paris et fûmes loger à St Cloud, petite ville située sur une petite éminence qui donne un air agréable à cette ville.

Le vingt-trois nous passâmes près du superbe château où l'Empereur des Français Napoléon fait sa résidence une partie de l'année, et fûmes loger à Houdan,

le vingt-quatre à Dreux,

le vingt-cinq à Verneuil,

le vingt six à Mortagne,

le vingt-sept à Alençon,

le vingt-huit à Pré-en-Pail,

le vingt-neuf à Mayenne

et le trente ventos à Laval où était le Bataillon en garnison. J'y trouvais un grand changement dans les hommes. Il y avait bien de nouvelles figures depuis que je l'avais quitté. Une partie des Sous Officiers, Caporaux et Soldats les plus anciens étaient partis par congés absolus.

Les remplacements avaient été faits dans les grades et le Chef n'avait pas un grand égard aux anciens soldats qui étaient en semestre vu qu'il croyait qu'ils allaient être tous congédiés. Mais il fut bien trompé car depuis ce temps il n'y a pas eu de congés dans la 1/2 Brigade.

Tous les jours il y arrivait des conscrits, il en vint 300 du Département de Seine et Marne qui sortaient de la 68ème 1/2 Brigade qui était à Phalsbourg. Cette 1/2 Bgde était plus que complète et par ce moyen ils furent envoyés pour compléter notre Bton qui était déjà fort de 800 hommes. Notre Colonel espérait tout les jours l'ordre pour former le 2ème Bton. Cet espoir nous promettait l'avantage d'avoir un numéro.

Quand, tout à coup nous reçûmes l'ordre de quitter cette garnison pour nous rendre à Tours.

Le vingt-quatre floréal nous logeâmes à Melay, petit bourg,

le vingt-cinq à Sablay, petite ville,

le vingt-six à La Flèche, jolie ville et sous préfecture du Département de la Sarthe. Les rues y sont large, elle est assez commerçante et les maisons sont très belles. Là, plusieurs conscrits du Dépt de la Manche désertèrent pour se rendre au sein de leurs familles.

Le vingt-sept nous fûmes loger au Lude, petit bourg,

le vingt-huit à Château-Lavallière, petit bourg où nous eûmes séjour le vingt-neuf, et le 30 nous arrivâmes à Tours, belle et grande ville capitale de la Touraine, laquelle est située dans un très bon pays.

La Loire passe sous ses murs. Elle est aussi chef lieu du Dept d'Indre et Loire. Les maisons y sont toutes de la même hauteur ce qui offre un coup d'oeil agréable. Joint à toutes ces qualités elle a un grand commerce alimenté par ses manufactures qui y sont en très grand nombres.

Nous reçûmes les ordres le même jour pour continuer notre route afin de nous rendre à Poitiers pour y être amalgamés dans la 63ème 1/2 Brigade qui y était en garnison.

Ce dédoublement nous surpris extrêmement, et le regret de perdre notre N° succéda bientôt à surprise. Mais comme nos deux Bataillons, comme je l'ai déjà dit, étaient à la Guadeloup, ils prirent le N° 66 après avoir été complétés par des Btons qui étaient défaits par une maladie épidémique qui commettait un désordre déprédateur dans cette colonie.

J'ai négligé par inadvertance une curiosité dans la ville de Tours, laquelle je dois donner sa description pour la précision de mon itinéraire. On remarque dans cette ville un pont qui est un des plus beaux de France par sa longueur, laquelle est de 565 pas. Il est formé de onze arches qui sont d'une largeur considérable comme on peut le voir par sa longueur. Nous quittâmes cette place le 1er prairial, et vîmes loger à St Maure, petite ville,

le deux à Chatellerau, jolie petite ville renommée par ses fabriques de couteaux. Il y a aussi de très belles promenades.

Le trois nous arrivâmes donc à Poitiers, grande ville capitale du Poitou. Elle est maintenant ville de préfecture du Département de la Vienne. Elle est disgraciée par l'architecture; sûrement que celui qui en

a donné le plan était un ignorant de profession car je n'ai jamais vu une ville pour être aussi mal bâtie que celle-là.

Par exemple elle renferme dans son sein de superbes jardins, joint à celà, elle a un parc qui fait toute sa beauté, lequel est rempli de beaux arbres qui forment de superbes promenades où on a l'agrément de voir le sexe se promener en été vers le coucher du soleil.

Nous fûmes très-bien reçus par les hommes de la 63ème 1/2 Brigade laquelle n'était composée que de deux Bataillons. Le 5 floréal nous passâmes la revue du Gal Inspecteur Delmas, lequel fit l'embrigadement de notre Bton avec les deux de la 63ème.

Notre Chef se trouva à la suite pendant quelques temps. Après lequel il partit pour aller commander la 33ème 1/2 Brigade. Il n'y eût que les Capitaines qui prirent leur rang de pique et notre Compagnie tomba à être la 11ème de la 1/2 Brigade et la 7ème du 2ème Bton.

Tant de mutations me troublèrent l'esprit et me portait à des soucis rongeurs qui me devenaient insupportables et qui m'aurait infailliblement conduit dans le noir empire de Pluton si je n'y eusse pas apporté quelque remède propre à les pailler. Comme celui de me rappeler ce désir de vivre qui est si naturel à l'homme, le besoin de souffrir pour devenir vertueux me fortifiaient dans une résolution et me représentaient sans cesse la résolution que je devais prendre pour bannir de ma mémoire un état auquel je ne pouvais penser sans me retracer un tableau de misère.

Etant ainsi contrarié par le sort je rejetai la faute sur mon grade de Caporal en disant: oui ! sans ce poste je serais au milieu de la paix et du bonheur. Au contraire qu'il faut me résoudre à devenir semblable à un cosmopolite et cette dernière crainte me détermina à faire ma démission de Caporal croyant que je serais plus avancé pour avoir mon congé, si toute fois il y en avait à donner dans le Corps.

Enfin j'écrivis une lettre au Chef concernant cette démission.

Elle me fut accordée quelques jours après.

Il me semblait renaître sous une autre forme car les Caporaux étaient obligés d'aller à l'exercice, et après la théorie. Ce qui faisait cinq heures d'occupation tous les jours seulement pour cette partie.

Pendant ce temps une guerre inévitable menaçait la France, laquelle eu lieu peu de temps après avec l'Angleterre.

Nous reçûmes l'ordre après cinq mois de séjour à Poitiers pour quitter cette place et nous rendre sur les confins de l'Espagne ce que nous fîmes en passant par [Quai], petit bourg où nous logeâmes le six fдор, le sept à Ruffeai, gros bourg,

le huit à Manles, petite ville,

le neuf à Angoulême où nous eûmes séjour le dix. Cette ville est préfecture du Dépt de la Charente

Inférieure. Elle est située sur une petite éminence qui la rend abondante en vins des plus exquis. C'est-là où l'on tire l'eau de vie de Cognac, lequel n'en est que très peu éloignée. Enfin nous quittâmes cette place et vîmes loger à Barbezieux, petite ville,

le douze à Monlieux, petit bourg,

le treize à Saint-André Cuzac,

le quatorze à Bordeaux où nous eûmes séjour le quinze. Bordeaux belle et grande ville de France, située dans un pays très fertile en vin et de bonne qualité. Les maisons y sont d'une hauteur peu commune et bien bâties. Les rues sont droites et larges. En un mot cette place est un second Paris. Le Grand Théâtre est le plus bel édifice que l'on puisse voir. Il y aussi un très beau bâtiment appelé la Bourse de Commerce lequel, selon moi, doit dominer sur la Comédie en magnificence et en élévation.

Le port mérite aussi bien des éloges concernant la beauté. Il est toujours rempli de navires marchands qui font un commerce de grande valeur dans cette place. Les maisons qui se trouvent le long de ce port offre un coup d'oeil admirable par la beauté de leur architecture, leur façade est si richement sculptée qu'on ne peut rien voir de si superbe. Sur cette description les personnes qui iraient quelquefois dans cette ville, s'ils veulent voir quelque chose de curieux, c'est sur le port qu'ils doivent le chercher en se promenant jusqu'au chateau de Rabat, ils y trouveront de quoi satisfaire leur curiosité telle avide quelle soit. Ce monument est éloigné de Bordeaux d'une petite lieue de la ville.

Nous partîmes de Bordeaux le seize et vîmes loger à Castre, bourg,

le dix-sept à Langon, petite ville,

le dix huit à Bazas, petite ville,

le dix-neuf à Captieux, petit village,

le vingt à Rocfort, petite ville,

le vingt-un à Mont-Marsans où nous eûmes séjour le 22. Elle est ville de préfecture du Département des Landes. Elle est située dans un très mauvais pays. Par exemple les fabriques de résine y sont en grande quantité. Cette résine se tire des sapins, lesquels y sont en abondance,

le vingt-trois à Tartas, petite ville où passe une petite rivière,

le vingt-quatre à Dax, jolie petite ville remarquable par une fontaine d'eau chaude qui se trouve dans le milieu de cette place, laquelle fontaine n'a point de fond,

le vingt-cinq à Perorade, petite ville,
le vingt-six à Hortesse, petite ville entourée d'un mauvais rempart. Il y a une superbe place d'arme. Dans cette ville il y avait un Bton de la 105ème 1/2 Bgde qui faisait garnison,
le vingt-sept à Navarense, petite ville fortifiée de toute part. Elle est située dans un très bon pays où l'on récolte du très bon vin.

Le vingt-huit nous arrivâmes à Mauléon, petite ville du Dépt des Basses Pyrénées. Elle est aussi très fertile en vin, lequel y est d'une première qualité. Les seps de vigne y sont d'une grosseur énorme puisque de six à sept on en récolte un tonneau. Le Bton resta dans cette place et plusieurs Compagnies furent détachées dans les environs.

Il n'y avait pas encore long-temps que nous étions arrivés quand tout-à-coup je tombai malade et fus obligé d'aller à l'hôpital interne où je restai quelques jours. Après lesquels je fus rejoindre la Compagnie dont je faisais partie.

L'armée dont nous faisons partie était commandée par le Gal Augerau dont son Quartier Général était à Bayonne. Là, le Gal commandait les différents exercices à feu qui eurent lieu à plusieurs reprises. Le 24ème Rég't de Chasseurs à Cheval faisait partie de cette garnison, la 44ème et la 79ème 1/2 Brigade composaient sa garnison. Le reste de son armée était cantonnée aux environs de Bayonne et toujours sous ses gardes prête à marcher, au premier signe d'hostilité, contre l'Espagne.

Notre 1/2 Brigade changea de cantonnements le vingt huit vendémiaire an 12 et, nous fûmes loger à St Pallais, petite ville où l'Etat Major de la 1/2 Brigade avait resté.

Le vingt-neuf nous nous mîmes donc en route et nous passâmes dans Parain, petite ville où le Colonel resta, et nous, nous fûmes détachés à trois Compagnies dans Espelette, petit bourg limitrophe des terres d'Espagne,

et l'Etat Major de notre Bton était à Cambau, petit bourg remarquable par ses eaux minérales, lesquelles sont en très-grandes réputation dans tous les environs et même au loin. La confiance que les personnes malades ont en ces eaux les attirent de toute part.

On croira aisément que la fréquentation de ces fontaines alimente une pluie d'or dans ce bourg. Nous eûmes la satisfaction d'y faire les vendanges qui étaient très-abondantes cette année là. Nous allions aussi nous promener sur le territoire espagnol où nous fûmes dans plusieurs petits villages qui se trouvent situé dans des montagnes comme presque l'est toute cette région.

Nous restâmes dans ce pays jusqu'à ce que les affaires concernant la guerre avec la France et l'Espagne soient extrêmement déterminées.

Elles le furent donc quelque temps après par le moyen d'un traité d'alliance que l'Espagne offrit à l'Empereur de France et, aussitôt que ce dernier eut acquiescée à cette proposition, l'armée se dispersa de tous les côtés et fut prendre des garnisons et cantonnements dans les endroits qui leur furent assignés par le Ministre de la Guerre.

Pour nous, nous vîmes à Rochefort pour garnison en passant le dix neuf frim. par Bayonne où nous logeâmes ce jour-là. Bayonne est une grande ville et sous préfecture du Département des Basses Pyrénées;

Le Saint Esprit qui n'en est séparé que par la rivière est un endroit bien connu de tous les étrangers par rapport à un pont en bois comme on en voit très peu en France.

Cet endroit à un très beau port lequel fait tout le commerce de la ville, cette place est du Département des Landes.

Le vingt nous fûmes à St Vincent,

le vingt et un à Dax,

le vingt deux à Tartas,

le vingt-trois à Mont-Marsant,

le vingt-quatre à Rocfort,

le vingt cinq à Captieux,

le vingt six à Bazas,

le vingt sept à Langon,

le vingt-huit à Castre où je tombais malade,

le vingt-neuf à Bordeaux,

le trente nous embarquâmes sur la Garonne à deux heures du soir et, sur les onze heures du soir le même jour, nous arrivâmes à Blaye où resta le 2ème Bton. Et moi, je fus transporté à l'hôpital du lieu où j'ai resté pendant un mois, après lequel je sortis et vis passer plusieurs 1/2 Brigade dans cette ville. Blaye est sous préfecture du Département de la Gironde dont Bordeaux en est le chef-lieu.

La Gironde forte rivière, grosse sous les murs de Blaye, et dans le milieu de cette rivière est situé le Fort Pâté.

Nous étions cazernés dans la citadelle qui est bien fortifiée. Là nous passâmes la revue du Général Augerau

et le dix je fus commandé pour aller en détachement dans les environs de Libourne à l'effet de faire rejoindre les marins qui s'étaient montrés plusieurs [manque] au Lois concernant leur départ.

Nous embarquâmes à Blaye et fûmes débarqués dans un petit village près de Libourne, jolie ville où il y a une place des plus belles que j'aye jamais vue, elle forme un quarrée parfait, elle est entourée d'arcades sous lesquelles on voit des boutiques richement garnies. Cette ville est située dans le meilleur pays que j'ay jamais parcouru, on y récolte des grains et des vins de la meilleur qualité. Elle a l'avantage d'être arrosée par la Dordogne qui passe sous ses murs, laquelle sert aussi à l'exportation de ses denrées dans tous les autres pays. Nous restâmes plusieurs jours dans cette ville et, après lesquels, nous partîmes, presque tout le détachement, pour garnisons dans les maisons où on soupçonnait y avoir des rebelles à la Loi.

Nous avions de paye deux francs par jour et bien nourris, on croira aisément qu'il ne nous manquait rien car la crainte des paysans était si grande qu'ils tremblaient lorsque nous leur parlions de quelque chose concernant la mission que nous étions chargés.

Je restai plusieurs jours dans Lavagnac ainsi qu'à Ste Terre et dans d'autres petits villages aux environs.

Je séjournai aussi plusieurs jours dans Castillon, petite ville, la Dordogne passe sous ses murs.

Après ce temps je revins à Libourne où restait le commandt du détachement. Je restai encore là quelques temps, enfin, l'ordre vint pour que le détachement parte pour rejoindre le Bataillon.

Nous nous mîmes en route le cinq ventos. La moitié du détachement fut rejoindre le 1/2 Bton de droite qui était à Bordeaux et l'autre moitié, dont je faisais partit, fut à Blaye où était resté le 1/2 Bton de gauche. J'éprouvais encore un certain regret en quittant ces lieux où je me trouvais un peu dédommagé des peines que j'avais essuyés dans les exercices fréquentes que nous avions fait avant de goûter ces moments heureux; mais, l'ordre était tel et il fallait partir pour nous rendre à ses volontés. Nous logeâmes donc le cinq à Saint André et le six nous arrivâmes à Blaye, lieu de notre destination où nous ne fûmes pas plutôt rentrés que l'on commanda un autre détachement pour le même effet que le premier. On aura pas de peine à croire d'après la satisfaction que j'éprouvai dans le premier détachement que je fis mon possible pour être du second, ce que j'obtins facilement.

Le sept nous partîmes donc et vîmes loger à Saint André et le huit nous arrivâmes dans les endroits que nous venions de quitter. Nous parcourûmes les mêmes villages que nous avions fait dans le premier détachement. Là, nous restâmes vingt jours. Le 30 nous retournâmes à Blaye.

Il y avait déjà deux mois qu'une partie du 1er Bataillon était embarqué et nous, nous espérions de jour en jour d'être appelés pour le même effet. Ce jour arriva qui fut le 5 germinal an 12 (25 mai 1804) que nous embarquâmes au nombre de 3 Compagnies sur une petite flotille qui sortait de Bordeaux, laquelle était composée de deux briques canonnières, de cinq batteaux plats et de deux péniches.

Notre Compagnie fut divisée sur trois bâtiments:

Le Capitaine, le Sergt major, le Fourier et 30 hommes formèrent le détachement d'une canonnière;

le Sous Lieutenant et 25 hommes firent celui d'un bateau plat;

et 10 hommes sur une péniche.

Et moi, je tombais à être du détachement qui fut sur la canonnière n° 168.

Chapitre XII

On a vu ci-devant que j'avais été menacé de la mer, et je ne pouvais pas absolument m'y soustraire. La Compagnie était embarqué sans exception. Il fallait me conformer à la destinée mais sans beaucoup de répugnance. Je l'avais franchement car je redoutais l'avenir qui me paraissait encore plus terrible que le passé. Pourtant si j'avais pressenti la situation où on me verra dans le cours de ce chapitre, la mort m'aurait été préférable mille fois aux privations que j'ai endurées dans un antre où l'humanité a totalement perdu ses droits.

Le 6 germinal nous appareillâmes sur les six heures du matin et mîmes à la voile de suite. Et passant en face de la citadelle, nous fîmes notre salut qui nous fut rendu de suite.

Nous voilà donc en route, le vent était favorable, nous vîmes mouiller à Richard, petit village.

Le sept nous mouillâmes devant Royan où nous restâmes onze jours, où nous essuyâmes des forts coups de vent. La mer était grosse ce qui nous rendait tous malades. Enfin, les vents s'étant apaisés, nous mîmes à la voile le dix-sept à sept heures du matin et passâmes près la Tour Cordouan, laquelle se trouve à deux lieues en mer. Sur les neuf heures du matin un chasse marée ayant abordé notre navire cassa la grande vergue de notre canonnière et plusieurs autres manoeuvres qui subirent le même sort. Les vents changèrent et devînrent contraire ce qui fit que nous eûmes bien de la peine à venir mouiller à Maumuçon.

Nous touchâmes plusieurs fois avant d'y être rendu et ces catastrophes malheureuses nous faisaient craindre d'être submergés. A dire le vrai nous ne connaissions pas les dangers de la mer car si nous en avions été imbus ces présages nous auraient peint les symptômes de la mort d'une manière à ne pouvoir jamais les braver.

Le Capitaine du bord craignait beaucoup mais il savait si bien cacher ce qu'il redoutait que nous ne nous aperçûmes pas du danger que nous courions.

Le dix huit nous passâmes devant Marenne, bourg et vîmes mouiller sous le Fort Chapus qui se trouve situé en face de l'île d'Oléron, laquelle est très-bien fortifiée.

Le dix-neuf nous mouillâmes, sur les onze heures du soir, dans le Port-des-Barques, village situé sur le bord de la rivière de Rochefort, qui n'en est éloignée que de trois lieues.

On remarque beaucoup de forts le long de cette rivière, lesquels servent à protéger le commerce en temps de guerre.

Là, nous restâmes pendant dix huit jours et reçûmes chacun deux chemises.

Le huit floréal nous mîmes à la voile au nombre de deux canonnières, sept bateaux plats et douze péniches par ce que nous avions reçu un renfort pendant notre séjour dans cet endroit, lequel était venu de Rochefort.

Ces bâtiments étaient montés par des hommes de notre Corps, nous passâmes en partant devant la Division Française qui était composée de cinq vaisseaux de ligne «Le Majestueux» en faisait partie, lequel était fort de 120 canons. Joint à ces vaisseaux de guerre, il y avait trois frégates, le tout était mouillé près l'île Dez et nous, nous fûmes mouiller près l'île de Rhez, laquelle est située dans un pays vignoble.

Le neuf nous fûmes pour jeter l'ancre dans le port des Sables Dologne, gros bourg, mais nous n'y mouillâmes point. Nous eûmes ordre de poursuivre notre route pour nous rendre à Fromentine, où nous eûmes bien de la peine à nous rendre malgré que nous fûmes obligés de mouiller pendant plusieurs heures devant Saint Gile en attendant que le vent nous devint favorable pour nous conduire dans ce port.

Y étant arrivés, nous fîmes de l'eau nécessaire pour nous rendre à notre destination.

Les vaisseaux et frégates anglais n'étaient pas très éloignés de là. Le Chef de notre Division donna ordre à un Capitaine de péniche d'aller à la découverte aux fins de reconnaître les bâtiments anglais mais la péniche ne fut pas très long-temps à faire sa découverte car elle revint au bout de deux heures et fut rendre compte au Chef de la Division de ce qu'elle avait vu.

Nous restâmes pendant trois jours dans ce port et mîmes à la voile le treize sur les six heures du matin.

Nous touchâmes en sortant de cette rade. Pour combler notre malheur la canonnière, qui nous suivait, se jeta sur notre derrière qu'il l'écrasa ainsi que notre gouvernail. Mais notre Capitaine de navire était assez versé dans son état et, par ses soins, il nous mit en même de poursuivre notre route.

Nous passâmes près l'île Noir-Mouthier et nous vîmes mouiller près Saint Nazaire dans la rivière de Nantes.

Le quatorze nous continuâmes à louvoyer le long de la côte car c'était notre plus fort et le partit le plus sage pour nous garantir de la prison d'Angleterre. Pourtant nous ne pouvions pas nous y soustraire ? Ce jour là nous vîmes mouiller devant Pain-Boeuf, petite ville.

Je n'ai pas encore instruit mon lecteur de la mission que mes camarades m'avaient chargés. Je vais donc la faire connaître. Notre perruquier s'était soustrait au moment de l'embarquement. Mes camarades voulurent que je le remplace dans ses fonctions, ce que je fis pour leur faire plaisir et en même temps pour ma tranquillité, car sitôt cet emploi, j'eus la permission de descendre à terre pour y faire repasser mes rasoirs et me munir de ce dont j'avais besoin.

On travailla donc à réparer notre bâtiment dans cette rade afin de le mettre en même de se rendre à sa destination. Aussitôt qu'il eut reçu le dernier coup de main nous fîmes des vivres et nous le mîmes à la voile le dix huit pour nous rendre au Croisic, bourg. Au moment où nous levâmes l'ancre le vent était doux et la mer tranquille mais ce temps favorable ne dura que très peu car nous fûmes obligés de ramer une partie de la journée pour nous rendre en ce port.

Le dix-neuf nous arrivâmes à la hauteur de Port Navalo où nous mouillâmes là.

Le vingt, sur les neuf heures du matin, nous aperçûmes un lougre anglais armé de plusieurs canons. A son aspect toute notre flotille se mit en ordre de bataille et nous lui donnâmes la chasse. Enfin, après quelques heures de navigation nous l'abordâmes en leur tirant plusieurs décharges d'artillerie auxquelles il répondit avec une allacrité bien manifeste de ne pas se rendre qu'à la dernière extrémité. Pourtant il fut obligé de céder et d'amener après une demi heure de combat.

L'équipage était composé de vingt-cinq hommes, tout compris, mais au moment où il se rendit à nous il ne restait que dix-sept hommes à son bord. Les autres avaient été détachés pour capturer un chasse marée français chargé de munition de bouche et d'outils le tout destiné pour Belle Île en Mer. Ce même chasse marée devint donc la proie de nos ennemis mais il n'en furent pas long-temps possesseurs car nous donnâmes la chasse à ce bâtiment pour le reprendre, ce que nous fîmes de suite. Au premier coup de canon les Anglais qui l'avaient pris se sauvèrent dans leur canot à la petite île d'Houé, laquelle est tout près de-là.

Enfin, le même jour, nous mouillâmes près Quiberon; et là, le propriétaire du chasse-marée que nous avions repris vint le réclamer. Nous lui rendîmes sans rien exiger de lui vu qu'il n'y avait pas vingt quatre heures qu'il était entre nos mains.

Le vingt-un nous arrivâmes à Lorient où nous restâmes pendant plusieurs mois là. Le temps de peine

était passé, la navigation nous paraissait agréable vu que nous ne faisons rien de boire et manger. Nous fîmes plusieurs réjouissances en l'honneur de Napoléon Premier. A son avènement au trône de France, toute la flotille qui était en rade fit des décharges d'artillerie qui se succédèrent très-long-temps, tous les bâtiments d'Etat étaient pavoisés et une grande décoration eût lieu pour le même effet.

Le dix-sept thermidor les vents devinrent bons sur les sept heures du matin, nous ne négligeâmes rien pour en profiter. Le signal de départ fait et toute la Division appareilla et mis à la voile dans le même instant.

Cette Division était forte en nombre de bâtiments mais très-faible en armes. Elle était composée de trois flotilles réunies, lesquelles la formaient. Les détachements de troupe de terre qui la montaient étaient du 1er Rég't de Suisses, du 24ème d'Inf. Légère, du 44ème et 63ème de Ligne.

Je dois donner le détail de la capacité des bâtiments puisque j'ai donné celui des troupes qui étaient à bord.

Elle était composée de treize briques canonnières, dix-sept bateaux plats et vingt-six péniches qui faisait en total cinquante-six navires, lesquels étaient commandés par Monsieur Letourneur, Capitaine de Frégate.

Nous vîmes mouiller dans le port de Conquarnau, petite ville située dans un très-vilain pays. Les Anglais qui croisaient devant ce port avec plusieurs frégates nous forcèrent de rester pendant un mois à l'ancre dans cette baie.

Le quinze fructidor nous appareillâmes, malgré que les Anglais nous gardaient à vue, et mîmes à la voile - les treize canonnières seulement - et fûmes obligés par le grand calme qu'il faisait de nous servir de la manoeuvre des rames pour pouvoir atteindre une frégate afin de la prendre à l'abordage. Ce que nous aurions fait si le vent ne s'eût pas élevé contraire à nos manoeuvres mais il devint si fort et la mer devint si furieuse que nous fûmes obligés d'abandonner la frégate et retourner dans la rade où nous restâmes encore un jour.

Cette frégate anglaise ne perdait pas notre Division de vue, elle avait envie de la détruire si toutefois elle sortait du port où elle était. Fallait pourtant nous rendre à notre destination, nous levâmes l'ancre et mîmes à la voile pour nous rendre à Benaudet, petit village où nous arrivâmes à force de nager, sur le soir.

Ce port se trouve dans la rivière de Quimper où nous y restâmes trois jours à l'ancre.

Le vingt nous partîmes de-là pour nous rendre à Pémart petit village.

Cette journée fut assez heureuse pour nous, le vent nous favorisa durant le temps que nous fûmes en mer. Nous arrivâmes donc heureusement dans ce port où nous ne restâmes qu'une nuit.

Le vingt-un sur les trois heures du soir, une corvette anglaise vint pour nous reconnaître et sitôt qu'elle eût remplie sa mission elle disparut deux heures après.

Le Commandant de la Division fit le signal d'appareiller de suite, ce que nous fîmes par une manoeuvre précipitée. Nous mîmes donc à la voile et voguâmes une partie de la nuit assez tranquillement.

Le lendemain sur les dix-heures du matin nous arrivâmes en bon port dans la baie d'Audierne et, mouillâmes dans la Gamelle qui se trouve auprès de cet endroit. A peine nos manoeuvres de nuit étaient-elles parées que nous vîmes deux frégates anglaises, une corvette et un lougre, paraître devant ce port.

De suite, l'ordre fut donnée de se mettre en ligne afin de se défendre contre ces bâtiments. Cette manoeuvre s'exécuta avec assez de précision mais la marée montait et nous fûmes forcé de rentrer dans le port d'Audierne, petite ville située dans un pays très-montagneux. Elle est du Dépt du Finistère.

Nous restâmes donc quelques jours dans ce port et pendant ce temps il partit un détachement pour aller chercher les péniches qui étaient restées à Conquarnau, lesquelles arrivèrent le lendemain en bon port. Plusieurs bâtiments anglais croisaient toujours devant ce port et ne nous quittaient pas d'un pas. Ils avaient envie de nous avoir. Comme leur envie fut satisfaite, malheureusement pour nous:

Enfin leur vue nous empêchait de mettre à la voile pour sortir de ce trou afin de nous rendre à notre destination. Après y avoir été assez long-temps, le Chef de la Division, Monsieur Boizet qui commandait la côte depuis Brest jusqu'à Lorient, donna ordre à toutes les canonnières de se tenir prêtes à mettre à la voile au premier temps propice à naviguer.

Ce fut le vingt-neuf vendémiaire à dix heures du matin. Les bâtiments anglais ne paraissaient pas dans ce moment mais, à onze heures, ils parurent devant le port et nous forcèrent encore de rester encore ce jour là à l'ancre.

Le trente, le Chef de Division donna ordre de mettre un supplément de troupes à bord de toutes les péniches qui étaient à l'ancre dans le port afin de les rendre à Brest et ensuite retourner à Audierne pour y prendre les canonnières qui y étaient restées pour les rendre aussi dans ce même port.

Nous débarquâmes donc dessus les canonnières pour rembarquer sur les péniches comme je viens de le dire et, sur les quatre heures du soir, nous mîmes à la voile au nombre de vingt-six péniches et deux chasse marée.

Ces derniers étaient chargés d'avirons pour se rendre à la même rade que nous. Le vent était doux et la mer calme. Nous fûmes obligés d'aller à la rame pendant une heure afin de gagner un peu le large pour

prendre le vent, lequel s'éleva d'une manière impétueuse, la mer devint en courroux, les flots nous couvraient d'eau à chaque moment, enfin, la Division se dispersa de toute part et chacun prit le parti de se tirer suivant son industrie maritime.

Le Commandant montait un des chasse-marée, lequel était encore assez propre à résister aux ouragans si communs dans ces parages. Nous le perdîmes de vue à la tombée de la nuit, l'obscurité répondit assez au mauvais temps car on avait peine à voir un bâtiment à deux toises du bord. Joint à tous ces contre-temps, une pluie continuelle nous inondait dans notre bateaux. Il était impossible de se soustraire puisque les vivres mêmes étaient exposés à l'injur du temps.

Sur les neuf heures du soir nous nous abordâmes avec une autre péniche, laquelle nous enleva plusieurs manoeuvres, l'arambage de ce navire contre le nôtre nous fit sauter sur l'eau, et à la rechûte, nous crûmes le nôtre englouti dans les flots. Il était impossible d'éviter les navires qui venaient pour nous aborder car notre bâtiment était déjà tout désemparé. Les cris de détresse se faisaient entendre de toute part. Ô ciel ! ordonne donc la fin de nos maux ! Quel espoir devons-nous avoir dans cet état ? pas du tout, car notre chef était un glouton qui ne pensait pas plus à son navire que moi je pense à sortir de l'endroit périlleux où j'étais dans ce moment de désespoir.

L'alarme était générale sur tous les navires, la mort semblait planer sur eux. Cependant le courage nous préserve du dernier danger, nous fîmes tous nos efforts pour gagner le vent qui nous avait affalé et dans peu de temps nous nous éloignâmes.

Il est inutile d'exprimer la joie que nous ressentîmes d'avoir échappé au fureurs de ce terrible élément, elle ne peut être ressentie que par ceux qui passent des portes du tombeau à la vie.

Au milieu de la nuit, le Capitaine nous fit part du mauvais état où se trouvait le gouvernail fracassé par la force des vagues. Pour le coup, il semblait que nous échappions à un abyme pour tomber dans un autre. Cette nouvelle renouvela nos alarmes. Elles étaient d'autant plus fondées que l'équipage du navire était composé que d'hommes inepte par leur état.

Le Capitaine, même, était plus digne de vider un tonneau que de diriger la marche d'un navire, de manière que nous étions exposés à toutes les contrariétés possible.

Pendant qu'on-était à prendre les mesures pour radoubler le gouvernail plusieurs bâtiments de la flotille passèrent devant nous et nous demandâmes secours à quelques uns, mais ils ne voulurent pas se charger de cette tâche sans en avoir reçus les ordres du Commandant de la flotille, auquel, disaient-ils, ils allaient rendre compte du mauvais état de notre navire.

Le temps était toujours affreux, la pluie n'avait pas cessé de tomber depuis notre sortie. Nous passâmes la nuit dans la crainte et dans l'incertitude sans avoir aucune connaissance de la route que nous tenions. Nous eûmes recours au bruit du canon. Il fit son effet au bout d'une heure. Nous vîmes paraître un chasse-marée qui nous acosta et nous envoya une haussière pour nous traîner à la remorque mais elle ne put parvenir jusqu'à notre bord par la maladresse de ceux qui devaient la saisir. La deuxième qui nous envoya n'eût pas le même sort que la première mais elle ne nous servit guère plus car, aussitôt qu'elle fut amarée au grand mât de notre navire, elle se rompit et nous allions toujours en drive.

Pourtant les moments étaient précieux, il fallait en profiter.

Nous sollicitâmes un troisième cordage pour pouvoir nous tirer de l'état déplorable où nous étions ce que le Capitaine de ce navire fit avec empressement. Il nous fit jeter un grelin à bord lequel ne parvint pas jusqu'à nous. Oh Ciel, fîmes-nous, en faisant entendre les cris perçants du désespoir ! C'en est fait de nous ! tout ce qui peut être de quelque utilité pour nous sauver du naufrage nous échappe et il ne nous reste plus que la certitude affreuse de périr sans recevoir les moindres secours ! Enfin la mer s'entrouvrait à chaque instant et nous laissait voir le tombeau qui devait recevoir nos tristes cendres. Non ! je n'essairai pas de dépeindre les réflexions sérieuses que je fis pendant ce temps de malheur !

Nous touchions au terme de notre vie quand, tout-à-coup, ce navire qui avait déjà tenté trois fois de nous tirer de l'embarras ou nous étions, reparu avec un grelin pour pouvoir le jeter à notre bord. Il y parvint pourtant ce coup-là, nous l'amarâment à notre grand mât et nous nous crûmes sauvés. Hélas ! Faible espoir, tu ne devais qu'augmenter nos maux par la suite !

Un instant après le Capitaine de chasse marée nous cria de couper le grelin car le grand mât de son navire était tout fracassé. Le voilà complet notre désespoir, m'écriais-je ! Enfin le Capitaine de notre bâtiment fit quelque résistance pour obéir aux invitations de notre bienfaiteur et, un instant après, il ordonna de couper le cable, ce que fit le Tambour de notre bord avec une vieille hache d'abordage que nous avions à notre bord.

Voilà donc ce chasse marée qui disparaît de nous et nous fûmes toujours en proie à la furie des flots et à la rage des vents. Le moindre écueil pouvait briser notre barque qui était déjà très fracassée par les lames qui avaient battu pendant deux jours contre ses bords. Le vent ne se calmait pas, la mer était toujours aussi furieuse à son ordinaire, il fallait donc nous résoudre à passer la journée dans ce triste état.

La deuxième nuit fut encore plus terrible que la première, en un mot, je croyais qu'il n'y aurait plus de fin à nos souffrances. Les vents devinrent de plus en plus violents, l'heure du berger arrivait à pas précipité et rien n'annonçait le repos qui nous aurait été de première nécessité.

La mer se grossissait toujours, les flots étaient devenus encore plus effrayants que la nuit précédente. Les lames d'eau embarquaient à notre bord, ce qui nous obligeait de pomper jour et nuit. La fatigue de ce terrible exercice avait fini de nous ôter le courage de vaincre les dangers qui nous menaçaient d'une manière à ne nous laisser rien entrevoir qu'une mort funeste.

Nous étions exténués de fatigue et de faim car depuis deux jours nous n'avions pris aucune nourriture, cependant, nous faisons notre route avec une seule voile et nous ne connaissions pas notre direction. Enfin, le calme reparut avec le jour. L'espérance et le jour rentrèrent dans nos cœurs et l'ardeur des rayons du soleil fit totalement disparaître nos craintes. Nous étions dans la plus grande sécurité lorsqu'un novice, qui faisait le quart en vigie, annonça terre. Cette nouvelle nous fit plaisir mais il fut rapide et il fut remplacé par la douleur que nous laissa le doute d'un bâtiment qui venait droit à nous. Nous crûmes d'abord qu'il était de notre nation mais notre croyance fut cruellement trompée lorsque nous aperçûmes le pavillon anglais qui flottait sur la poupe. Nous nous mîmes en défense mais elle devenait inutile puisque la force de l'ennemi était beaucoup supérieurs à nous et nous risquions de payer chère cette témérité, et le meilleur parti était de se rendre. Aussi le fîmes-nous sans beaucoup de peine.

Notre péniche fut bientôt rempli d'Anglais qui nous y remplaçâmes et nous mîrent à bord de « La Comtesse », corvette de quatorze canons et cinquante hommes d'équipage, la même qui nous avait pris. Nous fûmes séquestrés dans une des extrémités intérieures de la batterie entourés de factionnaires et de chaînes en cas de révolte de notre part.

C'en était fait, il n'y avait plus que les supplices à attendre de cette nation barbare car nous étions très bien imbus des scélératesses qu'il avait faites à nos braves frères d'armées qui, depuis long-temps, gémissaient sous la tyrannie de ce Gouvernement.

Je demande aux âmes sensibles qui me feront l'honneur de jeter les yeux sur le fruit de mes productions s'il était possible d'exister au milieu des craintes qui nous retraçaient à chaque moment les maux que nous avions soufferts pour devenir les victimes d'une guerre à laquelle nous ne pouvions qu'opposer l'innocence pour nous dédommager des anxiétés qu'elle nous suggérait !

Oui ! disai-je, me voilà donc plongé dans l'abyme du malheur ! et exposé à tout ce que l'homme parvenu au dernier période de l'infortune peut souffrir de plus cruel et de plus humiliant.

Cependant la résignation vint à mon secours. Elle me devenait très-nécessaire dans une circonstance aussi facheuse et je me déterminai à supporter mon sort avec ce calme qui n'est connu que d'une âme qui n'a point été corrompue par le crime.

Chapitre XIII

Le jour terrible où j'ai perdu ma liberté a droit de faire époque dans ma mémoire. Ce fut le deux brumaire de l'Empire Français (24 octobre 1804) que je tombais au pouvoir des ennemis de ma Patrie. S'ils eussent voulu profiter des droits, que leur donnait sur nous la victoire, ils auraient fait assez triste capture car nous n'avions que nos habillements et rien d'autre qui put leur faire trouver la victoire agréable.

La corvette, chargée des prisonniers qu'elle venait de faire, fit voile pour rejoindre l'Escadre Anglaise qui croisait devant Brest, où nous arrivâmes au bout de trois jours en longeant la côte de Ouessant.

Le Capitaine de la corvette fit signe qu'il avait des prisonniers à son bord. Aussitôt, « Le Windsor Castre » mit sa grande chaloupe à l'eau qui vint nous prendre à bord de cette corvette. A peine fûmes nous sur ce vaisseau que nous éprouvâmes un changement salutaire de situation. « Le Windsor Castre » était un vaisseau à trois ponts et fort de cent pièces de canon et de sept cents hommes d'équipage, outre soixante hommes de troupe. Notre nourriture fut la même que celle des Anglais avec cette différence que nous avions du vin à nos repas et qu'on leur donnait du rhum mêlé avec de l'eau.

Nous louvoyâmes quelque temps à la hauteur de Brest et comme les vents étaient contraires, l'escadre fit voile pour Torbay où elle s'approvisionna de vivres en tout genre et d'où elle partit aussitôt après nous avoir transféré sur la corvette « La Liberty » forte de douze canons et où nous fûmes très-mal pendant les quatre jours que nous y restâmes car les vents étaient si contraires et la mer si orageuse qu'on tira plusieurs coups de canon pour faire venir le pilote à bord.

Le mât de beaupré avait été brisé par un coup de vent et il devenait d'une grande nécessité dans le moment.

Heureusement que l'Amirauté de Torbay envoya deux pilotes qui restèrent à notre bord en attendant un vent favorable pour partir. Torbay est petite mais bien fortifiée par la situation entre plusieurs montagnes et par une citadelle qui défend la rade. Il y a aussi un petit port marchand.

Le quatorze brumaire, sur les onze heures du matin, la corvette fit voile pour Plymouth où nous arrivâmes à dix-heures du soir.

Le quinze sur les sept heures du matin nous mouillâmes en face de Dock, ville distante de Plymouth d'environ une lieue. Le Gouvernement Britannique a eu soin de faire fortifier ce portage essentiel. L'entrée du port est jolie, la rade est très-longue.

Notre sort était d'être ballotés par terre et par mer.

A peine fûmes nous mouillés que nous fûmes transférés sur « Le Bienfaisant », ancien vaisseau qui n'est plus propre qu'à servir de prison. Les Officiers Français n'avait pas d'autre prison et notre Capitaine de notre Compagnie fut forcé d'y venir avec nous. Cependant il n'y resta que quelques jours au bout desquels il partit pour jouir de la faveur du cautionnement.

La garde de cette prison flottante est confiée à des vétérans cazernés à Plymouth et dont chaque détachement se relevait tous les deux mois.

Je restais dans ce ponton jusqu'au quatorze avril 1805 que je fus transféré sur « Le Généreux », ancien vaisseau français de 80 canons et qu'on venait d'ériger nouvellement en prison flottante.

J'y restai jusqu'au onze novembre 1805 flottant entre l'incertitude et l'espérance et trainant une vie ennuyeuse mais, au onze novembre, j'eus occasion de traverser à pied deux provinces d'Angleterre, le Sommerset et le Devonshire, pour me rendre avec deux cents cinquante prisonniers dans les prisons de guerre à Bristol.

Il me semble manquer à mon devoir de passer sous silence le temps que j'ai passé à bord des prisons flottantes sans en instruire mes lecteurs. Mes occupations étaient si monotones que je les aurais négligées sans faire une grande permutation dans le cours de mes aventures qui sont, comme je l'ai déjà dit, une pure image de variations qui offrent à-la-fois la joie et la douleur ?

Le temps que j'ai été dans ces prisons flottantes je n'ai eu d'autres plaisirs que ceux de m'instruire et, si j'avais eu des ressources du côté de la fortune, ma captivité n'aurait été rien moins que désagréable pour moi car je préférerais l'instruction que je pouvais me procurer à tous les moments de récréation qui auraient pu distraire mes ennuis.

Je travaillais donc l'arithmétique avec goût et, sûrement si mes moyens m'avaient permis de fouiller dans les mathématiques, j'aurais fait des progrès rapides dans cette carrière brillante.

Mon imagination avait encore tout l'empreinte de la variété malgré que j'étais dans mon septième lustre. Cet âge avancé ne m'était aucunement contraire dans les entreprises que j'ai faites pour acquérir des connaissances dans les sciences abstraites. Je voyais avec orgueil mes connaissances s'accroître et ma plus grande occupation était de dévorer des volumes entiers afin de pouvoir en faire quelque narration si toutefois je me trouvais dans des sociétés où le bon goût soit encore d'usage.

Chapitre XIV

Je croyais en commençant cette ouvrage que mon itinéraire ne s'étendrait que dans le continent mais les hazards de la guerre qui m'ont précipité dans les prisons d'Angleterre sont les auteurs de voyages que j'ai faits dans cette Ile qui n'est pas très-éloignée de la terre continentale. Elle n'est séparée de la France que par un bras de mer appelé la Manche et dans sa plus étroite largeur il a sept lieues, laquelle se trouve en face du Pas de Calais.

Bref sur ce récit topographique car j'entends les Anglais qui me crient d'embarquer pour me rendre à Plymouth afin de faire la route par terre qui conduit à Bristol, où je dois finir ma captivité, en un mot n'en sortir qu'à la paix, pour revoir ma Patrie.

Ô jour fortuné ! viens donc trancher le fil de mes angoisses en me rendant au sein d'une Patrie que je chéris et pour laquelle je suis tout prêt de verser la dernière goutte de mon sang !

Nous partîmes donc du « Généreux » (Prison flottante) au nombre de deux cents cinquante hommes prisonniers escortés par autant de Soldats Anglais. Ce départ fut fixé le onze novembre 1805 quelques jours après le fameux combat naval qui a eu lieu en face de Trafalgar, village espagnol.

Cette affaire avait été sérieuse et les Français avaient perdu plusieurs vaisseaux dont quatre desquels furent amenés dans la rade où nous étions en prison, comme je l'ai dit, à bord du « Généreux » et notre départ eut lieu pour [faire] des logements à ces nouveaux prisonniers qui nous remplacèrent le même jour de notre départ.

Nous vîmes donc débarquer dans un bourg contigu au Dock, ville située à quelque distance de Plymouth.

Là, nous reçûmes le pain et nous nous mîmes en route de suite. Nous avons passé dans une partie de la ville de Plymouth qui est une grande ville d'Angleterre très-bien fortifiée. Elle a l'avantage d'avoir un des plus beaux ports royaux de ce pays. Joint à cela elle a aussi un fort port marchand lequel fait l'orgueil de cette place.

A quelques cent toises de la ville est situé un grand corps de logis appelé « Mille Prison », lieu où les prisonniers de guerre espagnols étaient détenus. Cette prison est entourée de murs inexpugnables. Aussi, quand un prisonnier est dans cette terrible enceinte, il ne lui est guère possible de s'évader d'aucune manière.

Nous voilà donc en marche pour nous rendre à Veibridg, petit hameau distant de Plymouth de 11 milles (3 lieues 2/3).

Là, on nous fit l'honneur de nous donner le palais des chevaux de poste de cet endroit pour logement. Je

n'ai pas besoin de dire que nous étions passablement mal couchés mais nous étions prisonniers de guerre et il n'y avait rien de rebutant pour nous.

Je vais dire, une fois pour tout, ce que nous avions par jour pour nos vivres: deux livres de pain et puis de l'eau quand nous pouvions nous en procurer. Joint à cette nourriture nous avions neuf sols par jour déduction faite de 3 sols que nous laissions par jour pour coucher sur la paille dans les étables, enfin, le Gouvernement Britannique nous passait en route un Scheling qui fait un franc quatre sols de notre monnaie.

Le douze au-matin nous partîmes pour nous rendre à Asburton, petite ville où il y a de superbes maisons. Les rues y sont fort larges et bien droites. Ce jour là, la pluie n'a pas cessé un moment le temps que nous avons été en route. Nous logeâmes au Lion d'Or, mais Dieu sait comment ? dans des écuries ? il est inutile de toujours répéter la même chose tous nos logements furent les mêmes.

Le treize nous partîmes sur les sept heures du matin pour nous rendre à Chudleigh, gros bourg. Le quatorze nous vîmes à Excester, grande et jolie ville d'Angleterre très-commerçante par une forte rivière qui passe dans ses murs, laquelle est toujours couverte de bâtiments de commerce. Ce logement doit être séparé des autres en ce que nous ne couchâmes pas dans des écuries, mais toujours dans un manège, cela revient bien à peu-près au même.

Nous eûmes séjour le quinze dans cette place. Nous fûmes gardés par les Carabiniers à Cheval de sa Majesté Britannique. Je crois que c'est les seuls Anglais que j'aye jamais vus pour être affables.

Le seize nous fîmes route pour nous rendre à Bonnonton, où nous arrivâmes le soir. C'est une petite ville assez jolie dans sa petitesse. Là, nous fîmes séjour car en Angleterre les prisonniers ne marchent jamais le dimanche. Nous eûmes le plaisir d'avoir un petit entretien avec une dame qui parlait très-bien français laquelle nous donne une demi-guinée (12 - 10 s), ce qui nous fit un sol par homme. J'avoue que nous la primes plutôt par reconnaissance de l'amitié qu'elle s'efforçait de nous montrer que par intérêt. Peut-être, si nous l'avions refusée, notre délicatesse aurait blessée la bonne volonté qu'elle avait de nous être de quelque utilité et, ayant consulté l'amour propre qu'un Français doit avoir, sur-tout dans un pays étranger, nous l'acceptâmes.

Le dix-huit nous fûmes loger à Taunton, grosse et jolie ville, est toujours la même situation de logement: écurie.

Nous eûmes bien de la peine avec notre argent de nous procurer ce dont nous avions besoin car nous étions très étroitement logés.

Le dix-neuf nous vîmes loger à Bridgwalte, petite ville où il y a un petit port marchand et un très beau pont qui est construit tout en fer.

Le vingt nous fûmes loger dans Wels; grande ville, et là, nous fûmes conduits par un détachement qui ne nous donna aucune liberté pas même celle de satisfaire au besoin que la nature impose à tout homme existant.

Ce jour là nous passâmes aussi dans Bristol, grande ville d'Angleterre. Elle est la seconde pour cette qualité. Il y a un très-beau port de commerce ce qui fait que cette place est très-riche. Les rues y sont d'une largeur extraordinaire, les maisons d'une même hauteur ce qui fait un coup d'oeil admirable. Il était quatre heures du soir au-moment que nous la traversâmes et, de là, nous vîmes à Sftapleton où je suis au-moment que j'écris cette description. Ce village se trouve à 3 milles de Bristol. Là, sont située les prisons de guerre, desquelles je vais donner la description dans le chapitre suivant.

Chapitre XV

A trois milles de Bristol et sur une petite éminence se trouve huit arpents d'un terrain quarré plat et uni qui forment une enceinte où l'affreuse politique de la guerre et l'atroce invention de l'ôtage ont enfermé des milliers de malheureux qu'une intelligente tactique jalouse d'atténuer les forces d'un ennemi lui a enlevé.

Ce terrain est couvert par des remparts de dix pieds de hauteur qui s'élèvent des quatre coins et qui en font un champ clos et une enceinte assez vaste. Ces remparts sont hérissés de pieux en forme de chevaux de frise qui en défendent l'escalade. Plusieurs angles saillants y forment au temps de plates formes où sont établies des guérites qui répondent à d'autres et dont leur proximité ne permet pas de pouvoir hasarder la fuite. Quatre-vingt guérites ainsi distribuées autour de ces remparts et gardées par autant de sentinelles rendent inabordable l'approche des murailles.

La surveillance rigoureuse de ces gardes présente à toute évasion un obstacle encore plus insurmontable. Ainsi les malheureux condamnés à passer plusieurs années dans ce funeste réduit n'ont pas même l'espérance consolante de pouvoir briser leurs chaînes en trompant la vigilance de leurs féroces gardiens. Trois corps de bâtiments, enclavés dans cette enceinte, dont chacune de cent cinquante pieds de longueur sur quarante cinq de largeur, servent de logement à cinq ou six mille prisonniers. Un quatrième bâtiment, un peu plus long mais moitié moins large que les autres, sert d'hôpital.

Celui-ci est séparé des autres par un intermédiaire de huit pieds de hauteur gardé à chaque extrémité par un factionnaire pour intercepter toute communication avec les autres corps de logis. Les intervalles qui

séparaient les trois prisons présentent quatre cours spacieuses où les prisonniers ont la liberté de se promener. L'une des extrémités de cette enceinte, c'est à dire le bout du sud, est terminé par un petit corps de logis servant de cuisine pour les vivres des prisonniers, auxquels est contigu un autre magasin où le pourvoyeur de bière met ses barriques.

Ce magasin n'a point de porte sur les cours et n'a qu'une seule fenêtre par où le pourvoyeur vend la bière aux prisonniers.

Vis à vis la cuisine et ce magasin qui forment ensemble une aile assez considérable de bâtiment servant de fronton à la grande cour, ou cour du milieu, et, à la distance de cent soixante cinq pieds environs, sont deux cloaques à peu de distance l'un de l'autre. Derrière chacun de ces cloaques et à une certaine proximité est un hangard (espèce de halle) couvert en bois.

Ces hangards servent à mettre les lits des prisonniers à couvert de la pluie où des autres intempéries qui pourraient leur nuire. Il y a un troisième hangard destiné au même usage et presque contigu à la prison nouvellement bâtie qui a formé le troisième corps de logis.

Les quatre cours sont éclairées pendant la nuit par cinquante deux réverbères placés à une très-grande proximité les uns des autres ce qui rend plus difficile les moyens de s'évader pendant la nuit.

Je n'ai jamais pu comprendre les raisons qui ont déterminé le Gouvernement Britannique à faire construire des prisons de guerre dans un terrain aussi aride que l'est celui qui forme l'enceinte des prisons dont je donne la description.

Le lecteur croira difficilement que sur un terrain aussi favorable pour des prisons de guerre, l'eau manque totalement. C'est cependant ce que je n'ai que trop éprouvé pendant plusieurs années que j'ai resté dans ce funeste réduit et où j'ai toujours vu travailler à creuser des puits pour procurer l'eau nécessaire aux prisonniers. Pourtant, au moment où j'écris ce chapitre, l'eau n'a pas encore manqué cette année mais est la première depuis que je suis ici.

Si l'on examine l'assiette du terrain on cessera d'être étonné. Que l'on considère le lieu, étant sur une éminence, il ne peut recevoir l'eau que par communication qu'on peut ouvrir entre ses puits et un torrent qui coule à deux cents pas de distance des prisons.

Jusqu'à présent les cinq puits qui sont dans l'intérieur de l'enceinte n'ont pu procurer l'eau nécessaire que pendant quelques mois de l'hiver, c'est à dire dans la saison où les pluies très-fréquentes ici laissent aux inondations les moyens de filtrer. Mais lorsque la terre échauffée par l'ardeur du soleil imbibé l'eau qui a surnagé à sa surface il n'est plus possible alors de se procurer pour les prisonniers celle qui est la plus indispensable à leurs premiers besoins.

Il faudrait pour cela creuser un puits jusqu'à la profondeur égale au niveau du ruisseau dont j'ai parlé plus haut et qui est plus bas de l'assiette des prisons de deux cents pieds au-moins.

Jusqu'à présent on a tenté d'exploiter une mine propre à fournir de l'eau ce qu'il paraît avoir réussi car on n'y travaille plus et l'eau y est toujours à la même hauteur. Ce puits est profond de cent soixante quinze pieds tout taillé dans le roc.

Chapitre XVI

Après avoir donné une description assez précise de l'enceinte des prisons il est nécessaire de donner à présent celle de l'intérieur des bâtiments qui y sont enclavés.

J'ai déjà parlé des corps de logis mais je n'ai pas dit qu'ils sont tous d'une figure parallélogramme. Cet article doit suffire.

Chaque bâtiment se trouve divisé en deux parties égales par un plancher de bois et contient aussi deux salles: l'un en rez-de-chaussée et l'autre au dessus et toutes les deux égales en longueur au bâtiment.

En partant de chaque extrémité de logis, jusqu'à la rencontre de soixante un pieds, de chaque côté s'élèvent deux murs qui forment, dans la distance qu'ils laissent entre eux, une petite salle enclavée dans les autres, et qui a vingt-huit pieds de longueur. Les deux salles qui restent de chaque côté sont comme je viens de le dire de la longueur de soixante un pieds.

Chaque salle est garnie d'épontille qui fixent la partie de la salle à chaque prisonnier à son poste: partant du mur jusqu'à la distance de sept pieds et demi. Lesquelles, avec celles qui sont placées contre le mur, donnent aux prisonniers la facilité d'y tendre leurs hamacs; ce qui imite, à-peu près, une ligne transversale appuyée sur deux lignes perpendiculaires.

Chaque épontille sert de crampon où deux prisonniers peuvent fixer les cordes de leurs hamacs. On les placent l'un au-dessus de l'autre à une certaine distance et autant que peut le permettre la longueur de l'épontille.

Le même ordre de construction existe dans toutes les salles de dessus qui diffèrent des salles basses en ce que celles-ci ont un mur dans le milieu, et dans l'épaisseur duquel sont pratiquées plusieurs issues pour faciliter le passage d'une aile à l'autre.

Quand aux salles hautes, elles ne sont partagées au milieu que par un rang d'épontilles qui correspondent à d'autres qui viennent border une espèce de coursive formée par le vide que laissent les

épontilles. Laquelle coursive règne dans toute la longueur des salles, ainsi les prisonniers ont toute la commodité qui peuvent présenter de tels bâtiments et composés de la manière que je viens de le décrire. Chaque mur des bâtiments est percé de dix-neuf fenêtres de facade et d'une médiocre grandeur. Chacune de ces fenêtres étant traversée perpendiculairement par plusieurs barreaux de fer à la distance de quatre pouces l'un de l'autre et qu'on peut fermer par des volets qui roulent sur leurs gonds. Aux deux extrémités de chaque corps de logis sont deux portes, l'une tournée à l'est l'autre à l'ouest, qui procurent la commodité de sortir des salles sans être pressés par la foule.

A l'extrémité des bâtiments qui se trouvent du côté du sud, et tout près des portes de la salle haute, est un escalier par où l'on monte dans une petite salle de toute la longueur du bâtiment et qui se trouve diamétralement au-dessus de ces deux petites salles, dont j'ai déjà parlé, qui sont enclavées dans les grandes.

Pour parvenir à cette salle, il faut traverser un corridor ou boyau. C'est la partie la plus élevée du bâtiment dont le toit en forme la couverture. Après cette salle règne un autre corridor semblable au premier et qui ne se termine qu'à l'extrémité nord du bâtiment.

Pour faciliter l'intelligence de cette description j'ai cru nécessaire de faire un article séparé de certaines observations qui sont tellement cohérentes à cette même description que je ne saurais les mettre sans laisser quelque chose à désirer.

Le lecteur a fait sans doute attention à ces petites salles dont j'ai déjà parlé plusieurs fois et qui sont enclavées dans les grandes dont elles font la partie du milieu.

Ces petites salles porte le nom de « chapelle » ainsi appelées par l'usage auquel elles étaient destinées du temps de la monarchie en France. Le Gouvernement de ce Royaume, jaloux de procurer à ses malheureux combattants prisonniers les consolations de la religion, avait obtenu du Gouvernement Britannique que les prisonniers français pussent trouver dans leur captivité les moyens de pratiquer les exercices spirituels. Dans cette intention les petites salles, dont j'ai parlé plus haut, servaient de chapelle où les prisonniers venaient des autres salles pour entendre la messe.

De là, le nom de chapelle a resté à ces petits enclos intérieurs et les prisonniers ont donné le même nom à cette salle de la partie la plus élevée de chaque bâtiment, et qui n'était pas obstruée par des épontilles, présente une salle assez vaste où les prisonniers ont la liberté de se promener et de se procurer les amusements innocents qui peuvent adoucir leur sort.

La chapelle haute de la prison n° 1 sert de salle de danse, d'escrime etc..., celle de n° 2 est destinée au logement des Officiers qui n'ont pas obtenu les faveurs du cautionnement ou qui ont violé leur parole dans le cautionnement et, depuis quelques temps, la salle du n° 3 est libre à tous les exercices et amusement de cette prison. Elle a été long-temps consacrée à la représentation de quelques pièces de comédie que quelques prisonniers jouent publiquement afin de faire diversion aux chagrins que le séjour entraîne.

Voilà pour ce qui regarde les salles communément appelées chapelles par les prisonniers. Quant aux coursives qui servent de sentier dans les salles et qui répondent d'une extrémité à l'autre, elles ont été percées dans les salles hautes en quatre endroits différents et dont on a bouché les ouvertures par des caille-bottis au-dessus desquels, et diamétralement, sont pratiquées d'autres ouvertures couvertes aussi d'un caille-bottis. Ces dernières ouvertures sont pratiquées dans l'épaisseur du plancher boisé qui règne dans le boyau supérieur qui conduit à la chapelle la plus élevée de chaque bâtiment.

Lesquelles ouvertures reçoivent à-leur-tour l'air par des ventouses pratiquées sur le toit qui correspondent en ligne perpendiculaire aux autres, dont j'ai parlé, et qui communiquent ainsi jusque dans les salles basses l'air qu'elle reçoivent de la partie la plus élevée du bâtiment.

Ce n'est que depuis 1805 que les ouvertures ont été pratiquées et à l'occasion d'une maladie épidémie qui se répandit dans les prisons qu'on attribue au méphytisme des salles. Dernièrement et dans une visite que l'Officier de Santé - chargé par le Transport Office de la salubrité des prisons - fit dans celle de Bristol et trouvant que les salles ne recevaient pas une assez grande quantité d'air, fit faire dans l'épaisseur des murailles de chaque extrémité des prisons des lucarnes en forme de meurtrières. Ces lucarnes ne laissent pas que d'incommoder par le froid qu'elle procure ainsi les vues de cet officier sont bien remplies.

Chapitre XVII

Je crois avoir donné une ample description de l'intérieur des prisons de ce dépôt mais sûrement qu'en donnant quelques petits détails sur la manière du traitement que nous y recevions concernant la nourriture le lecteur sera satisfait d'avoir quelque renseignement sur cette partie qui n'est pas le moins essentielle de l'histoire.

Nous recevions donc tous les jours vingt-un onces de pain, sept onces de viande et quatre onces de légumes secs. Les distributions de cette subsistance se faisait à onze heures pour le pain, à midi pour la soupe et, le reste des vivres étaient délivrés avec cette dernière.

La soupe que nous mangions était toujours la même. Dix ans nous aurions resté en ce lieu et dix ans la soupe aux poids aurait fait notre ordinaire.

Le temps que j'ai resté dans ce triste réduit je n'en ai pas mangé d'autre que celle de poids.

Ôh Ciel que de malheureux tyrannisés par une faim dévorante. Qu'à peine avaient-ils reçu leur nourriture d'un jour la mangeaient où plutôt la dévoraient dans une minute ! Je demande comment passaient-ils le restant de la journée ! Je frémis de dépeindre les souffrances qu'ils anduraient ! Ils n'avaient d'autre consolation que d'invoquer la mort à leur secours et de l'appeler à grands cris. Une partie de ces malheureux offrait le tableau hideux de souffrances. Leurs os étaient à peine couverts d'une simple peau toute déchirée par la trop longue nudité qu'ils avaient éprouvées dans cette terrible prison.

Non je ne puis plus satisfaire au désir que j'avais de dépeindre la situation affreuse de plusieurs milliers d'hommes réduits à la dernière des misères, ma plume se refuse de tracer les expressions que mon cœur tout navré de douleur lui dicte !

Enfin pour convaincre les âmes sensibles de ce que j'avance, c'est que plusieurs malheureux ont resté jusqu'à quatre ans sans quitter les habillements qu'ils avaient au-moment de leur incarcération.

Ceux qui peuvent se procurer quelque moyen de chez eux ne sont pas encore tant les victimes de cette misère qui existe en ce lieu car par le moyen d'un marché, qui se tient tous les jours à la barrière, ils peuvent se procurer ce dont ils ont le plus grand besoin. Ils peuvent en outre s'appliquer à l'étude qui est la seule capable de leur inspirer de nobles sentiments concernant les vertus morales. Par là ils apprendront, comme moi, à souffrir et à supporter leur captivité avec cette résignation qui nous présente à chaque instant un bonheur futur.

Par la science qu'ils acquièrent, ils se trouveront dédommagés des peines suscitées par un trop long esclavage et lequel, tel cruel qu'il soit, ils ne pourront que le regarder comme un trésor reçu des mains du créateur.

Quant à moi, je souffre, je l'avoue, de me voir privé de ce que l'homme a de plus cher sur la terre qui est sa liberté. Mais pourtant je rends à la volonté de mon sort, j'imité l'émule des revers.

L'opinion où j'ai toujours été que les malheurs sont nécessaires aux hommes et que rien ne purifie tant leur vertu que les adversités, me porte à croire que pour se trouver heureux au milieu de son patrimoine il faut avoir été le jouet de l'infortune pendant un temps assez long pour être en-même de connaître le vrai bonheur. Voilà mon système et mon protecteur ?

Une autre douceur que nous avons dans cette triste prison et celle de trouver des maîtres en tout genre, propre à cultiver le génie de ceux qui aime à s'adonner à toute sorte d'art et de science.

Nous avons ici maîtres de langue française, allemande, anglaise, en un mot toutes celles que l'on enseigne dans les universités en France. Nous avons maîtres de lecture, écriture, calcul en tout genre; maîtres d'escrime, de danse, de musique, de bâton, de fléau et même de pugilat, et le prix de toutes ces choses et d'un Scheling par mois (1 franc de solde).

Joint à la description des maîtres concernant l'instruction, se trouve les ouvriers de tout genre et qui mérite surement un petit détail de leurs capacités.

On voit dans ses sombres murs l'industrie braver la fureur de l'indigence. Tous les effets d'habillements, linges et chaussures qui passent en consommation dans ces lieux ne contiennent que l'achat des denrées qui viennent de Bristol. La main d'oeuvre ici est à très bon compte, le cordonnier, le tailleur en un mot tous les ouvriers qui travaillent pour les prisonniers sont très-modérés dans leurs conventions. Le fil que l'on emploie pour coudre est fait ici, les bas, gands, chemises en laine sont les premiers ouvrages, lesquels en sont exportés une partie dans les campagnes.

Une autre classe d'ouvriers, occupée toute l'année à travailler la paille de toute manière, est la seule qui alimente ici l'argent nécessaire pour pourvoir aux besoins de la vie. Cette même classe est très-considérable car plus de 3 000 hommes font ce même métier.

Les Anglais ont entrepris plusieurs fois à nous ravir cet avantage mais leurs efforts ont toujours été vaines, et, dans le moment où j'écris ce chapitre, les ouvrages en paille font une branche de commerce dans cette prison qui rapporte plus de mille francs tous les jours.

Malgré toutes ces petites douceurs que l'industrie nous suggère au milieu de nos maux plusieurs traîtres ont trahi leur Patrie et ont vendu leur sang au prix de l'or en prenant parti avec nos ennemis. Oui ! je l'avoue, ce ne sont pas ceux que la misère poursuivait sans modération qui ont fait cet infâme trafic ce sont ceux, au contraire, qui jouissaient des agréments les plus doux qu'une situation pareille à la nôtre peut offrir à un homme qui aime son pays.

Bref sur cette narration, laissons-là ces monstres voués par l'enfer. Ils trouveront tôt-ou-tard la récompense des actions infâmes qu'ils ont faites en trahissant leur propre sang !

Une autre action qui ne commande pas moins la vengeance du Ciel que cette dernière et qui a eu lieu dans cette enceinte par un coup de désespoir. Un jeune homme à peine sorti de son pays fut appelé au secours de sa Patrie, comme plusieurs millions d'autre, est venu commettre un suicide au milieu du temple de la résignation. On me demandera pour quelle raison a-t-il eût la lâcheté d'attenter à sa vie ? C'est ce que je ne puis pas définir ? Pourtant si j'osai faire quelques conjectures sur cette horrible action je

dirais, avec cette franchise qui caractérise l'homme impartial, qu'une pure crainte de souffrir dans cette prison l'a déterminé à se porter la mort.

Cependant il ne lui manquait rien, il avait encore de l'argent et des habits pour plus de deux ans car il n'y avait pas plus de dix mois qu'il avait quitté Cambray, lieu qu'il l'a vu naître, et qui a maintenant le désagrément d'avoir produit un monstre pareil.

J'invite les âmes sensibles qui jetteront les yeux sur cette page, dont le contenu n'est que pure infâmie, à retenir les larmes qu'elles auraient pu donner à un être qui a déshonoré la société par le crime le plus atroce.

Je crois avoir assez répandu la consternation dans le coeur de mes lecteurs. Si je l'ai fait c'est la régularité de mon histoire qui l'a exigé car autrement tous ces resonnements me portent à des égarements dans le devoir de l'homme et certainement ce ne sont pas là mes plus grandes occupations. Je trouve d'autres moyens pour faire diversion à l'ennui que ceux de fouiller dans le coeur qui produit de semblables malheurs !

Je reviens donc à ma situation. Qu'était-elle ? la lecture, l'écriture, le calcul, en un mot tout ce qui peut frayer le sentier des vertus à un homme condamné à passer plusieurs années dans un réduit pareil à celui dont je viens de décrire le déplaisir et l'ennui. Non ! je n'avais d'autres amusements que ceux là.

On nous faisait sortir des prisons le matin à 8 heures pour ne rentrer qu'à midi, heure où tous les prisonniers mangeaient la soupe. Nos vivres ont été changés quelque temps après notre arrivée en ce lieu. On nous donne maintenant des harengs deux fois par semaine, ce qui devient ennuyant car ils sont d'une très-mauvaise qualité et nous sommes obligés de les jeter une partie du temps.

Je crois qu'il est inutile d'entrer dans d'autres détails qui pourraient devenir ennuyeux et qui représenteraient toujours la misère dans sa plus grande perfection car, ici, c'est ce que nous avons de commun et nous y sommes si bien accoutumés qu'elle ne peut plus rien sur nos coeurs corrompus par les souffrances et les revers du sort qui nous pousse depuis plusieurs années.

Avant que de clore cet ouvrage je veux donner une idée de dérèglements qui ont lieu dans ces murs où on les trouvera peints d'une manière énigmatique au chapitre suivant.

Chapitre XVIII

Je n'ai pas encore commencé ce chapitre et je recule d'horreur et d'épouvante devant les infamies qui présentent à mes yeux. Les oreilles chastes ne pourront sans frémir entendre les abominations dont se souillent des êtres qui n'ont de l'homme que la forme et les passions déshonorantes qui dégradent le coeur et égarent la raison.

J'avoue que je n'aurais jamais entrepris de traiter cette matière si je ne l'avais crue tellement liée avec les autres objets que j'ai traités qu'elle en devient pour ainsi dire le principal sujet.

Les autres articles n'étant que des objets de pure narration, n'intéressant le lecteur qu'autant qu'ils présentent la variété des caractères et les différents rapports de l'intrigue, celui-ci, au contraire, développe dans tout son jour les horreurs des passions et des sentiments qui dominent sur l'existence morale de la majeure partie des prisonniers.

Il est vrai qu'au travers de tant de monstruosité le lecteur indulgent accordera quelque chose à ces dérèglements causés par de longues privations et conviendra que la nature, toujours la-même chez tous les hommes, agit impérieusement sur certains individus qui les force bien souvent à lui sacrifier la pudeur, le devoir et ce principe que la nature elle-même leur donne.

Cette souveraine des coeurs les dispose à son gré et, comme une pâte môle, elle le façonne à sa fantaisie.

On dirait qu'elle n'a donné des facultés sensitives à l'homme que pour lui laisser la liberté de se causer lui-même ses propres malheurs et, quoiqu'il paraisse, qu'elle n'agit en lui que par le seul instinct.

Il n'est pas moins vrai qu'elle le force à une restriction de choix qu'elle garde elle seule, et nous voyons donc que toute la faute vient d'elle-même ?

Les yeux, les premiers introducteurs du coeur sont-ils frappés de la beauté d'un objet, aussi tôt le désir prend naissance et se forme, il s'irrite dans le coeur, et la passion se développe.

Ce sentiment que l'on nomme amour et qui n'est autre chose que ce désir de se communiquer à l'objet qui a fait impression sur notre âme vient changer nos facultés morales du moment qu'il s'introduit en nous.

L'être féroce s'adoucit auprès du chef d'oeuvre de la création, c'est Hercule qui file aux pieds d'Ophale, l'homme grossier et stupide devient agréable en manière, il n'y a que l'homme sensible qui ne change jamais, on dirait que ce sentiment est né avec lui et n'existe que pour lui...

Cependant, quoique le système de la nature dirige tous les êtres vers les mêmes inclinaisons, il existe néanmoins une différence et une variété de goûts qui fait en quelque sorte le bonheur de l'espèce humaine.

Je ne prétends pas par-là approuver les sentiments monstrueux qui s'écarte totalement et qui en devient

le rebut et l'exécration. A Dieu ne plaise que je puisse jamais en familiariser avec cette idée abominable ! Je connais trop bien les douceurs qu'on éprouve avec un sexe fait pour embellir l'existence de l'homme pour le consoler dans ses malheurs pour varier ses moments et lui faire éprouver ces sentiments délicieux, qu'on ne saurait éprouver par une affinité désordonnée et contre les lois de la nature. Mais en adoptant la différence des goûts qu'on nomme communément caprices je ne prétends parler que de cette nuance qui varie dans le choix qu'on fait des objets qui agissent sur notre cœur par le moyen de la vue qui, la première come je l'ai déjà dit, sert à le décider.

Cependant par l'autorité d'une facheuse expérience nous sommes convaincus que, malgré cette inclination décisive que la nature inspire à tous les hommes en lui faisant sentir les douceurs qu'il a à se communiquer à un sexe différent du sien, il y en a plusieurs qui méprisant les lois de la nature ont assez corrompus pour les violer, s'écartant de la voie qu'elle leur trace, et ne craignent pas de demander à la classe des brutes en s'abandonnant à un sentiment hétérogène aussi honteux pour celui qui le fait que pour celui qui le partage.

Cette passion monstrueuse a néanmoins trouvé un nombre infini de sectateurs et on dirait que la nature l'a autorisé dans toute l'Asie et dans les pays chauds qui forment le tempérament à se procurer par tous les moyens possibles cette jouissance dont ils semblent ne pouvoir se priver absolument.

De cette nécessité absolue dérive nécessairement la dégradation du goût et cette différence étrange dans le choix des objets qui peuvent servir à satisfaire cette passion, ou ce besoin impérieux.

Il est vrai que plusieurs y sont porté par cet esprit de libertinage ou de dépravation, compagne indésirable d'une corruption du cœur ou du manque d'éducation.

Ce sont ces deux vices grossiers dominants dans un lieu tel que celui-ci qui ont porté la majeure partie des prisonniers à ce dérèglement et à ces actes monstrueux contre lesquels la Société et les Loix ne sauraient trop s'élever.

Une longue privation de ces besoins naturels, où tempéramment échauffé par le genre de vie qu'on mène dans ces prisons, une brutalité de passions, enfin cette corruption des cœurs si généralement répandu ici, toutes ces causes réunies ont porté une infinité d'êtres égarés de chercher la vérité dans l'illusion la plus complète et n'ont pas eu honte de sacrifier l'innocence sur l'autel du plus affreux libertinage.

Des jeunes enfants ont la place de ce sexe charmant, si bien fait pour commander les égarés de l'amour, et des monstres n'ont pas craint d'abuser de leur jeunesse et de leur inexpérience pour les faire servir à leurs infâmes plaisirs.

L'homme raisonnable et vertueux pourra-t-il jamais s'imaginer que le commerce [anandrin] soit devenu à la mode, et même, du bon ton, dans ce funeste lieu où l'existence est autant débile que le souffle. C'est cependant une triste vérité que je n'assure qu'avec l'accent de l'horreur.

Un prisonnier n'est inscrit sur la liste de Crésus que lorsqu'il se met à la mode et qu'il arme des corvettes, c'est le nom qu'on a donné à ces malheureuses victimes de l'égarement et des leçons perverses de ces scélérats !

La dépravation a été porté à un tel période que plusieurs hommes robustes infâmes chefs de ces sérails abominables n'ont pas eu honte de mesurer leurs forces pour soutenir leurs prétentions et pour se conserver ces corvettes de métier, desquelles ils tiraient une rétribution alimentaire.

Rien de plus ordinaire que ce commerce infâme. Un coup d'oeil suffit, la nuit d'ordinaire si favorable aux scélérats comme de son ombre les crimes qui se renouvellent journellement. Ce n'est pas seulement dans la classe des imberbes qu'on trouve des objets d'exécration, des êtres formés par l'âge et par le développement physique obéissent aussi à l'impulsion du crime et, nouveaux Alcibiades, ils ne manquent pas de forcer l'attention de plusieurs Socrates qui fourmillent dans ces prisons.

Une physionomie un peu ouverte est un titre à la recommandation de nos satyres et un préservatif assuré contre la misère lorsque celui qui en est pourvu s'égare dans le sentier du crime.

Cette affinité d'abomination empêche la douce amitié de donner à son impulsion toute l'extension qu'elle désirerait et intercèpte les plus nobles et les plus généreuses effusions, par les convenances tyranniques qu'on est obligé de suivre sur-tout lorsque parmi deux [âmes] différents d'âge le plus jeune aura une figure agréable. Les plus nobles sentiments sont réputés criminels dans l'esprit de ces scélérats malgré l'intégrité la plus soutenue dans la conduite et dans les moeurs où ces derniers ne souffrent parmi eux que les animaux de leur espèce.

Je sais qu'il faut finir ce chapitre dégoutant car je n'ai que trop porté à l'iritation les âmes sensibles mais je leur en demande bien pardon et je les prie de croire que c'est pour obéir aux plus doux sentiments de la nature que j'ai donné une idée des offenses qui lui sont faites journellement dans ce repaire où les honnêtes hommes souffrent mille martyrs.

Fin de Chapitre

Je viens de finir ce chapitre où les lois humaines ont perdu leur empire mais les monstres qui sont les auteurs de tous ces désordres trouveront un jour la juste punition de leurs forfaits. Je suis encore tout égaré de quel côté que je porte la vue, je ne vois que douleurs, souffrance, tourments, chagrin et désespoir.

Mon âme accablée sous tant de maux n'a pas la force de continuer plus long-temps un récit douloureux. Je vais terminer cet ouvrage avec l'espérance de voir terminer mes maux mais ce ne sera pas assez tôt pour mon malheur !

Je finis donc ici et suis encore dans la captivité. Le Ciel seul peut y mettre une fin et lorsqu'il lui plaira d'en ordonner le changement je placerai avec soin cette époque mémorable ci-dessous et je continuerai à analyser les faits les plus principaux et les plus propres à intéresser mes lecteurs.

La volonté du destin est donc attendu ici avec autant d'impatience que l'homme condamné à la mort attend la révocation de ce cruel arrêt.